

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							J				

LA Bonne LITTÉRATURE FRANÇAISE

MAGAZINE LITTÉRAIRE

PARAISANT LE PREMIER DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

LE SECRET DES ORPHELINS

AU COMPLET

Par CHARLES DESLYS.

LA FILLE DU RÉVOLUTIONNAIRE (suite)

VIOLETTA (Musique)

LES BONS PAPAS (Dialogue) (6a.)

INNOCENT MALGRÉ LUI.

RECETTES DE CUISINE.

RECETTES UTILES.

VIENS BELLE NUIT. (Poésie)

CONSEILS AUX JEUNES FILLES.

SI J'ETAIS JEUNE FILLE.

Abonnement avec Prime - \$1.00 par année.

LEPROHON & LEPROHON ÉDITEURS

A. MORISSETTE

PHOTO. G. RAY. MONT.

25 ST GABRIEL MONTREAL CAN.

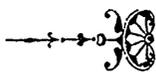
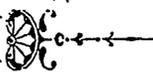
La Vengeance du Maitre de Forges

Par ANDRE VALDES.

BELLE-ROSE

Par AMEDEE ACHARD

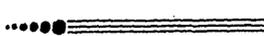
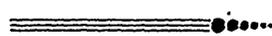
Ces deux Superbes Romans Brochés en un beau et fort Volume
Grand format, 24 Magnifiques gravures hors texte.

 **75 Cents.** 

ON VEND SÉPARÉMENT

La Vengeance du Maitre de Forges

Un fort volume, grand format, 12 magnifiques
gravures hors texte.

 **50 cts.** 

EN VENTE CHEZ

LEPROHON & LEPROHON,

LIBRAIRES-ÉDITEURS,

25, Rue St-Gabriel,

Montréal, Can.

212
5-139
5

AVANTAGES

DES ABONNÉS DE

La Bonne Littérature Française

MAGAZINE LITTÉRAIRE MENSUEL

10. Les numéros sont expédiés directement aux abonnés régulièrement, une fois par mois, durant la durée de l'abonnement.
20. Les livres reviennent à meilleur marché, c'est-à-dire \$1.00 pour 12 numéros contre \$120 achetés en détails à 10c. le volume.
30. Chaque abonné reçoit un volume prime au choix parmi 6 superbes ouvrages (valeur moyenne 50c.) ce qui réduit actuellement son abonnement à 50c. par an.

☞ Voir le coupon d'abonnement à la fin de ce volume.

VIENT DE PARAÎTRE

Toujours à Toi

PAR PIERRE MAEL

Cet auteur, d'une délicatesse exquise, est bien connu à nos lecteurs par ceux de ses ouvrages publiés dans LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE "FOLLEMENT AIMÉ" "SOUFFRANCE ET BONHEUR" "LES DEUX JEANNE." Dans "TOUJOURS A TOI" l'auteur montre les incertitudes d'une jeune fille bien élevée qui croit avoir donné son cœur pour toujours à un homme du monde. Plus tard elle apprend qu'il est marié. Les luttes intimes contre les élans de cet amour, la victoire, l'éclosion d'un autre amour donnent lieu à des chefs d'œuvre d'analyse. On est meilleur pour avoir lu ce livre qui a le don de réveiller les sentiments les plus intimes du lecteur.

EN VENTE CHEZ

LEPROHON & LEPROHON,

25 Rue St-Gabriel,

MONTREAL.

PRIX : 15 CENTS.

52 On accepte les timbres-postes canadiens ou américains.

J. O. FILTEAU,
LIBRAIRE,
27 RUE BUADE. 27
QUEBEC.

Une Publication Populaire

QUI MÉRITE D'ÊTRE LUE PAR
TOUT LE MONDE, TOUT

“La Bonne Littérature Française”

MAGAZINE LITTÉRAIRE MENSUEL

La publication la plus complète et la meilleur marché qu'il y ait au monde ; elle donne au delà de 185,000 lignes de matière à lire, format ordinaire, pour UNE PIASTRE PAR AN, AVEC PRIME.

Quiconque commencera la lecture trouvera tout ce qui peut plaire, ces romans étant choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. Le prix très modique de ces volumes assure un énorme succès aux éditeurs, le choix judicieux de ces ouvrages leur ouvrant tous les portes.

Chaque volume grand format fait partie d'une série intitulé “LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE” et contient la matière ordinaire d'un volume de 350 à 400 pages formant uné histoire complète qu'on ne pourrait se procurer à moins de \$1 (une piastre).

VOLUMES PUBLIES

1e—Follement Aimée (épuisé).....	par Pierre Maël
2e—Les Mystère de Montréal (épuisé).....	par Aug. Fortier
3e—Le Martyr de l'Amour.....	par Pierre Zaccane
4e—La Roche qui Pleure.....	par Chs. Valois
5e—Le Remords d'un Faussaire.....	par H. Du Campfranc
6e—Rêves Dorés.....	par M. Maryan
7e—Le Drame de l'Hotel Woronzoff.....	par Marie Maréchal
8e—Les Fiançailles de Lorette.....	par Ph. Saint-Hilaire
9e—Le Sacrifice d'un fils.....	par Ernest Daudet
10e—Le Coureur de Dot.....	par H. Du Campfranc
11e—Souffrance et Bonheur.....	par Pierre Maël
12e—Le Roman d'une Jeune Fille Pauvre.....	par Eliza Gay
13e—Le Roman d'un Crime.....	par Etienne Marcel
14e—Trahison vaincue par l'Amour.....	par Jules Mary
15e—La vengeance du Fiancé.....	“ “
16e—L'Enlèvement Mystérieux.....	par Xavier de Montépin
17e—Les Deux Jeanne, ou le Solitaire du Grand Bouf.....	par Pierre Maël
18e—Un Misérable Faussaire.....	par Paul Saunière
19e—Martyre d'une Mère.....	par Georges Pradel
20e—La Charmeuse.....	par Jean Raynal
21e—Le Vengeur.....	par Georges Grison
22e—La Mèche d'Or.....	par Pierre Sales

Un numéro-spécimen est expédié franco, à toute personne qui envoie 10 cents en argent ou en timbres.poste aux éditeurs,

LEPROHON & LEPROHON,

25 Rue St-Gabriel,

MONTREAL.

LE SECRET DES ORPHELINS

I

NUMÉRO 17 BIS

La rue des Tournelles, au Marais, est une des plus mélancoliques rues de ce quartier démodé qu'on surnomme à bon droit la Province de Paris.

Ce jour-là surtout, triste et froide journée de novembre, il y avait si peu d'animation dans les rares boutiques, tant d'humidité sur le pavé désert, tant de brume entre les vieilles maisons grisâtres, que, n'eussent été les quelques passants, silencieux comme des ombres, on se serait cru dans une ville morte. Bien qu'il ne fût pas encore trois heures du soir, il y faisait déjà presque nuit.

A l'angle du boulevard, un coupé de remise s'arrêta.

Une femme en descendit, enveloppée d'un de ces pardessus anglais qui ressemblent aux dominos des bals masqués. C'était un véritable masque que la voilette recouvrant ses traits.

Cependant, à travers cet épais réseau, on entrevit briller ses yeux, et, sitôt qu'elle se baissa, les dents, des yeux vifs et des dents éclatantes de blancheur. Quant à la taille, svelte et gracieuse, en dépit de tout, elle révélait la jeunesse, et dans son premier printemps.

Déjà la main finement gantée de l'inconnue refermait la voiture, où quelqu'un restait sans doute emprisonné, car elle se hâta de lui dire :

—Non !... j'irai seule... attendez-moi... restez là... je vous en prie... je le veux !

La voix était juvénile aussi, douce, affectueuse, respectueuse, mais singulièrement résolue ; une de ces voix qui ont l'habitude d'être obéies.

En effet, personne ne bougea plus dans l'intérieur du véhicule, et la jeune fille, ayant échangé un regard avec le cocher, qui lui répondit affirmativement se dirigea d'un pas rapide vers la rue des Tournelles.

Après une courte hésitation, ce fut du côté des numéros impairs que se fixa son examen. Elle retourna plusieurs fois la tête afin de s'assurer qu'on ne la suivait pas. En approchant du but, sa marche se ralentit. On y sentait de l'émotion, quelque chose de mystérieux.

Vers l'endroit présumé de la maison qu'elle cherchait, une tapissière des pompes funèbres barrait le chemin. Les ouvriers vêtus de noir détachaient une tenture de deuil, ainsi qu'il est d'usage après le départ du convoi.

—Dieu ! murmura-t-elle en frissonnant, est-ce que nous arrivons trop tard !

Et, tout anxieuse, elle pressa le pas.

La dernière draperie tombait, dévoilant ce numéro : 17 bis.

—C'est bien là ! se dit-elle à voix basse ; oh ! je n'ose plus maintenant... .

Un écriteau venait aussi de paraître au-dessus de la porte : *Appartement à louer.*

La jeune fille voilée pensa sans doute que c'était un prétexte à renseignements ; car, après avoir quelque peu réfléchi, elle s'avança brusquement vers la maison.

Dans une étroite cour, sur le seuil de la loge destinée au concierge, une femme entre deux âges tricotait, ou plutôt ravaudait un bas de laine. C'était évidemment la portière.

—Madame, lui dit poliment l'inconnue, je désirerais voir l'appartement.

—Possible ! répliqua l'autre ; mais je dois vous en avertir au préalable, nous ne louons pas à des demoiselles seules.

Et, sans se déranger encore, elle insinuait son regard expérimenté sous la toilette.

Ces quelques mots en sortirent, après un moment d'embarras.

— Mon père habite avec moi... il viendra ce soir, si je juge que ce logement nous convienne.

— A la bonne heure ! fit la concierge en se levant, je vais prendre la clé.

Mais la jeune fille, avec une certaine appréhension :

— Ce n'est pas là, demanda-t-elle, qu'il est mort quelqu'un ?

— Non, c'est à côté. Probable que les enfants ne quitteront pas l'appartement. Pour le quart d'heure, ils sont là bas, vous comprenez, en train de rendre les derniers devoirs à leur mère...

— Ah ! murmura l'inconnue, c'était une femme...

— Une dame, s'il vous plaît ! repartit la portière ; et l'on pourrait même ajouter ; c'était une sainte ! Tout un chacun l'estimait... J'en suis encore tout ahurie...
Pauvre madame Dumesnil !

A ce nom, la voilette s'agita, soulevée par une exclamation douloureuse.

— Est-ce que vous la connaissiez ?... questionna la concierge.

— Non... non... madame, balbutia l'étrangère, qui dissimulait avec peine une vive émotion. Veuillez, je vous prie, me montrer le chemin...

— Minute ! faut d'abord qu'une de nos mioches nous relève de faction... Ohé !...
Mélie ! Mélie !

Une gamine au nez en trompette accourut et s'installa dans le fauteuil de la portière.

— Quand je pense, reprit celle-ci, qu'on en a trois, de ces affamées-là... que le pain renchérit tous les jours... et que M. Jules, leur père et mon époux, reste sans ouvrage depuis la Pentecôte... Ah ! malheur !

Eh ! tout en faisant passer devant elle la visiteuse, madame Jules reprit à la fois son ascension et ses doléances :

— Sans compter ma *plurésie* !... Deux mois sur le flanc !... Si j'en suis revenue, c'est bien grâce à la défunte... Elle me soigna, elle me veilla comme une sœur de charité... Parfois même, le soir, on la voyait tirer le cordon... elle ! une femme d'éducation, et qui sait ? peut-être de noblesse ; car, dans les commencements, sur quelques unes de ses lettres, je me rappelle bien avoir lu : *Madame la baronne du Mesnil*... Dans tous les cas, elle avait connu des jours meilleurs... Mais pas d'orgueil !... Et si généreuse !... Une créature de bon Dieu !... Elle habitait la maison depuis neuf ans... J'ai vu grandir M. Georges, son fils, un brave et beau garçon. Quant à sa fille, mademoiselle Marthe...

— Ah ! fit l'étrangère, elle s'appelle Marthe...

— Sauf votre respect ! poursuivit la bavarde. Mais montez toujours, nous ne sommes ici qu'au second étage, et l'appartement est un troisième. Qu'est-ce que je vous disais donc ? Ah ! la demoiselle... elle est méritante comme sa mère... Et si jolie !... Mais pâlotte et frêle... Elle se fatigue, elle se tue dans son état de maîtresse de piano.

— N'y a pas de bon sens ! Toujours courir le cachet ! Et l'on ne roule pas sur l'or à ce métier là... C'est comme le frère... un artiste aussi... un peintre... Il a exposé... mais le tableau nous est revenu sans avoir trouvé acquéreur !... Toutes les misères, quoi !... Nous y voici... permettez que j'ouvre...

Mais c'était vers la porte voisine que se dirigeait le regard de l'inconnue :

— Ah ! c'est ici ! murmura-t-elle.

On l'aura compris, cet entretien, ou plutôt ce monologue, avait eu lieu dans l'escalier, marche par marche, et cela jusqu'au troisième palier, qui venait d'être atteint. La loquace commère tourna la clé dans la serrure et bientôt, introduisant sa compagne dans le logis vacant, elle se mit en devoir de lui en faire apprécier les avantages.

— Ne faites pas attention à l'antichambre, mademoiselle, on doit y remettre du papier neuf... Voici la salle à manger... un peu sombre, mais il n'y paraît plus quand la lampe est allumée... Un beau salon, n'est-ce pas ? Deux fenêtres sur la rue...

La jeune fille ne répondait rien, et paraissait entendre à peine : sa pensée était ailleurs.

— Où va-t-on par là ?... questionna-t-elle en désignant une ouverture à l'autre extrémité du salon.

— Nulle part ! répliqua sa conductrice, car c'est une issue condamnée par laquelle communiquent au besoin les deux appartements. Nous l'avons rouverte ce matin à propos de l'enterrement... il y avait tant de monde... les camarades de M. Georges et les

élèves de mademoiselle Marthe... tous leurs amis, dont quelques-uns des plus huppés... On comptait trois équipages devant la maison, ce qui est flatteur pour le propriétaire... Mais le passage doit se refermer maintenant... Permettez, mademoiselle...

—Non ! l'interrompt résolument celle-ci, je suis venue pour tout voir et pour tout savoir...

Elle avait franchi le seuil ; elle écarta d'anciennes et lourdes tapisseries qui retombaient au delà.

—Y songez-vous ! se récria l'autre, mais c'est l'atelier de M. Georges...

L'inconnue se retourna vers elle et lui dit :

—Madame, vous m'avez tout à l'heure confié votre gêne... Tenez ! voici qui vous permettra d'en sortir.

Elle offrait une bourse entre les mailles de laquelle brillait l'irrésistible métal.

Rendons hommage à madame Jules, elle résista cependant, ou moins elle en fit mine. Un concierge des quartiers modernes n'eût peut être pas en un pareil héroïsme. Mais que voulez-vous ? Ceci se passe au Marais, où tout est d'un autre âge, même la vertu des portières.

—Minute ! dit-elle ; et qui me prouve que ce n'est pas une mauvaise intention qui... Ecoutez donc ! Ça se voit tous les soirs dans les drames de l'Ambigu !... Un traître qui s'introduit *incognito*, sous un déguisement, et qui séduit à force d'or...

Elle n'acheva pas ; la jeune fille venait de relever tout à coup sa voilette, et, s'approchant de la fenêtre où s'éteignait une dernière lueur crépusculaire, elle dit :

—Regardez-moi, madame ! Ai-je l'air d'un traître de mélodrame ?

Madame Jules ne put retenir un cri de surprise et d'admiration. C'était une figure charmante, mais presque enfantine, qui se montrait ainsi. Treize ou quatorze ans tout au plus. La taille d'une jeune fille, le visage encore d'une fillette. Et dans l'expression, dans le regard, dans le sourire, quelque chose de si brave et de si loyal, que la concierge aussitôt s'écria :

—Ma foi !... tant pis, j'empoche ! Il est impossible qu'avec des yeux pareils on n'agisse pas pour le bon motif !

Tout à coup, dans l'autre appartement, un coup de sonnette retentit.

—Chut ! fit l'étrangère, un doigt sur ses lèvres.

Et, glissant sur la pointe du pied vers les rideaux séparateurs, à la base desquels apparaissait un filet de lumière, elle les écarta sans bruit afin de mieux entendre et de mieux voir.

Quant à madame Jules, elle semblait métamorphosée en statue... la statue du silence.

Dans l'autre appartement, une porte s'était ouverte.

II

DE L'AUTRE CÔTÉ DU RIDEAU

Une vieille servante, celle des deux orphelins, venait de traverser l'atelier, y laissant la lampe qu'elle portait, afin de courir plus vite vers l'antichambre.

Rien qu'au tintement de la sonnette, elle avait reconnu son jeune maître, avertie qu'elle était déjà par le bruit d'une voiture s'arrêtant devant la maison. "Les voilà ! s'était-elle dit, les voilà qui reviennent du cimetière."

L'inconnue, cachée derrière les lourds replis de la tenture, aperçut tout d'abord l'atelier désert. En face d'elle, auprès d'une table supportant la lampe, il y avait un de ces larges divans orientaux qu'affectionnent les artistes. Ça et là, quelques sièges se montraient, anciens pour la plupart et de formes diverses. Aux murailles, des plâtres, des faïences, une panoplie. La place d'honneur était occupée par un grand portrait représentant une femme dont le visage paraissait encore jeune, mais dont la chevelure était déjà toute blanche. Ce devait être la défunte.

Des pas s'approchèrent. La servante disait :

—Appuyez vous aussi sur moi, notre demoiselle... Mais comme la voici défaillante et blême ! Jésus-Maria ! ne semblerait-il pas qu'elle va trépasser à son tour !

Un chevalet et son tableau masquaient encore ces trois personnages. Le frère, avec l'expression de la plus vive tendresse, ajouta :

—Pauvre sœur !... Ah ! je le pressentais bien, que cette longue course et cet affreux spectacle épuiseraient tes forces !... Pourquoi t'ai-je permis d'aller là-bas !...

Une voix de jeune fille, une voix navrée de douleur, répondit :

—Je l'ai voulu... je le voudrais encore ! Mais rappelle-toi donc, Georges, combien notre mère fut dévouée pour nous... comme elle nous aimait ! C'était mon devoir de la conduire jusqu'à sa dernière demeure... et le plus cruel, vois-tu, c'est de revenir ici sans elle, dans cet appartement tout plein de sa chère mémoire..., et de penser que nous ne l'y reverrons plus jamais... jamais !...

Elle fut interrompue par un sanglot et, probablement aussi, par une nouvelle défaillance.

—Marthe !... ma sœur !... s'écria Georges, qui vint la déposer sur le divan.

Ils étaient visibles maintenant, et sous la clarté même de la lampe qui les éclairait tous les deux.

Georges Dumesnil n'avait pas vingt-cinq ans ; c'était un beau jeune homme au visage sympathique et franc, les cheveux bruns, les yeux noirs, l'air doux et fier, une tête d'artiste.

Sa jeune sœur lui ressemblait, bien que presque blonde ; mais elle était si frêle et si pâle, qu'on eût dit une de ces idéales créatures qui, déjà détachées de la terre, aspirent vaguement au ciel.

Rien de charmant, rien de touchant comme le groupe en pleine lumière que formaient les deux orphelins... lui, des deux bras l'entourant... elle, la tempe appuyée contre son épaule.

Il y eut un silence, durant lequel on n'entendit plus dans l'ombre que le bruit de la cuiller dans le verre d'eau sucré que préparait la servante.

—Merci, Française ! dit Marthe après y avoir rafraîchi ses lèvres ; et toi, Georges, ne t'inquiète pas... Je serai, je suis raisonnable. Mais laisse moi pleurer ! laisse-moi me souvenir ! J'ai dans l'oreille encore l'écho de ces pelletées de terre qui tombaient sur le cercueil... et toujours dans le cœur comme l'aiguillon des clous que ce matin, ici même, avec leur marteau... Dieu !... que cela fait mal !... Oh ! ma mère... ma mère !...

Elle eut une crise nerveuse, elle s'évanouit... Mais, entre ses paupières closes, on voyait encore ruisseler des larmes

Françoise avait couru chercher un secours qui dut se rencontrer sur le palier, car presqu'aussitôt elle rentra suivie d'un jeune homme, qu'à sa tenue caractéristique on reconnaissait pour un médecin.

C'était effectivement le docteur Lambert, un des amis de Georges Dumesnil.

—J'avais prévu la crise, dit-il, et calculé l'heure où je pourrais être utile...

En même temps, il administrait un cordial et faisait respirer des sels à la jeune fille évanouie. Quelques légers tressaillements donnèrent bientôt l'espoir qu'elle allait reprendre connaissance.

—Que lui faudrait il ensuite ? interrogea Françoise.

—Rien ce soir, répondit le jeune médecin, la douleur s'usera d'elle-même... Mais je dois t'en avertir, Georges, la santé de ta sœur est sérieusement compromise. Les fatigues de sa profession, ses longues veilles pendant la maladie de votre mère, l'épreuve morale qu'elle subit, des prédispositions fâcheuses, tout lui commande le repos, beaucoup de ménagements, et pour cet hiver, un climat plus doux... Pau, Hyères ou Nice...

—Prends garde ! fit Georges, elle pourrait t'entendre...

—Non... pas encore ! répliqua Lambert, mais il ne me déplairait pas qu'elle connût aussi la vérité. C'est elle surtout que cela regarde... Il y va de sa vie !

Le frère attira le médecin à l'écart, mais du côté précisément de la porte de communication, ce qui permit à l'inconnue, toujours aux écoutes derrière la tapisserie, d'entendre même ces mots que Georges disait à voix basse :

—Rien ne me coûterait pour la sauver, mais la maladie de notre mère et ses funérailles ont épuisé ses dernières ressources. J'étais en droit de compter sur mon tableau de l'exposition...

—Un tableau très réussi, fit Lambert, et très remarqué.

—Mais qu'il ne s'est pas vendu ! poursuivit l'artiste. Mes amis sont comme toi, riches seulement d'avenir. Où trouver l'argent du voyage, et surtout celui du séjour ! Penses-y donc ! La fin de l'automne et tout l'hiver !

—Ajoutons même le printemps ! répliqua le docteur. Bah ! tu travailles au bord de

la mer bleue ! Des pochades, des portraits ! Dès que ta sœur ira mieux, je lui permets de donner quelques leçons là-bas. Que faut-il pour vous mettre en route ? Deux ou trois billets de mille francs, pas davantage.

— Eh ! c'était le prix que j'espérais de ma *Jeanne d'Arc sous l'Arbre des Fées* . . .

— Les fées te ravaudront cela plus tard. Pour le moment, cherche ailleurs. Voyons ! notre camarade Champrigaux a choisi la bonne carrière qui est le commerce. Il gagne de l'argent et, j'en suis certain, il te prêterait de grand cœur . . .

— Je lui suis déjà redevable d'une somme assez importante, avoua Georges. Et puis il est absent. J'ignore même quand il reviendra . . . C'est comme une fatalité ! . . .

— Ecris lui, conseilla Lambert. Ta lettre le rejoindra. Ne s'était-il pas constitué l'homme d'affaires de madame Dumesnil ? Je crois même me souvenir qu'il avait en mains certaines valeurs . . . C'est votre héritage. Eh ! s'il le faut, vendez tout. Je te répète qu'il y a urgence . . . Marthe doit partir aujourd'hui plutôt que demain. Voilà ce qu'il faut faire savoir, et tout de suite, à l'ami Champrigaux . . .

En ce moment la jeune fille rouvrit les yeux.

— Ah ! ah ! reprit le médecin ce nom-là vous réveille, ma mignonne ! Au fait, n'est-il pas votre fiancé ? Gardez-vous d'en rougir, mon enfant . . . bien au contraire ! . . . et je vous félicite, pour ma part, car c'est le plus honnête garçon que je connaisse.

Et comme un furtif sourire passait sur la lèvre de l'orpheline :

— A la bonne heure ! reprit-il. Quand on a vos vingt ans, mademoiselle, il ne faut pas désespérer de l'avenir . . . Courage donc . . . et prenez le bras que je vous offre pour regagner votre chambre . . . J'ordonne le lit, le sommeil . . . S'il ne venait pas assez vite, je vais en redescendant commander chez le pharmacien certaine potion qui sera prête dans vingt minutes . . . Françoise, vous m'avez entendu ? . . . A demain, mes amis ! . . .

Marthe était arrivée sur le seuil ; elle se retourna, toute blanche sous son vêtement de deuil au milieu du clair obscur qui l'entourait, et, présentant le front au baiser de son frère, elle disparut après un geste d'adieu.

— Pauvre enfant ! . . . murmura le docteur.

— Oh ! s'écria Georges, nous la sauverons ! Il le faut ! Le chaste rêve qu'elle a dans le cœur est un de ceux qui se réalisent facilement. Elle peut être heureuse, elle !

— Qu'est-ce à dire ! fit Lambert ; est-ce que tu serais amoureux d'une princesse ?

— A peu près, répondit l'artiste, mais ce n'est pas le jour de te confier cet autre malheur.

— Allons donc ! conclut son ami ; lorsqu'on a pour soi la jeunesse et le talent, ce n'est jamais un malheur d'aimer. Accompagne-moi, nous causerons . . . Ah ! je le veux ! . . . Ne suis-je pas ton médecin ! . . . De l'air et de l'épanchement, voici, quant à toi, mon ordonnance.

Un instant plus tard, l'atelier redevint désert.

Dans le salon de l'appartement voisin la concierge toujours immobile et muette, vit enfin l'inconnue ou plutôt son ombre, — car il faisait nuit maintenant, — se retourner vite, et lui dire avec des larmes dans la voix :

— Madame, si vous me gardez fidèlement le secret, la somme contenue dans la bourse se doublera . . . Oubliez moi, je me souviendrai . . . Adieu !

Et, légère comme une apparition, elle s'éloigna sans bruit.

En moins de cinq minutes, elle atteignit l'angle du boulevard.

Le coupé de remise n'avait pas bougé.

Sur le siège, le cocher semblait endormi.

Mais dans l'intérieur de la voiture, plus personne.

Comme la jeune fille se retournait, étonnée, elle aperçut un homme de haute taille qui, jetant le cigare qu'il avait à la main, s'avança rapidement à sa rencontre.

— Eh bien ! questionna-t-il en arrivant.

— Je sais tout, répondit-elle, il faut agir sans retard !

Et lui, avec l'accent et la gravité britanniques :

— A vos ordres, miss Eva . . . quels sont-ils ?

III

UN AMATEUR D'OUTRE MER

Le lendemain, vers midi, Georges Duménil achevait sa lettre à l'ami Champrigaux.

Marthe, un peu plus vaillante, mais aussi pâle que la veille, parut sur le seuil de l'atelier, glissa sans bruit jusqu'au siège occupé par l'artiste, et se penchant tout à coup pour l'embrasser :

— Bonjour, frère, lui dit-elle.

— Ah ! c'est toi, petite sœur, répondit-il en la maintenant ainsi penchée vers lui. Voyons un peu que je vous regarde. Hélas ! je te trouve encore bien fatiguée. . . .

— Non, je me sens mieux. . . .

Une toux qu'elle ne put retenir démentit ses paroles.

— Le froid de novembre t'aura saisie, murmura Georges. Encore du brouillard ce matin ! . . . Il te faudrait le ciel clair, le soleil. . . .

Et, tristement, ses yeux se dirigèrent vers la lettre commencée.

— Tiens, fit Marthe, qui regardait par-dessus l'épaule de son frère, tu écris à Jacques. . . .

— Je l'instruis de mon malheur, balbutia-t-il avec un certain embarras, et je lui demande un service. . . .

— Oui. . . . je sais. . . . deux mille francs. . . . pour que je passe l'hiver dans le Midi.

— Quoi ! . . . Marthe, tu as entendu. . . .

— Non-seulement ce qui s'est dit quant à ma santé, Georges. . . . mais encore les quelques mots qui te sont échappés touchant ton amour. . . .

— Ma sœur ! s'écria-t-il.

Elle l'interrompit.

— Ne voilà-t-il pas qu'il me gronde ! Mais il y a longtemps que je t'avais deviné ! Souviens-toi donc de ce jour où je te surpris répétant cette belle strophe de Victor Hugo :

Moi, pauvre ver de terre amoureux d'une étoile.

L'artiste, tout confus, baissait le front. Elle poursuivit avec un charmant sourire :

— Est-ce que je ne lui ai pas donné des leçons de piano. . . . à l'étoile ? Elle espère en toi, j'en ai le pressentiment. Courage donc, et sache conquérir la renommée qui vaut la fortune.

— Une fortune ! s'écria-t-il, oui, ce serait la condition de mon bonheur ! Qui me la donnera jamais !

— Eh ! répondit-elle en désignant la toile posée sur le grand chevalet, les fées de Domrémy. . . . les fées du bois Chenu. . . . Tu les as si gracieusement représentées qu'elles te doivent une récompense.

A peine achevait-elle ces mots, qu'un coup de sonnette retentit au dehors.

On entendit dans l'antichambre le pas de Françoise ; elle ne tarda pas à paraître sur le seuil de l'atelier.

— C'est un étranger, annonça-t-elle ; voici sa carte. . . .

— Fais entrer, dit-il, après y avoir jeté les yeux.

Puis, la repassant à sa sœur :

— Un nom qui m'est inconnu. . . . John Howel.

Il entra. C'était un homme de grande taille et de haute mine, qui paraissait avoir trente ans au plus. Sa tenue correcte, son visage aux traits accentués, ses longs favoris d'un fauve ardent, ses yeux bleus, tout attestait en lui la race anglo-saxonne. Il en était le type accompli.

— Excusez cette visite sans avoir été présenté, dit-il, avec une froide politesse et l'accent britanniques. J'ai su votre adresse par ce catalogue de la dernière exposition. . . . Monsieur Georges Dumesnil, n'est-ce pas ?

L'artiste s'inclina.

John Howel, désignant encore le livret qu'il tenait en main poursuivit :

— Si j'avais l'heureuse chance que le tableau portant ce titre : *Jeanne d'Arc sous l'Arbre des Fées*, se trouvât encore en votre possession, je demanderais à le voir. . . .

— C'est un honneur pour moi, répondit Georges ; mais permettez cependant cette observation, monsieur. . . . Vous me semblez être Anglais. . . .

—Je suis Américain, répondit-il, et petit-fils d'une Française... qui professe une sorte de culte pour votre héroïne nationale... Mon intention serait de lui offrir son image.

—La voici ! fit le peintre en s'effaçant pour démasquer le chevalet.

Un regard d'espérance alla de la sœur au frère, du frère à la sœur.

En passant près de celle-ci, John Howel salua comme il eut fait pour une reine.

Le docteur Lambert nous a donné son avis quant au tableau. Le choix du sujet, le paysage et les figures qui s'y trouvaient groupées, le dessin, la couleur, la lumière, tout concourait à l'harmonie de cette remarquable et patriotique composition. Jamais encore à *Bonne Lorraine* n'avait été ressuscitée par un pinceau plus digne d'elle. Quant aux fées entrevues dans le feuillage du vieux chêne, un poète ne les eût pas rêvées plus idéales.

—Oah ! fit l'Américain, c'est un chef-d'œuvre !

Puis, se tournant vers l'artiste :

—Il est encore à vendre, n'est-ce pas ?... Combien ?

Georges hésita. C'était la première fois qu'il se trouvait en pareille fête.

—Je comptais, répondit-il enfin, je comptais en demander mille écus... .

—Les voici, s'empressa de dire John Howel en ouvrant un portefeuille bourré de bank notes. Ce tableau m'appartient. Avant ce soir, un emballeur en prendra livraison pour nous l'expédier en Amérique.

L'affaire ainsi conclue, on causa.

L'acquéreur sollicita l'autorisation d'examiner les esquisses accrochées çà et là. Ses éloges, parfois sa critique, attestèrent qu'il avait au moins le sentiment de l'art. En face du cadre occupant la place d'honneur, il fit une plus longue halte et parut admirer sans réserve.

—Ah ! vous faites aussi le portrait, monsieur... J'en ai vu peu qui impressionnent comme celui-ci... Sans connaître le modèle, on sent la ressemblance. Ce devait être une femme de cœur... Sa pensée, son âme, se devinent sous ce front couronné de cheveux blancs !... Quelle bonté, quelle tristesse dans l'expression de ces traits qui commandent à la fois la sympathie et le respect !

—C'est notre mère ! dit Georges avec un accent d'orgueil où l'artiste avait moins part que le fils.

—Voilà deux jours que nous l'avons perdue !... ajouta Marthe, une main dans celle de son frère... .

—Excusez moi ! reprit John Howel, je regrette de quitter Paris... Vous auriez consenti peut-être à peindre mon portrait et celui d'une jeune personne qui m'est chère.

—Votre fille ? questionna Georges.

—Votre sœur ? interrogea Marthe.

—Ma pupille, répondit John. Nous partons demain pour Nice.

Les deux orphelins eurent un même mouvement de surprise.

Et comme le regard de l'étranger en demandait la cause :

—Les médecins, expliqua le frère, ordonnent à ma sœur un séjour de quelques mois dans le midi de la France.

—Plus d'obstacles, alors ! conclut sir Howel. Choisissez Nice... et si par hasard vous y doutiez de l'emploi de votre talent, cette appréhension n'existe plus... Deux portraits vous sont assurés, au même prix que le tableau... Chacun trois mille francs. Est-ce convenu, monsieur Georges Dumesnil, et faut-il vous dire, non pas adieu, mais au revoir ?

—A bientôt ! répondit l'artiste en acceptant avec cordialité la main qui de même lui était offerte.

Un instant plus tard, l'Américain avait repris sa froideur quelque peu hautaine et s'éloignait après un grave salut.

.....
—Eh bien ! dit Marthe, n'avais-je pas raison ? Ce sont tes fées qui nous envoient là-bas... Moi, pour m'y rétablir... et toi pour la retrouver, elle !

—Comment ?

—Oublies-tu donc que son père possède une des plus belles villas de Nice, et qu'ils y passent l'hiver !

.....

On s'occupa aussitôt des préparatifs du départ. "Aujourd'hui, plutôt que demain!" n'était-ce pas l'ordonnance du docteur Lambert?

Cependant, il fallut d'abord que la défunte eût un tombeau digne de l'amour de ses enfants. Un tiers du prix de la *Jeanne d'Arc* y fut consacré.

Le matin du jour où l'on devait quitter Paris, Marthe exigea que son frère la conduisit au Père-Lachaise.

Elle refusa même une voiture, désirant gravir à pied ce douloureux calvaire où, la semaine précédente, elle avait versé tant de larmes à la suite du corbillard.

C'était d'ailleurs par une des tièdes journées d'automne, au ciel encore azuré, au soleil mélancolique et doux, ainsi qu'un dernier adieu.

Arrivés au terme de leur pèlerinage, les deux orphelins s'agenouillèrent et, le regard voilé de pleurs, l'âme recueillie dans son deuil, ils ne songèrent d'abord qu'à prier.

En relevant les yeux, Marthe aperçut au pied du monument un superbe bouquet de violettes de Parme.

C'était, en novembre, une vraie merveille.

— Georges, dit-elle à son frère, je t'envie cette pieuse inspiration...

— Mais je te l'attribuais, ma sœur...

— Non, ce n'est pas moi...

Ni moi! répondit-il.

Et tous deux ils se regardaient, étonnés, ne comprenant pas.

Qui, mais qui donc autre qu'eux-mêmes avait eu la pensée de rendre ce touchant hommage à la mémoire de leur mère?

IV

LE SINGE ET LE LION

Un mois s'est écoulé. Nous sommes à Nice, en pleine et brillante saison.

Il faut la chatoyante palette de notre ami Théodore de Banville pour dépeindre cet éternel printemps, ces féeries de lumière, cette mer et ce ciel toujours bleus, ce pays toujours vert avec ces palmiers, ses orangers, ses jasmins et ses roses... Non! mieux vaut renvoyer le lecteur au livre du poète et continuer prosaïquement notre récit.

Déjà le soleil, s'abaissant à l'horizon tout en feu, projetait obliquement sur les flots comme des cascades de pierreries, lorsqu'un élégant cavalier parvint, non sans quelque résistance de sa fongueuse monture, à l'extrémité de cet admirable boulevard qui borde la grève et s'appelle la promenade des Anglais.

Au-delà des terrains bâtis, presque dans la campagne, on remarquait alors une somptueuse villa qu'un parc assez vaste entourait de ses beaux arbres.

Parmi les ornements qui surmontaient la grille ouvragée, damasquinée, ces deux mots se lisaient en lettres d'or : *Villa Montgiscard*.

Quel était ce Montgiscard? Sans doute un des princes de la finance; car il fallait être plusieurs fois millionnaire pour se permettre, en un pareil endroit, une demeure pareille.

Le cavalier semblait appartenir, à l'aristocratie étrangère. Son teint, légèrement olivâtre, ses cheveux noirs et crépus, donnaient même à penser qu'il avait vu le jour non loin de l'équateur. Personne à Nice, ni de la ville ni de la colonie, qui ne le citât comme un des lions de la saison présente, et qui, si vous l'eussiez interrogé sur le compte de cet arrogant personnage, ne vous eût aussitôt répondu: C'est un riche et noble Brésilien, don Lopez de Bayadas.

Au moment où il s'arrêtait devant la grille, la porte à côté s'ouvrit, livrant passage à un de ceux là qu'on surnomme aujourd'hui les gommeux, qu'on appelait alors la petites crevés, les cocodès.

Sa toilette excentrique, son lorgnon, son jargon, ses traits flétris avant l'âge et ses manières burlesques en faisaient même un des plus complets échantillons de l'espèce.

Il était aussi très-connu, très-populaire, et répondait au nom d'Isidore Vaudin.

On peut affirmer que, libre de choisir, ce n'est pas celui là qu'il eût choisis; car notre Isidore se donnait des airs de gentilhomme... et de richard. L'entretien suivant démontrera la vérité quant à cette dernière prétention.

— Ah! ah! fit le Brésilien, qui venait de froncer le sourcil en l'apercevant, vous me devancerez donc toujours...

—Toujours ! répliqua l'autre en brandissant son stick, mais pour le quart d'heure, sans avoir eu la veine de rencontrer mademoiselle Montgiscard, ni son auguste père.... Ils sont en visite à Cannes, où, présumablement, ils passeront la soirée....

—Je ne vous ferai pas l'injure de contrôler cette assertion, dit Bayadas. Il me vient une idée : profitons de la rencontre pour causer un peu en marchant.... Voulez-vous ?

—Ce m'est trop d'honneur, répondit Isidore.

Sur quoi dom Lopez, ayant appelé de la cravache un domestique qui l'escortait à cheval, mit pied à terre et rebroussa chemin.

—Allez ! dit Vaudin, j'emboîte le pas. Parlez.... mes oreilles vous sont ouvertes.

Ils cheminèrent d'abord en silence. Puis Bayadas, après s'être convaincu que personne ne se trouvait à portée de l'entendre, abaissa vers son compagnon un dédaigneux regard et commença en ces termes :

—Senor Vaudin, je suis de la contrée des cœurs jaloux, et, personnellement lorsqu'un rival me gêne, je le tue.

Isidore éclata de rire.

—Dites donc, faut pas me la faire !.... On a vu Brasseur dans le *Brésilien*.... Vous lui ressemblez, parole d'honneur ! Mais ne roulez donc pas des yeux flamboyants... Éteignez votre gaz. Satan lui-même n'obtiendrait rien de moi par le trac....

—Et par l'intérêt ? insinua dom Lopez qui s'était radouci, vous savez que je suis riche.....

—C'est du moins un bruit ayant cours, répliqua Vaudin, sans compter que déjà par trois fois, à Monaco, vous avez fait sauter la banque. Pristi !..... quel beau joueur ! Et quel veinard !

—Et bien, jouons cartes sur table ! proposa le Crésus de Rio-Janeiro. Vous êtes décafé, je le sais. Puisse donc dans ma bourse pour tenter la revanche.

—Pas si naïf ! Vous me tiendrez....

—Par la reconnaissance.... et par le calcul des probabilités.... car enfin, raisonnons un peu, s'il vous plaît !

—Merci !.... Pas de gêneurs !.... On a déjà sa famille !....

—La vôtre, si mes renseignements sont exacts, ne vous a jamais entravé, mon cher Isidore....

—Ah çà ! mais vous avez donc une police à vos ordres, seigneur Bayadas ?

—Jugez-en, seigneur Vaudin ! Votre père, de son vivant, spéculait sur les denrées coloniales.... Un épicier....

—En gros !.... se récria le cocodès, ne débinons pas nos ancêtres.

Dom Lopez, sans relever l'interruption, poursuivit :

Il s'était retiré dans un modeste domaine, dont vous avez pris le nom.... Vaudin de la Rocaille.... Il va sans dire que le patrimoine est depuis longtemps dévoré....

—Soit ! mais il me reste une tante et deux oncles....

—Sensiblement hypothéqués !.... reprit l'impitoyable Brésilien. Là, voyons, franchement, ce n'est pas avec un titre et des espérances aussi problématiques que vous obtiendrez la fille de M. Montgiscard. Archi-millionnaire, il exigera que son gendre ait au moins un million.... Vous n'avez aucune chance, et si j'étais un rival malveillant, mon pauvre Isidore, dès demain la belle Irène et son père vous enverraient....

—A Chaillot ! acheva Vaudin lui-même.

Et, tout penaud de se voir ainsi confessé, il baissa le nez.... ce nez qui tout-à-l'heure encore se dressait effrontément vers les astres.

L'autre, de son côté, devint pensif.

—Oh !.... ce n'est pas à vous, murmura-t-il sourdement, que s'adressait ma menace..

—A qui donc ?..... questionna son compagnon.

Il répondit, mais comme à sa propre pensée :

—Pour qu'une jeune fille aussi belle, aussi riche, aussi courtisée, montre si peu de coquetterie, il faut qu'elle ait autour du cœur le triple airain d'un cher souvenir ! Ce rival préféré, quel est il ?..... Je le cherche vainement.... Ah ! quand nous l'aurons découvert, malheur à lui.... malheur !

Ce n'était plus de la forfanterie. L'accent, le regard, le cruel sourire du Brésilien, tout révélait une de ces jalousies féroces qui ne pardonnent pas, et qui, n'importe par quels moyens, se vengent.

Isidore, en frissonnant, s'écria :

—Alliance conclue !... me voici de moitié dans votre jeu... mais sauvons la mise !

—Chut ! fit dom Lopez, en désignant un groupe de promeneurs qui venaient à leur rencontre.

Mais dès qu'ils eurent passé :

—Eh ! reprit-il, que vous m'importe, à vous, qui ne convoitiez que la dot ! A votre âge, d'ailleurs, on n'aime pas !... Moi, j'approche de la quarantaine, et c'est ma dernière passion... Une passion des tropiques. Il faut qu'elle soit satisfaite. Il faut que cette ravissante créature m'appartienne... dussé-je, ainsi que les tigres de nos jungles, ramper sans bruit vers elle, d'un bond m'en saisir et l'emporter dans mon antre !

A son tour Vaudin se permit d'imposer silence à ce farouche interlocuteur, qui venait littéralement de rugir et dont les yeux étincelaient. Chez les hommes de ce tempérament, l'amour est encore plus terrible que la haine.

Notre petit crevé, qui n'était qu'un singe en comparaison de ce grand carnassier, l'admirait.

—Épatant ! quel type !

Mais, se ravisant soudain :

—S'il vous plaît ?... dans cette chasse au favori, quels seraient mes avantages et mon rôle ?

—Vous secondez mes projets, mes entreprises... quand bien même elles vous paraîtraient audacieuses ou criminelles...

—Criminelles !— Oh ! ma mère ! Mais enfin, Ça me gante, et vous verrez que je ne suis pas un lâcheur... pourvu toutefois qu'il me soit offert, en échange...

—Je vous présenterai, monsieur le vicomte, je vous patronnerai dans la colonie américaine, qui veut bien m'accorder une certaine considération... J'y connais plus d'une riche héritière... Et, tenez, n'est-ce pas miss Eva Wilson qui nous arrive là-bas, conduisant elle-même son poney-chaise ?

—En effet : mais vous n'y songez pas, Dom Lopez !... Une gamine...

—Qui va sur ses quinze ans. C'est l'âge où l'on marie les jeunes filles dans l'Amérique du Sud... La voici ! Saluons, vicomte...

Madame Jules, concierge au No. 17 bis de la rue des Tournelles, aurait été fort surprise en apercevant sa généreuse et curieuse inconnue dans ce coquet véhicule au fringant attelage, qu'elle activait et maîtrisait tour à tour sans l'assistance du groom, juché sur le strapontin de derrière. Ce n'était plus le crépuscule parisien, c'était le gai soleil de Nice qui éclairait miss Eva, qui s'harmonisait comme à plaisir avec sa gentillesse toute méridionale. Au lieu de l'épaisse voilette noire, une légère gaze d'azur, qui flottait au gré de la brise, laissait à nu ce gracieux visage où le sourire semblait une fleur d'avril.

Rappelons qu'elle avait déjà la taille d'une femme et la dignité d'une américaine. Aussi rien de choquant, rien de tapageur dans cette liberté d'allures qui paraissait être son élément naturel. Sa toilette, un peu cavalière, n'arrivait qu'à la rendre encore plus charmante.

Nos deux traqueurs de dot en furent pour leur salut. L'héritière allait si vite qu'elle passa sans les voir.

—Eh bien, fit dom Lopez, qu'en dites-vous ?

—Très chic ! répondit Isidore, et je poserai ma candidature... l'an prochain... si le tuteur y consent. On assure que c'est un ours.

—John Howel ! se récria le Brésilien, mais pas du tout ! Je vous le donne pour un parfait gentleman... Et jeune encore... guère plus de trente ans... Le voici qui passe à cheval, escortant miss Eva comme toujours... et de loin veillant sur elle...

—Ouais !... fit le pseudo-vicomte, c'est bien de la sollicitude... pour une pupille, Et l'entretien continua sur le même sujet.

Quant au cavalier, dans lequel on vient de reconnaître l'acquéreur du tableau de Georges Dumesnil, il avait disparu.

V

FRÈRE ET SŒUR, TUTEUR ET TUTELLE

Marthe, élevée dans Paris, n'avait jamais dépassé les limites de la banlieue. Ce premier voyage fut pour elle un enchantement.

Afin de lui ménager la fatigue, Georges voulut s'arrêter à Lyon. Sa sœur, qui était

très pieuse, souhaite monter à Notre-Dame-de-Fourvières. Les deux pèlerins allaient à pas lents ; ils faisaient halte à chaque détour du chemin pour savourer le spectacle qui se renouvelait devant les yeux.

C'était par un de ces beaux après-midi d'automne où les horizons s'élargissent, où tous les lointains s'accusent. On distinguait jusqu'aux crêtes neigeuses du Mont-Blanc. Un splendide panorama ! Marthe, en redescendant appuyée sur le bras de son frère, lui disait : "Ma prière nous portera bonheur !"

A Marseille, seconde station, L'aspect de la Méditerranée charma la jeune malade. "Ah ! je me sens déjà mieux !" murmura-t-elle plus d'une fois. Cependant, sous sa robe de deuil, elle était plus faible et plus pâle encore.

En arrivant à Nice, ses forces la trahirent. Il faisait d'ailleurs un peu de brume, Georges consigna sa sœur à l'hôtel, et mit à profit les deux jours de liberté qu'elle lui laissa pour chercher un logis. Son choix se fixa sur le quartier, sur la maison qui lui semblèrent les plus calmes.

C'était au fond d'un jardin. L'appartement se composait de deux petites chambres et d'une grande pièce, qui servirait tout à la fois de salle à manger, de salon et d'atelier.

L'hôtesse, femme d'un patron caboteur, se chargeait du ménage, et même au besoin de la cuisine. On en essaierait.

Françoise ne s'était pas souciee de quitter Paris. Les deux orphelins n'apportaient avec eux que l'image de leur mère. Elle reprit la place d'honneur et présida, dans un autre cadre, à la nouvelle installation. Ce fut bientôt fait : on vit surtout au dehors dans les pays sans frimas ; le soleil était le grand médicament prescrit par le docteur Lambert.

Georges et Marthe sortaient vers midi ; ils allaient s'asseoir à l'abri du vent, dans un site pittoresque. Celle-ci lisait ou travaillait à quelque ouvrage d'aiguille ; celui-là n'avait-il pas sa palette et ses pinceaux ? Il rapportait chaque soir une étude, aujourd'hui des rochers ou des arbres, demain quelques types originaux qui s'étaient, pour ainsi dire, photographiés sur sa toile au passage. Déjà les voisins, pêcheurs ou jardiniers, connaissaient le frère et la sœur ; c'est ainsi que les désignaient tous ceux qui ne savaient pas leur nom.

Rien de sympathique, rien de touchant comme ce couple uni par l'affection bien plus encore que par la parenté. Georges sortait rarement le matin, préoccupé qu'il était déjà par l'esquisse d'une nouvelle composition : la *Cueillette des figes*. Le soir, il fallait que Marthe parût avoir sommeil, et même usât d'autorité pour que son frère se permit une courte excursion vers les rues à la mode, les quais du Paillon, la promenade des Anglais. Ce mouvement, ce bruit semblait peu le distraire. Il conservait un grave fond de tristesse, il était rêveur. Un jour enfin il rentra tout joyeux. Une flamme brillait dans son regard.

— Ah ! fit la sœur, tu l'as rencontrée, elle....

— Oui....

— T'a-t-elle aperçu ?

— Je ne crois pas.... c'était à la porte du théâtre.... elle arrivait en calèche découverte.... Autour d'elle, toutes sortes de gens empressés.... un tourbillon, beaucoup de lumières.... Moi, je m'étais rejeté dans l'ombre....

— Poltron ! faudra-t-il que je m'en mêle ?

— Eh ! comment....

— C'est bien simple.... et ma santé me le permettra bientôt....

— Je ne te comprends pas, petite sœur !

— Assieds-toi là, frère.... Prends une plume et écris....

— Quoi ?....

— Cette annonce pour les journaux de Nice : *Leçons de piano.... Mademoiselle Marthe Dumesnil.*" Ajoute l'adresse.... Elle viendra....

D'autre part, John Howel était déjà venu, rappelant au jeune peintre sa promesse.

On prit jour pour la première séance, et le portrait fut ébauché.

Chaque matin, à l'heure dite, l'Américain se présentait, flegmatique et correct comme un gentleman, mais avec la bienveillante courtoisie d'un gentilhomme. Il semblait prendre plaisir à la conversation de l'artiste, à celle aussi de Marthe, quand par hasard elle survenait pour un instant. On eut dit qu'il les étudiait tous les deux. La reconnaissance de la sœur, le dévouement du frère, leur tendre et mutuel attachement inspiraient à sir Howel, en dépit de son apparente froideur, une vive et profonde estime.

— Je calcule, dit-il un jour, qu'il serait temps d'interrompre ce portrait pour commencer l'autre... vous savez... celui de ma pupille. Je suppose vous en avoir parlé... Elle serait heureuse, elle serait honorée de connaître mademoiselle Marthe ; et si j'obtiens l'autorisation de l'amener ici...

— Quand il vous plaira ! fit Georges.

Et sa sœur ajouta :

— Dès demain !

Ceux qui voyaient passer quotidiennement le grave Américain, ceux-là s'étonnèrent de l'allure inusitée de sa monture. Le cheval allait au grand trot, le cavalier sauta vivement à terre devant une grille voisine de la rue Montgiscard. C'est là qu'il habitait en compagnie de miss Eva.

Toutes sortes d'arbustes et de fleurs rares entouraient ce pavillon, des plus confortables. On citait même son luxe artistique, la recherche savante qui présidait aux moindres détails. " Quelque chose de très chic ! " eût dit le vicomte Isidore. Un négrillon vint prendre le pur sang ; une mulâtresse accourut au-devant du maître.

— Ourika, lui demanda-t-il, votre maîtresse est-elle visible ?

— *Yes !* fut la réponse. Et la pantomime attesta que le retour de sir John était impatientement attendu.

Il pénétra dans un délicieux boudoir où la gentille créole, paresseusement couchée sur un sofa, se leva tout aussitôt pour accourir à sa rencontre.

— Bonjour, miss !... Vous êtes fraîche, ce matin, comme une rose de la Louisiane...

— Et vous triomphant... comme un tuteur qui m'apporte de bonnes nouvelles.

— En effet.

— Parlez vite ! Avez-vous appris ce que je désire tant savoir ?...

— Non, je n'ose pas... je ne sais pas... C'est vous... c'est vous-même qui aurez le plaisir des confidences.

— Mais puisque vous ne voulez pas encore me conduire chez eux.

— Patience ! patience, ma chère fille...

Trop d'empressement eût fait soupçonner l'intérêt qui nous guide... Ah ! s'il n'y avait que le frère ! Mais il y a la sœur, et ce qu'un homme ne voit pas, fût-il un diplomate consommé, une fillette ingénue le devine !

— Enfin ?...

— Enfin, miss, tout est préparé, convenu. Nous irons demain matin.

— Que ne le disiez-vous tout de suite ! Ah ! le vilain tuteur ! Mais je crois qu'il ne m'a pas même embrassé ! Asseyez vous là ! Racontez-moi votre victoire !

Un père, comblant les vœux de sa fille chérie, n'eût pas été plus heureux que ne l'était en ce moment sir John.

Le lecteur sait d'avance ce qu'il allait dire. Nous nous contenterons de lui apprendre que miss Eva fut enchantée du rapport de son émissaire et, mieux encore, touchée jusqu'aux larmes.

Un instant même elle demeura toute rêveuse. Puis, relevant soudain sa jolie tête de créole :

— Ainsi, demanda-t-elle, ils sont bons et charmants tous les deux !...

— Oui.

— Marthe et Georges, n'est-ce pas ?

— Georges et Marthe Dumesnil... Oh ! leur identité n'est pas douteuse...

— Et la mère ?

— Ils professent pour sa mémoire une sorte de culte. C'était, disent-ils, une sainte !...

Il y eut un silence, après lequel la pupille murmura :

— Pauvre femme ! elle a dû bien souffrir !

— Et sans se plaindre ! ajouta le tuteur. Ses enfants me l'ont plusieurs fois répété...

— Eux, questionna-t-elle, se plaignent-ils ?

— Jamais ! répondit-il, et je les y poussais cependant ! Marthe est la résignation, la douceur même...

— Et lui ?

— Ou je me trompe fort, ou c'est le plus brave cœur qu'il y ait sous le ciel !

— Après vous, Howel ! conclut miss Eva.

Et, pour le récompenser, elle lui tendit la main.

Le lendemain, vers les dix heures, ils partirent ensemble.

Eva, par un sentiment de délicatesse qui lui faisait honneur avait choisi le plus simple de ses costumes. Du gris et du violet, presque un demi deuil

On remarquait en elle un air de réserve et de gravité qui ne lui était guère habituel, même en la compagnie de son tuteur. Et pourtant jamais elle n'avait été plus attrayante.

En descendant de voiture, elle murmura :

— Je dois être pâle, hein ?

— Un peu, répondit-il en souriant.

— Oh ! fit-elle à voix basse, comme mon cœur bat :

Et lui, sur le même ton :

— Courage !...

VI

UN AVANT QUATRE

Ce matin-là précisément, les deux jeunes artistes étaient en belle humeur. Ils venaient de recevoir une lettre de Champrigaux, qui leur annonçait sa prochaine arrivée.

Champrigaux... vous savez... l'ami de Georges, le fiancé de Marthe.

Tout à coup, par la fenêtre, elle aperçut les deux visiteurs.

— Et moi qui suis encore en bonnet de nuit ! s'écria-t-elle, je me sauve.

Le peintre se trouvait donc seul dans l'atelier quand ils entrèrent.

A l'aspect de miss Eva, Georges ne put retenir un geste d'admiration... admiration d'artiste.

— Voici, dit le tuteur en montrant sa pupille, voici le modèle que vous allez avoir ce matin.

— Je n'en souhaiterais pas un plus gracieux, répliqua le peintre, si j'avais à représenter le Printemps.

Et, comme un homme du meilleur monde, il salua.

Miss Eva, toute troublée, le regardait avec une étrange émotion.

Tandis qu'il se détournait pour changer la toile du chevalet, elle dit tout bas à sir Howel :

— Oh ! comme il lui ressemble !

— Chut ! murmura John. Du calme....

Puis, à voix haute :

— Permettez ! permettez que miss Wilson jette un regard sur mon portrait. Elle nous en donnera son avis...

La jeune Américaine ne tarda pas à la formuler en ces termes :

— Bien ! c'est très bien déjà... Mais un peu vieilli, ce me semble, et trop magistral... Est-ce qu'il a l'air aussi magistral que cela, mon tuteur !

Et tour à tour, avec son gentil minois qui conservait encore l'espégleterie de l'adolescence, elle regardait et l'original et la copie.

— On tiendra compte de la critique, répondit en souriant l'artiste, ceci n'est encore qu'une ébauche....

Après quoi, tout en disposant la nouvelle toile :

— Sir Howel, reprit-il, je dois vous soumettre un scrupule... A Paris, vous avez pris mon tableau sans marchander, rien de mieux !... Mais quant, à l'œuvre relative à chacun des deux portraits, je crois devoir vous avertir, surtout au moment de commencer le second, qu'ils se trouvent cotés par trop haut. Je vaudrai davantage un jour, mais je ne vauds pas encore ce prix-là !...

Ce fut miss Eva qui répondit :

— Vous êtes modeste et loyal, monsieur... mais nous n'en abuserons pas. Dans notre pays on ne croit jamais trop payer le talent, et notre fortune nous permet ce beau privilège... D'ailleurs, je désire quelque chose de très-étudié, de très-fini... Un chef-d'œuvre !

En ce moment, Marthe entra,

John Howel présenta l'une à l'autre les deux jeunes filles.

— Mademoiselle, dit l'Américaine, on m'a beaucoup parlé de vous... Je sais combien vous êtes aimable et bonne. Moi, je ne suis qu'une enfant gâtée, qui fait d'avance appel à votre indulgence....

— En place ! . . . interrompit sir John, en indiquant à sa pupille le fauteuil et la pose qu'elle devait prendre.

Il va sans dire que, sous ce dernier rapport, Georges donna son conseil.

Lorsque tout fut arrêté, lorsque le peintre eut saisi son crayon pour l'esquisse :

— Je disais à monsieur votre frère, reprit miss Wilson, qu'il prenne tout son temps. Je ne suis pas patiente, et désirerais ne poser guère plus d'une demi heure à la fois, et par exemple, tous les deux jours.

S'il faut plusieurs mois, toute la saison, eh bien ! tant mieux ! nous aurons le loisir de nous connaître, mademoiselle Marthe, et peut être de nous aimer un peu . . . Pour ma part, je m'y sens tout disposée . . . Ça commence !

Elle venait de lui tendre la main : elle la regardait avec un sourire attractif, irrésistible.

— Hum ! hum ! voici déjà que vous quittez l'attitude convenue ! se récria le tuteur, jugeant sans doute que sa pupille allait trop vite.

Celle ci s'empressa de reprendre position, mais changeant aussitôt le cours de l'entretien.

— Pardon ! dit elle, et ne craignez pas de m'avertir si je retombais en faute. Je veux que le modèle ait aussi sa part de succès, quand nous enverrons le tableau là-bas, en Amérique.

— A votre mère ? questionna Marthe.

— Je l'ai perdue, répondit Eva, étant toute petite encore, et c'est à peine si je puis me rappeler ses traits . . . Vous êtes plus heureuse, mademoiselle, car il vous reste au moins l'image de la vôtre.

Elle avait désigné le portrait de madame Dumesnil ; elle ajouta d'une voix sensiblement altérée :

— Et ses cheveux blancs attestent qu'elle ne vous a pas quittée si tôt ! . . .

Une larme coula sur la joue de Marthe ; Georges eut dans la gorge comme un sanglot.

— Je ravive votre douleur ! . . . Excusez-moi ! dit la jeune Américaine, qui bientôt ajouta, avec une certaine hésitation :

— Puisque cette toile n'a pas son pendant . . . c'est que vous avez encore votre père . . .

A ce mot Georges fronça le sourcil. Sa sœur, le calmant du geste, s'empressa de répondre :

— Je ne l'ai pas connu . . . Mon frère n'en a pas gardé souvenir.

— Ah ! fit Eva, voilà donc longtemps qu'il est mort ?

— Oui, très longtemps, articula le peintre d'un ton brusque,

Et févreusement, il se remit au travail.

Il y eut un nouveau silence, et ce fut encore la pupille de John Howel qui l'interrompit par ce *speech* :

— Je sougeais, Mademoiselle Marthe, à la similitude de nos destinées. Ainsi que vous, je suis orpheline, et mon second deuil est encore récent. Dix huit mois à peine se sont écoulés depuis le dernier adieu de celui que je pleure. Il était si bon pour moi ! . . . Il m'élevait . . . en garçon, mais pour être toujours ensemble. Ajoutez à cela l'initiative qui résulte d'une éducation américaine, et vous comprendrez ma franchise, mon aplomb, mon audace. Rien ne me rebute ni ne m'intimide . . . et moi, jeune fille, moi presque enfant, je me sens de force à réaliser des choses qu'une femme, et même bien des hommes n'oseraient pas entreprendre. Vous souriez . . . je comprends . . . c'est en cela que nous différons. La ressemblance se retrouve dans le dévouement de votre frère et de mon tuteur. Ah ! c'est un frère aussi ! Saluez, John Howel !

Elle était adorable en parlant ainsi ; mais c'était surtout dans le geste, dans le regard et le sourire, qu'il y avait de l'originalité, qu'il y avait de l'esprit et du cœur. Un bijou !

Le tuteur, en s'inclinant, avait répondu :

— J'accepte ce titre de frère, miss Eva, mais à la condition d'expliquer que je fus recueilli, tout jeune encore, dans la maison où vous veniez de naître.

— Vous souvient-il du grand Terre-Neuve qui vous gardait alors . . . et que parfois vous lutniez sans le fâcher jamais ? Je me suis modelé sur lui . . . Plus tard, une association généreuse me permit de conquérir la fortune et de m'élever jusqu'à mon bienfaiteur. Il me confia sa fille en mourant. C'est mon devoir de veiller sur elle et de lui consacrer ma vie !

Certes, l'émotion du gentleman était sincère et profonde ; si profonde même que rien ne se trahissait à la surface. Un léger tremblement dans la voix. Voilà tout.

Sa pupille le regardait avec une expression singulière, dans laquelle il y avait à la fois de l'attendrissement, du respect, et comme une pointe de perspicacité malicieuse. Elle lui répondit :

—Très-exact et très-honorable pour vous, mon cher tuteur !... Lorsque j'aurai l'âge où les pupilles entrent en possession de leur liberté tout entière, on verra que je ne suis point une ingrâte !

Puis, sur un autre ton :

—Tiens, s'écria-t-elle, un piano !... Vous êtes musicienne, mademoiselle Marthe ?

—Musicienne de profession, répondit celle-ci. Quand ma santé me le permettra, j'espère bien reprendre des élèves.

—Je m'inscris d'avance afin d'être la première en date ! s'empressa de dire miss Eva. Mais ce sera charmant ! Les lendemains de peinture, musique... et vous viendrez chez moi... Nous nous reverrons tous les jours !

—La première séance est levée ! déclara John Howel.

Miss Eva, tout en s'attifant pour le départ, prit congé des deux artistes avec cette grâce un peu cavalière qui lui prêtait un charme de plus.

—Si nous nous serrions la main, dit-elle, monsieur Georges... à l'anglaise ? Et nous, Marthe, si nous nous embrassions comme deux vieilles amies ?... Je suis déjà la vôtre de tout mon cœur.

Ces adieux s'exécutèrent de point en point. On se sépara littéralement enchantés les uns des autres, et non sans s'être dit au revoir.

.....
—C'est étrange ! murmura Marthe lorsqu'elle se retrouva seule avec son frère, aucune de mes compagnes, aucune de mes élèves ne m'a jamais inspiré pareille sympathie. Quelle séduisante créature !

—Pas mal excentrique !... opina Georges, et très-étourdie..... Mais, au demeurant, ravissante !..... Un de ces types qui ne s'oublent pas.

.....
Chez l'autre couple, même impression favorable.

—Eh bien ! avait demandé le tuteur, qu'en pensez-vous ?

—Cent fois plus de bien que vous m'en aviez dit !... répliqua la pupille Oh ! je les aime !

—De sorte que vous êtes contente de moi !

—Un bon point de plus pour sir Howel !

Et pendant le reste du jour son cœur fut en joie. Le soir, on recevait. Chacun s'extasia de la gentillesse et des réparties de miss Eva. Il ne fallait pas s'y froter. Dom Lopez de Bayadas et son digne acolyte Isidore, vicomte de la Rocaille, qu'il présentait, l'apprirent à leurs dépens. Elles les avait devinés.

—C'est un oiseau moqueur ! murmurait en se retirant le Brésilien, c'est une gazelle !

—Dites plutôt une panthère ! se récria le cocodès. Et quelles griffes !

.....
Après le départ des invités :

—Mais je ne suis donc plus une enfant, dit Eva, puisque voici des coureurs de dot qui me font l'honneur de songer à la mienne ?

—Dame ! répliqua le tuteur. vous aurez bientôt quinze ans... C'est l'âge où les fillettes créoles voient se déclarer les prétendants...

—Sans compter ceux qui ne parlent pas ! murmura la pupille.

Puis, comme John Howel allait passer chez lui :

—A propos, quel spectacle demain ?

—On nous donne, je crois, le *Barbier de Séville*.

—Tant mieux !... Nous irons... Bonsoir, Bartholo !...

—Bonne nuit... Rosine !

VII

LE ROMAN DE MARTHE

Ce n'était pas une sympathie capricieuse, une curiosité banale qui faisait agir ainsi miss Eva : elle devait avoir un but mystérieux, elle marchait stimulée par quelque mission providentielle.

Il ne lui fallut pas grand temps pour inspirer aux orphelins une confiance, une affection qui déjà tenait de l'amitié.

Dès la seconde séance elle avait obtenu que Marthe viendrait, tous les deux matins, lui donner une leçon de musique.

Bien que l'élève se montrât d'une certaine habileté, ses fautes, ou plutôt ses oublis, se renouvelaient souvent. La maîtresse s'en étonna. "Vous me semblez pourtant assez bonne musicienne, miss !" Elle avait réponse à tout :

— J'ai le jeu comme le caractère... très inégal ! Depuis trois mois que nous avons quitté l'Amérique, je n'avais pas ouvert un piano !... Ignorez vous que les créoles sont très nonchalants !... ne voyez-vous pas que je m'ennuie, que je suis seule ?... Il me faut une compagne... et surtout pour causer avec moi ?

On causait donc. Toutes sortes de demandes plus ou moins indiscretes se pressaient sur les lèvres vermeilles d'Eva. "Ne vous fâchez pas, Marthe, les enfants sont questionneurs, et je suis une enfant... Il y a d'ailleurs la fatalité de mon nom... Eve... c'est-à-dire curieuse ? Enfin, je voudrais tant vous savoir heureux, vous et votre frère... Il est triste... Pourquoi ?

L'orpheline voulut alléguer la mort récente de leur mère.

— Oui... c'est une cruelle épreuve... et je la connais ! interrompit avec émotion la jeune Américaine, sur le riant visage de laquelle une ombre de deuil avait passé. Mais votre frère me semble avoir un autre chagrin... comme une douloureuse apprehension de l'avenir... .

— Ah ! murmura la sœur, c'est qu'il n'a pas rencontré comme moi, chez un de ses pères, à la portée de la main, la certitude d'un bonheur modeste et facile... .

— Quoi !... s'écria vivement Eva, telle serait votre assurance !... Alors, puisque vous ne parlez pas de lui, parlez de vous... Dites-moi votre roman !... .

— Il est bien simple, répondit Marthe, et peut se raconter sans en rien taire, même à des enfants comme vous, Eva. Ecoutez donc... si cela peut vous être un plaisir que je me souvienne.

— Oui... oui

— Je vous en prévient, miss, il me faudra remonter un peu haut... Il me faudra parfois évoquer l'ombre de celle qui n'est plus... .

— J'écoute ! fit l'Américaine, dont la curiosité sembla devenir encore plus ardente.

Elles formaient un groupe charmant, celle là pâle, vêtue de noir et toute rêveuse dans l'élégant fauteuil où sa jeune compagne l'avait fait asseoir ; celle-ci, presque agenouillée sur des coussins et passionnément attentive.

Cette scène avait pour décor un coquet boudoir, tendu de légères étoffes blanches et bleues : on se serait cru dans une nuée de neige et d'azur.

Par la fenêtre ouverte et qu'abritait un store en auvent, on apercevait du feuillage, des fleurs, et dans le lointain, la Méditerranée, toute ruisselante de soleil.

Ses brises attiédies, son harmonieux murmure, arrivaient jusqu'au boudoir où la jeune malade commençait ainsi :

"Notre mère était restée seule et sans grandes ressources pour élever ses deux enfants. J'appréciai plus tard, car elle me gardait auprès d'elle, les sacrifices qu'elle s'imposait pour entretenir mon frère au collège. C'est-là qu'il rencontra Jacques.

Jacques, vous l'avez déjà deviné, c'est lui.

Plus âgé que mon frère de quatre ou cinq ans, il s'était fait son protecteur, il l'avait comme adopté. Un dimanche, Georges nous l'amena. Tout de suite il me plut... non par sa beauté, Jacques n'est pas beau... mais il a l'air si loyal et si bon !

D'ailleurs, je n'étais encore qu'une bambine, et sa barbe naissante lui donnait une sorte d'autorité. Presque un monsieur.

Il n'avait plus de parents ; il était pauvre et payait sa pension par ses succès. A chaque concours, c'était lui qui remportait tous les prix. On mettait cela dans les journaux pour attirer des élèves. Une enseigne !

Notre accueil l'encourageant, il se trouva dès le premier jour à son aise. On l'avait invité à dîner ; je me rappelle bien qu'en prenant place à notre table, il s'écria : Ah ! que c'est bon de se sentir en famille !

Pauvre garçon !... toujours le réfectoire ou le restaurant !... Jamais un mot venu du cœur, une caresse !... Le soir, au moment du départ, comme nous venions d'embrasser Georges, il nous demanda de l'embrasser lui aussi : " Mais permettez-moi de vous appeler aussi ma mère et ma sœur !"

Il revint le dimanche suivant avec Georges, ce fut une habitude prise. Elle eut deux fils, j'eus deux frères. L'aîné s'ingéniait pour nous témoigner sa reconnaissance. Comme il était en rhétorique et très-fort, il obtint la faveur de donner les répétitions aux plus ignorants de ses camarades et réalisa de la sorte quelques bénéfices. Ce fut le budget de nos jours de congé, il nous menait à la campagne pendant la belle saison ; l'hiver, au concert, au spectacle. Mes premières distractions, mes premiers plaisirs, je les lui dois. En même temps, sa franche et joyeuse humeur égayait notre maison. Il était si gai, Jacques !

L'année suivante Champrignaux, il se nomme aussi Champrignaux, remporta le prix de philosophie, le prix d'honneur. Les plus brillantes carrières s'ouvraient à son ambition ; il pouvait devenir avocat, médecin, entrer à l'École normale, dans un ministère... Non ! il préféra le commerce avec un ferme vouloir de s'y créer promptement une position indépendante et qui lui permit de se marier par affection sans souci de l'intérêt. " Je veux gagner pour deux, disait-il ; c'est là mon rêve."

Vous comprenez, miss Eva, qu'avec son éducation, ses aptitudes, il devait réussir. Quelques années plus tard, on le citait comme un négociant des mieux entendus, des plus estimés. Aussi notre mère lui confia-t-elle sa petite fortune. Jacques était notre intendant, et je crois qu'il le sera toujours.

Cependant, mon frère sortit du collège. Sa vocation pour la peinture exigeait de nouveaux sacrifices et bien des études encore avant le succès lucratif. Jacques aplanit toutes les difficultés. Il encouragea, il patrona plus que jamais son pauvre camarade. " Va de l'avant ! lui disait-il, et ne te préoccupe que de la question d'art... le reste me regarde ! " En effet, déjà quelques tableaux de Georges ont été vendus, grâce à l'ami Champrignaux. Il me procura ma première leçon. Son état l'astreint à de fréquents voyages, mais à chaque retour on le voyait encourir chez nous. Toutes ses heures de liberté, nous les passions ensemble comme autrefois. L'an dernier quand ma santé s'altéra, ce ne fut pas mon frère Georges qui montra le plus d'alarmes. Et pourtant il m'aime bien !

L'affection, le dévouement de Jacques éclata surtout lorsque se manifestèrent les symptômes avant-coureurs de l'inexorable maladie à laquelle notre mère devait succomber. Les plus célèbres docteurs, il les amena près d'elle. Contraint de s'éloigner et, pour une plus longue absence que de coutume, il voulut lui laisser une grande consolation morale. La veille du départ, comme elle me regardait avec une vague inquiétude, il lui dit :

— Je devine ce qui vous tourmente, maman Dumesnil... Vous vous demandez : " Que deviendra-t-elle ? " Eh bien ! j'y songe depuis le jour où vous m'avez accueilli comme un fils... ce qui me permettait de la considérer comme une sœur... en attendant mieux. Que lui faudra-t-il ? Voyons... un mari... Est-ce que vous ne lisez pas toutes les deux dans mon cœur ? "

Miss Eva, comprenez-vous ma surprise, mon émotion ? J'avais baissé les yeux, mais je le voyais cependant. Il s'était tourné vers moi, c'était à moi qu'il s'adressait quand il poursuivait :

— Voulez-vous donner à notre chère malade une assurance qui la guérira ?.. Marthe je vous offre la main... mettez-y la vôtre, et ce sera comme un contrat devant notaire...

Jacques... Oh ! Jacques, pardonne-moi d'avoir dit tout à l'heure que tu n'étais pas beau... tu me parus alors sublime !... Car je le regardais aussi maintenant, et ce fut avec confiance, avec orgueil, avec bonheur que je plaçai ma main dans la sienne.

Puis, tous deux agenouillés devant ma mère, elle nous bénit, heureuse et souriante.

— Oh ! maintenant, je puis mourir, dit-eile.

— Voulez-vous bien vous taire ! se récria-t-il, j'espère que vous danserez à la nocce... Et toi, Marthe, apprends enfin mon secret... Il y a longtemps, va ! que je t'aime... et que je travaille, et que je vis dans l'espoir que tu seras ma femme !

Ma mère pleurait en silence. Elle rapprocha nos deux têtes, et je sentis sur ma joue le baiser de mon fiancé.

Depuis lors, je ne l'ai pas revu. Nous nous écrivons. Il se considère comme à moi, je me considère comme à lui.

Ne demandiez-vous pas mon roman, miss Eva... le voilà !...

Au lit de mort, le dernier mot que notre mère a prononcé, c'est le nom de Jacques.

Elle lui confiait ses enfants...

Georges aussi bien que Marthe...

Ah ! c'est pour lui que l'avenir est gros d'orages. Moi, je suis aimée.... j'aime.... et bien peu de jeunes filles, même les plus titrées, même les plus riches et les plus belles, ont autant de garanties de bonheur.

Pourvu, toutefois, que le bon Dieu me prête vie !.... ”

.....
Rien d'intéressant, rien de touchant comme Marthe faisant ce simple récit.

Vers la fin, quand elle parlait d'espérance, le vif coloris de la jeunesse avait ranimé sa pâleur, ses yeux étaient redevenus brillants, le sourire de l'amour avait produit dans tout son être une sorte de transfiguration, Eva s'était dit en la regardant : “ Heureuse et guérie, comme elle serait belle ! ”

Mais, hélas ! l'ombre de la mort ayant passé dans ce ciel si pur, tout s'éteignit, tout s'assombrit également sur le visage de la jeune phthisique, et saisie d'un frissonnement nerveux, elle eut peine à retenir ses larmes.

Tout attendrie, tout enthousiaste, Eva lui jetant ses bras autour du cou, s'écria :

— On ne te laissera pas mourir ! Tu vivras.... pour lui.... pour moi.... pour ceux qui sont en droit de t'aimer !

Déjà la surprise se peignait dans le regard de Marthe, lorsque, fort à propos, la porte s'ouvrit, livrant passage à John Howel.

— Excusez moi ! dit-il gravement à sa pupille, je ne m'arrête que pour un simple avertissement. Une de nos voisines, celle que vous savez bien, se présentera tout à l'heure pour une quête de charité. Faut-il défendre votre porte ?

— Jamais quand il s'agit de ces visites-là ! répondit la jeune Américaine.

Et lorsque son tuteur eut disparu, congédié par un geste amical, elle demeura pensive.

— A quoi songiez-vous donc, miss ? questionna sa compagne.

— A vos amours ! répondit Eva. Si je rapproche les dates, il me semble que M. Jacques est beaucoup plus âgé que vous ?

— Une dizaine d'années tout au plus.... Mais quand bien même la différence serait plus considérable, est-ce que j'y regarderais ! Ne pas le rendre heureux, fût-il un vieillard, ce serait de l'ingratitude !

— En effet, conclut l'étrange fillette, l'essentiel est de se sentir appuyée sur un bras... sur un cœur qui ne nous manqueront jamais !

Puis, ayant secoué sa jolie tête, elle reprit d'un ton câlin :

— Et maintenant que je sais votre roman, dites-moi celui de Georges....

VIII

CELUI DE GEORGES

Marthe s'était d'abord refusée à toute révélation touchant les amours de son frère.

— Ceci n'est plus mon secret ! dit-elle.

Mais Eva, qui n'était cependant qu'une ingénue, possédait d'instinct l'art d'être irrésistible. Elle insista tant et si gentiment que la sœur de Georges finit par céder, bien que sous condition de ne pas nommer l'héroïne du roman.

Ce fut ainsi qu'elle s'exprima :

.....
“ Vous savez que Jacques est dans le commerce. Trop pauvre pour négocier à son compte, il a naturellement un patron. Ce patron, très riche et veuf, est le père d'une ravissante jeune fille qu'il adore. Elle désirerait se perfectionner comme musicienne. Champrigaux me présente. Je devins la maîtresse et bientôt l'amie d'Irène.

Ah !... je l'ai nommée.... Mais seulement par son nom de baptême.... C'est celui de famille que je dois taire. Et d'ailleurs, à quoi cela vous servirait-il de le connaître ? ”

Un étrange sourire passa sur le visage expressif de miss Eva, Marthe, sans remarquer cette muette protestation, continua :

.....
“ Irène.... puisqu'Irène il y a.... est la personne la plus accomplie que je connaisse. Tous les dons en partage. Et le cœur, chez elle, vaut l'enveloppe. On dirait qu'elle veut se faire pardonner sa beauté, son nom de reine et sa fortune. Un jour, à la suite de plusieurs leçons que ma santé ne m'avait pas permis d'aller lui donner, je la vis arriver chez nous, tout inquiète.... Son père lui laisse une certaine liberté ; une gouvernante l'accompagne.

Notre pauvre mère fut enchantée de cette visite. Elle parla de son fils, qui se trouvait absent. Irène voulut voir les tableaux, l'atelier. Je me souviens encore de l'impression que nous fit sa présence dans notre modeste intérieur un peu sombre ; elle éclairait tout comme un rayon de soleil.

Georges survint et fut ébloui, charmé. " Ah ? s'écria-t-il avec un franc enthousiasme, s'il m'était permis de fixer sur la toile cette gracieuse apparition, je n'aurais qu'à copier la nature pour faire après elle un chef d'œuvre ! "

Et dès que mon élève se fut éloignée, tout de suite il prit un fusain pour esquisser ses traits de mémoire.

Jugez de sa joie lorsque le lendemain Jacques arriva, chargé de lui dire qu'on le prenait au mot ! Je crois entendre son discours :

— Prépare ta palette ! La fille de mon nabab te nomme le peintre de sa beauté ! Elle médite une surprise à monsieur son père, dont la fête approche . . . Faisons-nous d'honneur ! Il s'agit de leur fournir du numéro un !

Excusez, miss Eva . . . c'est ainsi que s'exprime mon futur mari.

Je vous laisse à penser avec quel soin, avec quel amour s'exécuta l'œuvre. Je ne pouvais assister aux séances, mais notre mère y manquait rarement. Elle me racontait leurs entretiens, les marques de sympathie qui s'échangeaient entre eux. Pauvre Georges ! nous aurions du lire dans son cœur, prévoir ce qui devait arriver !

Le nabab, comme dit Champrigaux, fut ravi du portrait. " Je veux que le mien lui fasse pendant ! " dit-il. Et, ses occupations ne permettant pas qu'il se dérangeât, mon frère dut se rendre chez lui. Irène était toujours là, s'attachant par bonté d'âme à mettre en relief les aimables et brillantes qualités du peintre. Le père, artisan lui-même de sa fortune, était d'une ignorance complète en matière d'art.

La conversation de Georges, ses enthousiasmes et ses boutades lui révélèrent, pour ainsi dire, un monde inconnu. Cette découverte ne le contenta qu'à moitié : " Je conçois, avoua-t-il naïvement, pour quoi on se moque de mes millions ! . . . J'entends qu'il n'en soit plus ainsi . . . richesse oblige ! Achevez de m'instruire, monsieur Georges ! " Il l'avait pris en affection. Après les derniers coups de pinceau, il lui répéta : " J'espère que vous n'oublierez pas le chemin et que nous resterons amis. "

Mon frère s'inclina sans répondre. Il ne reparut pas.

Depuis un temps, nous remarquions, ma mère et moi, qu'il n'était plus le même. Il avait comme des fièvres de joie, puis de tristesse. Un soir, le surprenant tout rêveur, je le contraignis à relever la tête pour me regarder . . . Son visage était inondé de larmes.

— Georges ! mais qu'as-tu, Georges ?

On n'entendait plus que cela dans la maison.

Ce ne fut pas à sa mère, ce ne fut pas à sa sœur qu'il fit son premier aveu.

Le père d'Irène l'envoya chercher sous prétexte d'une acquisition de tableaux ; il voulut lui adresser des reproches :

— Mais pourquoi donc ne venez-vous plus nous revoir ?

— Monsieur, répondit Georges, je suis pauvre . . . et j'aime votre fille !

Un vif et sincère déplaisir se peignit sur les traits du millionnaire. Plus touché peut-être qu'il n'eût voulu le paraître, sans dire un mot, il serra la main de l'artiste.

— C'est un adieu ! pensa mon frère, qui revint chez nous désespéré.

Je saisis cette occasion de lui arracher son secret. Une sœur, c'est la confidente et la consolatrice par excellence. Ce qu'elle ne peut comprendre, elle le devine. N'a-t-elle pas le cœur d'une femme ?

Secondée par Jacques, j'obtins que Georges se remit au travail.

Son tableau, la *Jeanne d'Arc*, acheté plus tard par sir John Howel, avait eu, bien que sans y trouver acquéreur, un succès très réel à l'exposition ce printemps. Plusieurs journaux en parlèrent avec éloges, et ce bruit d'une renommée naissante arriva jusqu'aux oreilles du nabab. Nous le vîmes apparaître un jour sur le seuil de l'atelier.

— J'ai tenu, dit-il, à vous adresser mes félicitations . . . Champrigaux m'assure qu'il y a là-bas des tableaux guère plus méritant que le vôtre et qui se vendent jusqu'à cent mille francs . . . Tâchez donc d'atteindre à ces prix-là . . . Ça nous ferait plaisir.

Puis, au moment de prendre congé, revenant tout à coup sur ses pas :

— Je me l'offrirais bien, votre *Jeanne d'Arc sous l'Arbre des Fées* . . . mais, après ce que vous avez cru devoir me confesser, il faut que l'argent vous arrive d'ailleurs. Courage donc, et bonne chance ! Vous êtes un artiste de talent, monsieur Georges . . . et, ce que j'apprécie mieux encore, un honnête homme . . . Au revoir !

Quelques jours plus tard se déclara la terrible maladie à laquelle devait succomber notre mère. Tout le reste fut oublié.

Je croyais même que mademoiselle Irène et son père s'en étaient retournés dans le midi de la France, où ils habitent, quand le jour des funérailles, à l'église, je vis une femme tout en noir vêtue, mais d'une tournure élégante et jeune, s'avancer vers nous. Un instant elle souleva son voile. . . . C'était elle ! . . . Sa main serra la mienne, puis celle de Georges. . . . et le mot qu'avait dit son père, elle le répéta : Courage !

Oh ! oui. . . . oui. . . . je le lis dans vos yeux, miss Eva. . . . Vous estimez que tout n'est pas encore perdu, peut être, et que nous devons conserver une vague espérance. . . . Hélas ! il ne faut pas se faire illusion. . . . C'est surtout à Nice qu'il est possible d'apprécier, dans toute son étendue, la montagne d'or qui sépare Georges de celle qu'il aime ! "

— Mais elle est donc ici ! s'écria miss Eva.

Marthe, évitant de répondre, conclut en ces termes :

— Et d'ailleurs, avant d'avoir conquis la renommée, la fortune, il déclinerait un bonheur humiliant pour sa fierté.

En ce moment, Ourika la mulâtresse se montra, précédant la quêteuse dont elle apportait la carte.

— Ah ! . . . fit sa jeune maîtresse en y jetant les yeux, ah ! . . . c'est mademoiselle Montgiscard ! . . .

A ce nom, Marthe se redressa soudainement, trop surprise et trop émue pour retenir un cri.

— C'est elle ! dit l'Américaine avec une triomphante malice. Eh bien ! oui, c'est elle ; pensez-vous donc que je ne l'avais pas deviné ?

Déjà la sœur de Georges bulbutait une dénégation, mais ce fut en vain. Irène elle-même venait, en entrant, de l'apercevoir, et, toute joyeuse, elle accourait à sa rencontre.

— Marthe ! Mais c'est Marthe ! Ah ! que je suis heureuse de vous revoir ! Embrassez-moi donc ! Comme la voilà pâle. . . . et qu'elle bonne inspiration d'être venue à Nice ! . . . C'est pour y passer l'hiver, n'est-ce pas ? Mais parlez-moi de vous ! Parlez-moi de Georges !

— Hum ! hum ! fit Eva pour rappeler qu'elle était là.

Il y eut un moment de silence pendant lequel les trois jeunes filles se regardèrent avec des impressions diverses. Celle-ci souriait, Marthe restait toute honteuse, Irène avait rougi.

C'était réellement une merveilleuse créature, grande et svelte, avec des formes accomplies. La taille et les traits de la Diane antique ; le teint de Vénus et sa chevelure blonde. Mais des yeux noirs, ce qui complétait son originalité physique. Quand au moral, bien qu'elle eût l'exquise habitude du monde, et qu'on l'y saluât comme une reine, il y avait en elle un parfum de simplicité, de candeur et de droiture qui n'était pas le moindre de ses attraits. En l'admirant, on pensait à cette fable de la blanche hermine qu'une seule tache ferait mourir. Elle avait le regard à la fois doux et profond, le sourire bienveillant et fin. Bref, un de ces types qui semblent créés tout exprès pour inspirer, pour passionner les artistes et les poètes.

— Voici mon offrande aux pauvres. . . . lui dit Eva. Je ne serai pas jalouse de l'amitié de Marthe, mais j'en réclame aussi ma part. . . . Ne l'oublions pas, voisine !

Mademoiselle Montgiscard répondit par un remerciement gracieux, par une aimable promesse. Puis, renouant avec la sœur de Georges l'entretien interrompu :

— Quoi ! fit-elle, vous étiez ici depuis quinze jours, et je ne le savais pas. . . . Il est vrai, que, partis de Cannes, nous avons remonté jusqu'à Paris. . . . Je ne suis de retour que depuis hier. . . . A demain. . . . N'est-ce pas, Marthe ? Et nos meilleurs souvenirs à votre frère.

Il était manifeste que Georges ne l'avait jamais effarouchée par trop d'amour ; elle ne songeait nullement à cacher la tendre affection qu'elle ressentait pour lui. Peut-être ne se l'expliquait-elle pas elle-même ?

. Lorsque la belle Irène se fut éloignée, miss Eva dit à Marthe :

— Voyons ! . . . ne m'en veuillez pas ! . . . Je n'aurai garde de trahir son secret. . . . Si je tenais tant de savoir, ce n'est pas dans une mauvaise intention. . . . parole d'honneur !

.....
Pendant ce temps-là, mademoiselle Montgiscard, ayant repris place dans sa calèche

découverte, passait auprès de don Lopez de Bayadas sans l'apercevoir ; elle regardait de l'autre côté, elle répondait par un geste souriant au discret salut de Georges Dumesnil, qui restait immobile au bord de la Grève et sous le charme encore de cette furtive apparition.

— Ah ! ah ! fit le Brésilien, serait-ce là mon heureux rival ?

Et, s'en rapprochant par un détour, il le suivit à distance.

Une autre curiosité s'éveillait . . . celle de la haine.

IX

VILLA MONTGISCARD

Mademoiselle Irène étant connue du lecteur, il nous semble convenable, et sans plus de retard, de lui présenter monsieur son père,

Cyprien Montgiscard était de *Béziers*, ou du *moins* des environs. A peine sa chevelure, plus noire que celle du corbeau, commençait-elle à grisonner, bien qu'il approchât de la soixantaine ; une vive intelligence pétillait dans son regard accentué par de gros sourcils en broussailles. C'était un petit homme remuant, bruyant, exubérant, très-brun de peau, nerveux et sec comme un sarment de vigne.

La vigne ! . . . elle avait été la source de sa fortune. Il ne s'en cachait pas, bien au contraire. Té ! répétait-il avec orgueil, *ze ne suis qu'un vigneron . . .* Mais j'avais le *zénie* de la vengeance ! . . .” En effet, pressentant la révolution économique qu'allaient apporter dans le commerce des vins les chemins de fer et la maladie de l'oïdium, il commença par transformer en vignoble tout son patrimoine, des terrains jusqu'alors incultes. Aussitôt qu'ils furent en valeur, Cyprien Montgiscard les hypothéqua pour en acheter d'autres qu'il défricha, planta de même, et toujours ainsi, s'arrondissant toujours. D'autre part, il améliorait culture et produits, se tenant à l'affût du progrès. On se moquait du novateur : la France est le pays de la routine. Mais quand survint la hausse on cessa de rire.

Elle devait atteindre des proportions phénoménales ; et celui que plus tard on surnomma le nabab de Béziers se complait à nous dire aujourd'hui de certains lopins de terre acquis il y a trente ans : “ Ze l'ai payé nonante francs, il m'en rapporte chaque année dix fois *plusse* ! ”

D'autres se fussent contentés d'un pareil résultat, mais pas Montgiscard. Il se fit tonnelier, distillateur ; il fabriqua du vermouth, du bitter, du bordeaux, du bourgogne, des vins d'Espagne, voire même du johannisberg et du tokai. “ Troun de l'air ! disait-il un jour à Marseille, il y a de tout dans le vin de l'Hérault . . . surtout de l'or ! ”

Il eut enfin l'art de répandre sa marchandise dans tout l'univers . . . et dans mille autres lieux. C'était, sous le rapport vinicole, un vrai docteur Fontanarose. Après avoir été son propre commis-voyageur, on le vit rencontrer un digne lieutenant dans la personne de Jacques Champrignaux. Mais n'anticipons pas.

Par malheur, notre héros n'était pas complet. Que voulez-vous ! le soleil a des taches et Cyprien pêchait par la base, à savoir : une éducation des plus négligées. On cite de lui des naïvetés qui deviendront légendaires. *Exemples* :

En 1848, — il avait des opinions chaudement républicaines, — un orateur de club débutant par cet exorde : “ Citoyens, une ère nouvelle se prépare . . . ” notre homme l'interrompit par cette apostrophe :

“ Non ! pas d'air nouvelle ! la *Marseillaise* ! . . .

Ce fut lui qui, commanditaire d'un grand café concert, dont s'embellissait la ville de Carcassonne, l'*instar* de Paris, fit inscrire au-dessus de la porte : Entrée de l'*instar* !

Un jour enfin, siégeant au conseil municipal de Béziers, qui discutait son budget des beaux-arts, il eut cette malencontreuse sortie : “ A quoi que ça sert ? En fait d'esprit, je ne connais que les *trois-six* ! ”

Gardez-vous de croire qu'il fût inconscient de ses bévues. Il les reconnaissait . . . trop tard ! il enrageait de son ignorance, et ce fut surtout pour y faire contre-poids que sa fille Irène reçut une éducation de princesse. “ Elle en saura pour nous *deusse* ! ” s'était dit le père.

Sa fille ! . . . c'était son grand sujet d'orgueil ! . . . Sa fille et ses millions ! Quand ils se furent multipliés, quand elle devint la merveille que nous avons décrite, il dépensa

des trésors de volonté pour se rendre digne d'eux et d'elle. Le vigneron s'effaça pour faire place au bourgeois. On peut même affirmer qu'il résumait en sa personne toutes les qualités et tous les défauts de notre bourgeoisie méridionale. Vantard et présomptueux, inconséquent, excessif en toutes choses, mais cordial, hospitalier, spirituel et généreux, tel est le nabab de l'Hérault. La main toujours ouverte, le cœur comme la main. De la bonne humeur, du soleil dans le caractère. Une sorte de bourru bienfaisant, l'un des hommes les plus sensibles et les plus aimés qui soient au monde !

Il se faisait honneur de sa fortune, il aimait à recevoir fastueusement. La villa de Nice l'attestait. Une demeure princière.

A l'intérieur, des lambris et des meubles finement ouvragés, des tentures précieuses, des statues de marbre, force vieux Sèvres et vieux Saxe, des chinoïseries, des faïences et des cristaux, des émaux, des tableaux, des bibelots, des œuvres d'art de toutes sortes. Montgiscard ne demandait plus : "A quoi que ça sert ?" Irène était là maintenant pour diriger son goût, pour lui faire aimer les belles choses anciennes et les artistes modernes. La conduite de son père à l'égard de Georges Dumesnil en était la preuve.

Quant au jardin, les cicérons et les Guides imprimés le signalent aux voyageurs.... Il rivalisait avec celui d'Alphonse Karr.

Pas un arbre, pas une plante qui n'y fût remarquable, ou par son origine, ou par ses perfections. Et puis quels *vallonements* ! quelles perspectives !... Ici, des rochers ! là, des cascades !... Une petite Suisse !... Il y avait surtout le lac et la rivière.... que dis-je ?... le fleuve qui avait coûté des sommes folles, mais qui constituait à lui seul un titre de gloire pour son heureux propriétaire. Il s'en montrait jaloux. Qui n'a ses faiblesses !

Les eaux conquises à tant de frais ne pouvaient avoir néanmoins qu'un cours intermittent. Il fallait les ménager. Une vedette guettait les visiteurs et mettait en branle une sorte de carillon servant de signal au jardinier. Parfois Montgiscard lui-même ne dédaignait pas de lui jeter ce cri :

—Nicaise, lâchez la rivière !

Et l'onde, aussitôt, de ruisseier, de bondir, de cascader, comme il est dit dans la *Belle Hélène*.

En ces heures triomphantes, le nabab prenait la pose et les allures de Neptune. Voyez-le plutôt ! Le signal a retenti, déchaînant la rivière qui coule à pleins bords, et Neptune est à son balcon. Les yeux étincelants, le sourire aux lèvres, il regarde s'avancer à travers le jardin deux groupes d'admirateurs que leurs calèches viennent de déposer presque simultanément à la grille de la villa. D'une part, c'est Dom Lopez et Vaudin de la Rocaille ; de l'autre, John Howel et miss Eva.

Un instant plus tard, ils se trouvèrent réunis dans le salon japonais.

—Est-ce assez chinois ! dit le vicomte, on se croirait chez un mandarin de première classe ! Quel cachet !

Et, battant la mesure avec son stick, le cocodès se prit à chanter :

Clochettes de la pagode,
Retentissez dans les airs....

—Miss, disait Bayadas à la jeune américaine, ne trouvez-vous pas que cet aimable gentilhomme a de la voix, de l'esprit ?.....

—Du chic !... conclut-elle malicieusement.

Elle les regardait tour à tour avec un certain sourire, qui ne leur présageait rien de bon.

—Ma fille va descendre, dit Montgiscard. Elle est avec sa maîtresse de piano.... Une amie d'ailleurs.... *Té !... zutement les voici....*

Entre ces deux jeunes filles, qui s'avançaient l'une à côté de l'autre enlacées, quel contraste ! Irène, éblouissante de toilette et de fraîcheur ; Marthe, toute blanche sous le noir de son deuil, mais ayant le charme de la modestie et de la simplicité. Eva bondit à leur rencontre et, par ses juvéniles attraits, compléta le groupe.

—Les trois grâces ! dit Isidore.

—Me sera-t-il permis, ajouta Dom Lopez, de décerner le prix à la plus belle ?

C'était à Irène que s'adressait cet exorde.

—Merci pour les deux autres, interrompit Eva ; mais achevez votre compliment, beau Paris !... mademoiselle Marthe, qui nous représente Minerve, ne vous gardera pas ran-

cune... Quant à Junon, c'est autre chose ! Il ne reste que ce rôle... je le prends... et vous savez que l'altière déesse aime à se venger... ne fût-ce que de ceux qui se parent des plumes de son oiseau favori.

Ces derniers mots, prononcés d'ailleurs à demi-voix, furent à peine entendus. Le Brésilien, impatient de la raillerie, reprenait la parole en ces termes :

—Je ne vous offre pas la pomme... mais une fleur de mon pays... l'*Aurora fulgens*... votre sœur en beauté... Vous aviez manifesté le désir de la connaître, et j'ai tout de suite télégraphié là-bas afin d'en avoir un bouquet... Une dépêche m'avise qu'il débarque à Marseille et sera ce soir ici... M'autorisez-vous à revenir pour le déposer à vos pieds ?

Irène ne put se défendre d'être flattée d'un pareil hommage. Son père s'écria :

—*Peccaire* ! Voilà qui s'appelle agir en grand seigneur... Style Louis XIV !... comme ma pendule à damier !

Le triomphe de Dom Lopez était complet, Eva sembla vouloir lui apporter elle-même son tribut d'éloges :

—Une fleur d'outre-mer ! un bouquet du Brésil ! mais rien ne m'étonne de la part de M. le marquis de Bayadas ! Je me souviens qu'à la Nouvelle-Orléans, l'année dernière on le citait comme le plus galant... des maris...

Montgiscard tressauta.

—Des maris ! mais vous êtes donc marié, Bayadas ?

—Je suis veuf ! répondit-il d'un ton rauque et bref.

Il était écarlate. Ses yeux lançaient des éclairs. Mais la jeune Américaine ne craignait pas d'être foudroyée. Elle continua naïvement :

—Alors c'est depuis peu ?... Pardon d'avoir ravivé vos regrets... Cette pauvre marquise !... je la revois encore... Elle était plus âgée que vous, n'est-ce pas ? Quelle fatalité !... Elle vous aimait tant !... Elle était si riche !

Sous ces feintes condoléances, on commençait à sentir une pointe d'ironie.

—Mais je me le rappelle à présent, conclut Eva. Qui donc m'a conté cette histoire ?... Une fin tragique, n'est-il pas vrai, Dom Lopez ? Votre femme n'a pas été malade... Elle est morte subitement !

Cet adjectif, décoché comme une flèche, atteignit le Brésilien en pleine poitrine. Il ne savait plus quelle contenance tenir ; il était vert et, sous prétexte de dissimuler un sanglot qui ressemblait à un rugissement, il s'en alla vers la fenêtre. Evidemment, c'était un homme hors de combat.

John Howel, bien que toujours aussi calme en apparence, se divertissait beaucoup, intérieurement. Le sourire effleurant sa lèvre l'attestait de reste.

—Et d'un ! murmura-t-il en regardant avec admiration sa pupille.

Celle-ci l'avait probablement entendu, car, avec un clignement d'œil, elle lui répondit tout bas :

—A l'autre !

X

SUITE DU PRÉCÉDENT

En dépit de l'espèce de pacte qui le subalternisait au Brésilien, Isidore abusa de la déconfiture de celui-ci pour se replacer au premier rang.

Peut-être, — car il ne faut pas calomnier, — peut-être voulut-il tout simplement masquer sa retraite.

Quoi qu'il en fût, on le vit pousser vers la belle Irène une pointe audacieuse et, le monocle incrusté dans l'œil droit, les deux mains formant les ailes de pigeon dans l'échancrure de son gilet en cœur, et la bouche *idem*, se pavaner, faire la roue comme l'oiseau mythologique auquel Eva-Junon venait de promettre qu'elle lui restituerait ses plumes.

—Monsieur le vicomte, l'interrompit-elle, vous me faites donc infidélité !... Je vous pardonne, mais à la condition que vous allez me rendre un petit service...

—Trop heureux ! mademoiselle, et si mes relations, mon influence dans le monde...

—Précisément ! Vous êtes très répandu, très en vue.

—Oui... tout à fait à la hauteur... en plein mouvement...

—Alors, vicomte, vous nous renseignerez peut-être à propos de certain gentleman... qu'on dit aussi dans le mouvement... et qui avait de la famille aux États-Unis...
 Un oncle... qui est mort... Sir Howel a promis de retrouver le neveu... l'héritier...

—Un oncle d'Amérique ! s'écria vivement Isidore, quelle veine pour le neveu !... Comment s'appelle-t-il ce fortuné mortel ?...

—Attendez ! fit Eva, qui, le doigt sur le sourcil, semblait interroger sa mémoire, voilà que je ne me souviens plus... Mais aidez-moi donc, sir John.

Le complaisant tuteur avait l'air de chercher, mais sans plus de succès que sa pupille. Isidore était sur des charbons ardents ; il avait des parents aux colonies, et nous savons que jamais héritage ne serait arrivé plus à propos.

—Un drôle de nom ! disait la fillette impatiente de ne pas le retrouver, Blondin... Blavin... Vaurien... Non !... j'y suis ! Vaudin !... Isidore Vaudin. Son père était épicier...

—En gros ! fit le prétendu vicomte, qui venait de se retourner à demi comme mordu au talon...

—Ah ! fit Eva, vous le connaissez...

—Moi !... non pas !... baibutia le gommeux, qui craignait de se trahir. Cependant... permettez... s'il s'agit d'une succession...

—Bien faite pour tenter... même un gentilhomme... et qu'il ne refusera pas, j'en suis certaine, monsieur le vicomte.

—Espérons le !... dit-il, je crois pouvoir en répondre... pour lui...

—C'est un de vos amis, alors !... Quand nous l'amèneriez-vous ?...

—Isidore était haletant d'espoir. Il s'écria :

—Demain !... Ce soir !... Tout de suite !... si toutefois l'héritage le mérite...

En quoi consiste-t-il ?

Eva prit un air de commisération touchante, et répondit :

—Trois jeunes orphelins sans ressources et qu'il faudrait adopter généreusement. C'est tout ce qu'a laissé l'oncle Vaudin !

Comment peindre la confusion ou mieux encore, pour nous servir d'un des termes de son argot, l'épatement d'Isidore ? Sa grimace était si comique que miss Eva ne put retenir un franc éclat de rire.

Cette hilarité gagna sir John lui-même et les autres assistants, bien qu'ils ne comprissent pas tout à fait. Le cocodès se voyant, sinon démasqué, du moins sur le point de l'être, jugea que le plus sage était de filer doux. Déjà Dom Lopez de Bayadas battait en retraite : son digne acolyte s'empressa de le rejoindre et de disparaître à sa suite, mais non sans un adieu composé de quelques phrases inintelligibles, desquelles, nonobstant se dégagèrent celles-ci :

—Je la trouve mauvaise ! faudrait pas me la refaire !... Des parents pauvres... il n'en faut plus !... A Chaillot !

Il y était envoyé lui-même par miss Eva.

—Ah ! ma pupille ! dit Howel, ma pupille, c'est par trop abuser de l'adolescence, qui donne le droit de se moquer des grands garçons ! Si ce pauvre diable vous eût impertinément répondu, votre tuteur se voyait contraint de le réduire au silence, et, qui sait ! peut-être de le blesser... ailleurs que dans son amour-propre...

Montgiscard demanda :

—Je réclame un éclaircissement... car nous rions sans savoir pourquoi...

—Vraiment ! fit la semillante espiègle, vous n'avez pas encore deviné que cet Isidore Vaudin... c'est lui ?...

—Lui !... le vicomte ?...

—Il n'est pas plus vicomte que votre pantoufle.

—Mais La Rocaille ?...

—Une bicoque... acquise par l'épicier son père... et dont il s'attribue le nom...
 V. de La Rocaille.

—De La Rocaille, alors ! s'écria Montgiscard. Mais qui donc vous a si bien renseignée, miss ?

—Mon petit vîgt ! répliqua l'enfant terrible.

—Certes ! reprit le nabab, je suis un esprit libéral et me soucie fort peu des titres, particules et autres hochets nobiliaires... Mais je trouve indécent qu'on s'en affuble ainsi...

—Passe encore, ajouta la maligne Américaine, lorsqu'un éminent citoyen prend le nom d'un village... ou d'une ville à laquelle sa naissance a fait honneur... Vous, par exemple, monsieur Montgiscard, personne ne s'étonnerait qu'on vous appelât Montgiscard de Bézier....

—Au fait!... dit l'orgueilleux bourgeois pris au piège.

Irène, pour dégager son père, intervint par cette question :

—Mais l'autre, le Brésilien ?

—Le veuf, crut devoir préciser Eva.

—Oui, le veuf, répéta dédaigneusement Irène. Sa femme est donc morte d'un coup de foudre ?

—Ou d'un coup de couteau, répliqua comme étourdimement la pupille de John Howel. Dom Lopez de Bayadas a, paraîtrait-il, des accès de jalousie terribles.

—Oh ! l'affreux homme ! conclut mademoiselle Montgiscard, en se détournant avec horreur.

—Et de deux ! murmura le tuteur.

—*Peccaire !* s'écria le nabab, auriez-vous une police à vos ordres ?...

—Très-bien faite ! répondit la pupille, et non seulement dans le Nouveau-Monde, mais encore dans l'Ancien ! Première preuve : la généalogie d'Isidore... Vous en faut-il une seconde ! Tenez ! voici justement que nous arrive un troisième visiteur, sur le compte duquel j'oserai vous apprendre une particularité secrète.

Montgiscard, d'après son indication, avait regardé par la fenêtre.

Un jeune homme en grand deuil traversait le jardin.

—Monsieur Georges Dumesnil ! fit le nabab.

Il avait froncé le sourcil.

Marthe, avec une certaine appréhension.

—Mon frère devait venir me chercher, dit-elle.

—Écoutez ma révélation ! reprit miss Wilson. Celui qui vient ne scinde ni n'allonge son nom. Bien au contraire, par une modestie qui lui fait honneur, le gentilhomme s'est effacé devant l'artiste....

“En attendant la fortune et la célébrité qui lui viendront un jour, il supprime sa particule, il cache son titre... et personne hormis les gens très-bien informés, personne ne sait qu'il s'appelle du Mesnil... en deux mots... et qu'il est baron... baron des croisées !

—Pas possible ! fit le millionnaire, dont le front s'était déjà déridé.

—C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire ! poursuivit Eva, qui souriait. Voyez plutôt les gestes désespérés que m'adresse sa sœur... Elle a voulu prévenir, et maintenant elle me reproche mon indiscretion. Calmez-vous, Marthe ! ne craignez rien... c'est un secret entre nous quatre... Personne ici ne lui témoignera qu'il en ait connaissance... il faut le jurer avec moi... Nous le jurons !

Irène et son père, se prêtant de fort bonne grâce à la plaisanterie, répétèrent ce serment.

—Enfin, crut devoir ajouter miss Eva, si quelqu'un doutait de ma parole, il n'a qu'à s'enquérir auprès de la chancellerie pour être convaincu que M. Georges du Mesnil est de la vieille roche, et que sa femme, s'il en prend une, s'appellera madame la baronne.

Cyprien Montgiscard était bien un bourgeois de son temps. Il avait repris toute sa cordialité.

—Je suis très-libéral assurément, dit-il, et tout à fait affranchi du préjugé de caste...

Il n'acheva pas. Un domestique introduisit le jeune artiste....

—Mais arrivez donc ! s'écria Montgiscard, qui bondit à sa rencontre. On parlait de vous précisément... cher monsieur... nous sommes ravis de vous voir !....

On sentait qu'il s'était mordu les lèvres pour ne pas dire : Mon cher baron !....

Miss Eva, toute radieuse du succès qu'elle venait d'obtenir pour son protégé, lui fit également accueil.

—Permettez-moi de vous serrer la main, monsieur Georges, suivant la mode de chez nous....

Puis, sans se dégager encore de l'étreinte et, par un mouvement gracieux, se tournant à demi vers Irène :

—Eh bien ! fit-elle, c'est le peintre ordinaire de Votre Majesté ! Pourquoi la reine des belles ne lui souhaiterait-elle pas aussi la bienvenue... à l'américaine !

Mademoiselle Montgiscard obéit avec une certaine rougeur qui la rendit encore plus charmante, et sa main toucha l'autre main de Georges.

—Oah ! fit John Howel, je suis très-content, monsieur... Bonjour !

A la suite de cette expansion, qui devait rester dans le vague, il y eut un moment d'embarras, un loup, comme on dit au théâtre, et la faconde méridionale de l'amphitryon ne parvenait pas même à le remplir.

Mais la présence d'esprit de miss Eva pourvoyait à tout. Une vraie providence.

—Un peu de musique !... s'écria-t-elle, allons ! Marthe, à nous deux !... La *Réverie de Rosellen*...

Georges prit place en face d'Irène, et tandis que les quatre mains couraient sur le piano, il la regardait, il la contemplait, ainsi qu'un pèlerin sa madone.

Elle était assise à contre-jour, et frappée de dos par des rayons de soleil, qui l'enveloppant d'un manteau de lumière, accusaient nettement son buste et laissaient dans l'ombre son visage... une ombre douce et transparente... un clair-obscur idéalisant sa beauté.

Après le concert, après un bout de conversation, les deux visiteuses disparurent, précédées par mademoiselle Montgiscard, qui désirait les consulter sur une question de toilette.

Miss Eva, tenant Marthe par la taille, lui disait tout bas :

—Regrettez-vous encore votre confiance ? Ses rivaux sont en pleine déroute, et le voici très en faveur.

—Ah ! répondit la sœur de Georges, vous êtes une fée, miss Eva !

—Patience ! conclut mystérieusement celle-ci, nous n'en sommes encore qu'aux premiers coups de baguette !

.....
L'artiste était resté avec Montgiscard et sir Howel.

—Courage !... lui disait celui-ci d'un regard amical.

L'autre, avec son exubérante brusquerie :

—Pourquoi, diantre ! n'avez-vous pas cinq cent mille francs !... ou tout au moins cent mille écus... comme tout le monde !... car enfin vous vous iriez !... Mais rien de rien !... *Peccaire* !... c'est dommage !

Déjà le millionnaire en rabattait, marchandant avec son orgueil.

XI

ON DEMANDE TROIS CENT MILLE FRANCS

Don Lopez de Bayadas, en rentrant chez lui, bouillait encore d'une telle colère qu'il avait tout saccagé, tout endommagé, y compris les deux nègres qui le servaient l'un comme cocher, l'autre en qualité de valet de chambre.

C'étaient pourtant deux créatures à sa merci, capables de tout affronter, même la cour d'assises, sur un ordre de leur seigneur et maître.

Isidore n'en était pas là. Cependant il avait suivi le Brésilien, non moins furieux que lui-même.

—Quelle veste ! s'écria-t-il ; parions que si nous sommes blackboulés, c'est par rapport à cet habit noir qui franchissait la grille derrière nos talons !... L'avez-vous remarqué, dom Lopez ?

—Depuis trois semaines, répondit-il, j'épie ce beau ténébreux et me renseigne sur son compte, à Paris comme à Nice.

Bayadas, paraît-il, avait aussi sa police.

—Eh bien ! questionna l'ex-vicomte, qu'en avez-vous appris ? quel est ce rival ?

Avec une hargneuse grimace, le Brésilien dut se contraindre à cet aveu.

—Un peintre de talent... ou du moins d'avenir. Il n'a contre lui que son obscurité, sa pauvreté.

—Deux vices redhibitoires ! dit Isidore, surtout le second. Comment l'appellez-vous, ce futur Raphaël ?

—Georges Dumesnil.

—Attendez donc ! dit Vaudin, comme frappé d'un souvenir. Mais... oui... cette binette ne m'était pas inconnue... Je le reconnais à présent... C'est un camarade de collège.

Le sombre regard de Lopez s'illumina d'un éclair.

—Parfait !... dit-il, vous n'en jouerez qu'avec plus de vraisemblance le rôle que je vous destinais.....

—Quel rôle !..... Ah ça !..... vous n'allez pas le massacrer j'espère !

—Inutile, si nous pouvons autrement nous en débarrasser. Suivez bien mon raisonnement.

—Je vous écoute, sénor Bayadas.

Telle fut sa démonstration :

—Ce jeune homme est pauvre, il aime une fille riche et souhaite ardemment la fortune. Il la lui faut immédiate..... Or, nous avons ici près un établissement où l'on peut espérer un miracle.

—Monaco !.....

—C'est vous qui l'avez nommé, vicomte... et mes récentes victoires sont une amorce pour les joueurs naïfs.

—*Naturellement*, monsieur le marquis ; n'avez-vous pas encore hier soir fait sauter la banque ?

—Donc, reprit le Brésilien, vous rendez visite à votre ancien camarade. La connaissance se renoue..... Vous le confessez adroitement..... Adroitement encore vous lui suggérez le ressource du jeu... Il y court... il perd... vous lui prêtez de l'argent....

—Moi ?

—Nous ! Ma bourse n'est-elle pas devenue la nôtre ? Il est décafé derechef, s'entête à la revanche, et nous emprunte encore. "Comment donc ! Mais avec plaisir !...." Il s'enferme jusqu'à la garde. Tout à coup, j'exige le remboursement... Impossible !..... Nous l'exécutons sans miséricorde... et, déconsidéré, déshonoré, le voilà contraint de battre en retraite à son tour !

Isidore s'empressa d'applaudir :

—Bravo ! Savez-vous qu'il est très-canaille, votre truc !

--Vous en acceptez l'initiative ?

—Avec enthousiasme !... Si je n'épouse pas, je ne veux pas non plus qu'il épouse ! Fi donc !... un artiste !....

Et, dès le soir même, le fils de l'épicier s'acheminait vers la demeure de Georges.

.....
Le jeune peintre n'était que trop disposé au fatal conseil qu'il allait recevoir.

Trois cent mille francs !... Ce dernier chiffre, émis par le père d'Irène, il l'avait encore dans l'oreille au sortir de la villa Montgiscard.

En rentrant à l'atelier, une lettre de l'ami Champrigaux lui répéta, dans les meilleures intentions, ce même *ultimatum*.

"Je regrette, écrivait-il, que les affaires retardent mon passage à Nice, d'où je voudrais pouvoir t'arracher. Il y a dans ta réponse une fièvre, une exaltation qui m'alarme sérieusement. Je te connais, beau masque ! et le faux sourire derrière lequel se dissimulent tes chagrins ne me trompe pas. Tu es de ceux-là qui meurent d'amour. Imprudent ! fou ! mauvais frère ! Avoir été choisir la seule résidence que tu devais éviter ! Je t'en conjure, va-t-en ! Cet été, par un généreux sacrifice, tu n'as pas voulu que ta mère ni ta sœur aient connaissance de ce grand-prix de Rome qui te donnait le droit, et peut être t'imposait le devoir de te séparer d'elles. Puisque Marthe va mieux, dis-lui la vérité. Partez ensemble. Il y a du soleil aussi sur les bords du Tibre ; j'espère qu'il sera pour toi le fleuve du Léthé. La Ville Eternelle a des consolations pour les âmes endolories, pour le cœur et pour les yeux d'un artiste. Il faut te distraire, l'oublier, ne plus la voir. A quoi bon ! Faut-il te répéter encore que le père est dix fois millionnaire, et que son genre devra justifier au préalable d'un million pour le moins ?....

Georges interrompit en ce moment sa lecture :

—Ah ! non !..... Plus même la moitié ! Il m'a demandé cent mille écus ! Cent mille écus, ce n'est que trois cent mille francs.

Quelques minutes plus tard, il cherchait à se distraire de cette pensée fixe, en commençant l'esquisse d'un nouveau tableau ; mais son crayon ne traça sur la toile que ce chiffre :

300,000

Et, dessous, un grand point d'interrogation :

?

L'émissaire de dom Lopez arrivait.

Du premier coup d'œil, mais sans en rien laisser paraître, il avisa, il déchiffra ce rébus.

—Tiens ! tiens ! se dit-il *in petto*, voici le logogriphe même que flairait Bayadas ! . . .

Puis à haute voix :

—Évoque tes souvenirs de collègue ! . . . Mais, regarde-moi donc, Georges Dumesnil ! Je suis Vaudin . . . Isidore Vaudin, celui qu'on surnommait le *Cancro vert*.

Le frère de Marthe reconnut enfin son condisciple, sans l'honorer d'un très-chaleureux accueil.

—Toi, poursuivit-il, nonobstant, on te citait parmi les piocheurs . . . et je constate, à travers mon pince-nez, que tu n'as pas per'ù l'habitude du travail . . . Sac à papier . . . et la peinture ! . . . est ce que tu gagnes beaucoup avec ces machines-là ?

—Pas tant, répliqua l'artiste un peu piqué, pas tant qu'à vendre des donrées coloniales . . .

—Tu dis ça par rapport à papa, reprit Isidore, qui ne manqua pas d'inscrire ce nouveau grief à l'avoir de sa rancune. Le fait est que le trafic du bonhomme m'a conquis la fortune et l'indépendance : je vis de même qu'au lycée, à ne rien faire . . . un sybarite, un inutile ! comme dit Cadol. Tu peux disposer de moi, s'il te faut un lanceur dans les régions du plaisir . . . J'y suis classé.

—Il y a deux mois que j'ai perdu ma mère, dit Georges en montrant ses habits de deuil.

—Cela n'empêche pas la *flemme*, ni les promenades . . . à Darabacel, à Villefranche, à Monaco . . .

—Monaco ! . . . répéta le peintre avec un regard involontaire vers la toile où se trouvait figuré le problème de son avenir.

—Ça mord, pensa le tentateur, qui se hâta de poursuivre à haute voix : Je te donne cette adresse car tu peux être certain de m'y rencontrer chaque soir . . . Ah ! Monaco, Monaco ! c'est ma toquade ! . . . Quel chique boîte ! Un palais des *Mille et une nuits* ! Les jardins d'Armide ! Eclairage à *giorno* ! Rien que l'orchestre t'étapera. Des salons resplendissants, où l'on rencontre des princesses . . . yes Milord . . . et de toutes catégories . . . Le tapis vert enfin, le tapis infernal avec son flux et son reflux de vagues d'or et de banknotes !

—Sous le râteau du croupier murmura Georges avec une certaine intonation prouvant que ce n'était pas la première fois qu'il y songeait.

—Pas toujours ! . . . se récria l'ex-vicomte. Il y en a qui gagnent, et beaucoup. Témoin le marquis de Bayadas, un de mes grands amis qui leur " pigera " cette année des sommes folles. L'écho de ses bénéfices ne serait-il pas arrivé jusqu'à toi ? . . . Hier encore, il a chaviré la caisse !

L'artiste pour se donner une contenance s'était remis à l'œuvre ; mais évidemment son esprit voyageait ailleurs, et très probablement vers la féérique Californie qui venait de se dérouler devant ses yeux.

—Tu crois donc, reprit-il après un silence, qu'on peut s'enrichir là-bas pour un coup d'audace !

—Par une dizaine de coups tout au plus, répondit effrontément Isidore, si tu parolises à la gagnante. Pair ou non . . . rouge ou noir . . . La mise se double. Rappelle-toi le chapelet arithmétique que nous dévidions au collège en guise de pensum ? Ce grain de froment qui se multiplie par les cases d'un dauphin . . . tu sais ? Deux, quatre, huit, seize, trente-deux, soixante-quatre, cent vingt huit, deux cent cinquante-six, etc., etc. Si j'ai bien compté sur mes doigts, nous n'en sommes encore qu'au huitième, n'est-ce pas ? Supposons que l'enjeu soit un billet de mille, et calcule.

—Mais, observa Georges, la même couleur se répète t-elle aussi souvent ? . . .

—L'autre soir, interrompit Vaudin, j'ai vu, de mes yeux vu, une série de dix-sept noires . . . et ça n'a pas duré plus de temps que pour faire cuire un œuf à la coque ! . . . Que fallait-il pour décrocher ce gros lot ? Du chien ! de la veine ! et voilà ! Mais il y a des familles qui n'ont pas la chance . . . J'étais à rouge !

Après quelques variations brillantes sur ce thème, malheureusement trop connu, l'ex-vicomte s'éloigna sur cette conclusion dernière :

—N'oublie pas . . . tu sais ? Entre la roulette et le trente-et-quarante . . . C'est là mon domicile politique. Au revoir !

.....

Georges resta pensif. Il voulut travailler.... Impossible !... Enfin, cédant à l'obsession du désir qui le harcelait, il écrivit à John Howel :

" Je refusais hier les trois mille francs de votre portrait ; il me serait agréable de le recevoir demain etc., etc."

Ce billet en voyé, l'artiste se calma. Il reprit son crayon. Mais au lieu de l'esquisse projetée la veille, il se contenta d'aligner au-dessous du point d'interrogation cette série de chiffre :

3
6
12
24
48
96
192
384,000 fr.

Et, sentant le besoin de marcher, il sortit.

Le lendemain, sir John apporta les mille écus demandés.

Il avait été présent à l'*ultimatum* de Montgiscard. Georges lui parut avoir un air étrange. Le regard d'Howel ayant rencontré le tableau, il comprit.

De sorte qu'à la même heure où Vaudin disait à dom Lopez :

—Il viendra !

Sir John disait à miss Eva :

—J'y serai !

XII

MONACO

Si vous ne vous sentez pas assez fort pour résister aux séductions du jeu, évitez les parages de Monaco. Là se retrouvent, sous ces deux appellations modernes.... roulette, trente et quarante ... Les deux célèbres gouffres de l'Antiquité.... Charybde et Scylla.... y compris le chant des sirènes, que remplacent un excellent orchestre et les sirènes elles mêmes, qui sont de tous les temps.

Cette restriction faite, c'est le plus merveilleux séjour, c'est le paradis... de Mahomet !

Georges Dumesnil avait résolu de tenter la fortune, non pour gagner de l'argent, mais pour conquérir celle qu'il adorait. Un chiffre, étincelant à ses regards, lui montrait le chemin. Il venait de recevoir une somme suffisante pour la mise première. Qu'elle se multipliât, ainsi que Vaudin l'avait déclaré possible, et Georges serait assez riche pour demander Irène à son père.

Cependant une sorte de honte l'empêcha de se confier à Marthe. Il passa tout l'après-midi, comme d'habitude, avec elle. Vers le soir, prétextant la fatigue qu'elle manifestait, il lui conseilla le repos. "J'en profiterai, dit-il, pour accepter l'invitation de ce condisciple dont je te parlais tantôt. Il m'emmène souper aux environs. Ne t'inquiète pas, je ne reviendrai peut-être que demain matin !"

Deux heures plus tard, il pénétrait dans les salons du Kursal.

L'éclat des lumières l'éblouit d'abord. A peine osait-il se mêler à cette foule cosmopolite qui formait ça et là des groupes ou, sans doute par respect pour le temple du dieu Hasard, on ne parlait qu'à voix basse. Il se sentait lui-même oppressé, intimidé. Isidore rompit le charme en accourant à la rencontre du néophyte.

—Ah ! te voilà.... Je t'attendais !... Permetts-moi de t'expliquer la manière de s'en servir....

Il le conduisit aux abords d'une longue table verte où diverses lignes étaient tracées, qui lui parurent des hiéroglyphes. Une vingtaine de joueurs, appartenant la plupart au sexe masculin, se trouvaient assis à l'entour. Ils restaient silencieux et graves. Quelques-uns piquaient des épingles sur une petite carte placée devant eux. Au centre, sur de plus hautes chaises, quatre messieurs présidaient à la partie, deux à droite et deux à gauche, en habit noir et cravate blanche. On eût dit des notaires. C'étaient les croupiers. Chacun

d'eux à son tour maniait les cartes, tandis que les trois autres, armés d'un râteau d'ébène à long manche, ramassaient ou doubtaient les enjeux. On voyait, à portée de leurs mains, des piles, des serpenteaux, des rouleaux d'or et des paquets de bank-notes. Au milieu du tapis vert, une grande sébille de même couleur.

—Tu vois le trente-et-quarante, expliqua Vaudin. C'est le jeu des gens comme il faut... Un peu lent, mais très chic... La roulette est moins solennelle, plus expéditive...

L'artiste ne le laissa pas achever. Impatient de comprendre et d'engager le combat, il avait dit :

—Va pour la roulette.

En effet, là tout se devinait à première vue. Mêmes croupiers, mêmes râteaux, même étalage de changeur. Mais plus de cartes en ligne de bataille et de points à compter. Un cylindre avec des numéros, des couleurs, des divisions, parmi lesquelles, suivant la pittoresque expression d'Isidore, cascadaient une bille d'ivoire.

Bref, le tourniquet à macarons, mais hélas, on ne pouvait pas dire de celui-ci comme de l'autre : A tout coup l'on gagne.

Déjà le regard du nouveau joueur s'était fixé sur le losange rouge où l'on pontait pour cette chance.

Il y jeta ses trois mille francs.

—Bigre, fit Isidore, quelle attaque.

La bille s'arrêta presque aussitôt : Georges avait gagné.

On doubla son enjeu. Il ne bougeait pas.

—Tu laisses donc les six mille ? questionna l'ex-vicomte avec une certaine admiration.

Un signe affirmatif fut la seule réponse de l'artiste.

Le numéro sortant ne tarda pas à être proclamé ; c'était un numéro rouge, soit douze mille francs à l'avoir de Georges.

Il avait pâli, mais il restait immobile, les bras croisés sur la poitrine, ne regardant que sa mise, qui, déjà quadruplée, formait un monticule assez agréable à l'œil.

Un des croupiers, le plus majestueux, l'effleurant avec grâce du bout de son râteau :

—Combien, demanda-t-il, combien à la masse ?

—Hein ! fit Georges en interrogeant du regard Isidore.

—Ah ! voilà le cheveu, répliqua celui-ci. La banque, au-dessus d'un certain maximum, ne tient plus... Elle cane... C'est huit mille francs, je le crois du moins ne n'étant jamais trouvé à pareille noyee.

Georges, dédaigneux de s'enquérir du chiffre exact, répondit bravement au chef de partie :

—Le maximum !

Rouge gagna pour la troisième fois.

—Combien à la masse ? questionna-t-on derechef. Et la réponse aussi se répéta :

—Même enjeu !... toujours le même !

On commençait à remarquer le hardi ponteur, on s'écarta pour lui faire place... et le diable sait qu'il y avait foule autour de la roulette ce soir-là ! Un triple rang de joueurs, appartenant à toutes les nationalités, beaucoup de joueuses, vieilles ou jeunes, quelques-unes très-jolies, très-élégantes, risquaient de l'argent ou de l'or sur les chances simples, sur les douzaines, les sixains, les carrés, les tercets, les numéros à cheval, et les numéros en plein. C'était la dernière heure fiévreuse où chacun veut se refaire.

Des mains frémissantes se faufilaient dans les interstices ; d'autres décrivaient des paraboles au dessus des têtes afin de lancer ou d'attraper quelques billets, quelques pièces. Il y avait parfois des contestations, des bousculades. On entendait ça et là des cris de colère ou de joie, des soupirs étouffés, des souffles haletants.

Et quelles physionomies ! quelles grimaces ! quelles pâleurs ! Georges seul restait impassible. Trois cent mille ou zéro ! Les chiffres intermédiaires ne pouvait émouvoir cet amoureux qui n'était pas un joueur, ou qui plutôt était un joueur par amour.

Il était assis maintenant, un coude sur le tapis, le front dans sa main. Chaque coup remettait cette question, cette même réponse : Le maximum ? le maximum ! A la série heureuse, une intermittence avait succédé. Parfois on lui retirait des bank-notes, parfois encore on en ajoutait. Mais, dans cette masse variant au gré du hasard, ce n'était pas a'fortunes qu'il voyait, lui... c'était une image adorée, c'était l'image d'Irène.

Une seule fois il releva la tête. John Howel était là, de l'autre côté de la table où se ^{va} traitait cette bataille. Une expression de reproche et de pitié se lisait dans son regard.

Chez Isidore, au contraire, l'admiration tournait à l'enthousiasme. Il s'était laissé choir sur un siège, à côté de son ancien camarade, et les émotions contenues de celui-ci, celui-là les manifestait sans vergogne. Il avait des soubresauts, des gestes, des singeries à pouffer de rire. Mais on ne rit pas en cet endroit. Tant d'autres se sentaient les crispations nerveuses et les changements de couleur qui passaient aussi sur le visage du faux vicomte ! il devenait coquelicot ; l'instant d'après, vert. Et comme pour le rendre encore plus grotesque, toutes sortes d'exclamations baroques s'échappaient de ses lèvres.

— Rasés !... Nous repiquons !... Pas le moindre trac !... En a-t-il du chien !... C'est épâtant !... Vas-y toujours... et compte sur la petite vieille !... Isidore n'est pas un lâcheur !... Ah !... quel cachet !... Quel estomac !

Parfois sa main s'allongeait vers le trésor. Il en voulut enfin sa part :

— Dis donc !... pour te sauver le tiers de la mise... si tu me prêtait un billet de mille !

— Prends !... l'autorisa Georges.

Isidore en prit deux. C'était dans un moment de veine.

Elle tourna. Le râteau s'abattait à chaque coup sur la masse qui diminuait à vue d'œil. Elle se trouva presque réduite à l'enjeu primitif. Un dernier échec et c'en était fait ! Rouge !... La chance semblait revenir... Mais l'heure de la clôture approchait. On annonça les trois dernières boules... Noire ! Georges avait perdu... Mais il gagna les deux autres.

Il n'avait pas bronché. Il semblait vouloir rester et lutter encore.

— Ninin ! c'est fini ! murmura Vaudin, on va éteindre !

L'artiste se leva, étonné du silence et du mouvement de retraite qui se faisaient autour de lui. Il semblait sortir d'un rêve.

— Est ce que nous n'encaissons pas le bénéf ?... demanda le vicomte, il en vaut cependant la peine ! veux-tu que je compte ?

— Oui... combien ?

— Trente neuf mille ! dit Isidore.

Georges ramassa d'un air indifférent. Ce n'était pas cela qu'il avait espéré.

En ce moment, un homme à grandes manières s'approcha de lui. C'était Dom Lopez de Bayadas.

— Monsieur, dit il fort courtoisement, permettez-moi de vous complimenter... On me citait depuis un mois comme le roi des joueurs, vous m'avez détrôné ce soir... Aussi j'ose vous adresser un cartel... Après la bataille, le combat singulier... Voulez-vous

— Je n'ai pas l'honneur de comprendre s'excusa l'artiste.

— C'est bien simple, expliqua le marquis, la banque vient de s'endormir, ayant pour oreiller son coffre fort... Je m'offre à sa place, et, plus large qu'elle, j'accepte l'enjeu qu'il vous plaira.

— Trente-neuf mille francs ?

— Va pour ce chiffre !

— Et si je gagnais, monsieur, tiendriez-vous le double ?

— Le double soit !

Georges parut réfléchir. Il calculait : 2 fois 39... 78—2 fois 78... Ce ne serait encore que la moitié de ce qu'il lui fallait.

Mais Bayadas, qui semblait lire dans la pensée de son rival, ajouta :

— Et quitte ou double une autre fois encore... j'en prends l'engagement.

Ce chiffre, 312 flamboya devant les yeux de l'artiste. Il s'écria :

— J'accepte !

— En cinq points d'écarté ? proposa le Brésilien, c'est un jeu que tout le monde connaît.

— Mais où le jouer, monsieur

— Ici près, dans un des salons de l'hôtel de Paris...

— Allons !

Quelques familiers du Brésilien l'entouraient ; ils répétèrent ce mot. Le sort en était jeté.

Au milieu du groupe qui s'appêtait à sortir du Kursal, Georges se trouva isolé. Personne ne s'intéressait à lui, hormis peut-être Isidore Vaudin qu'une sorte de remords commençait à envahir. Il se disait, en regardant l'ancien camarade qu'il avait attiré dans son piège :

— Pauvre garçon ! pauvre pigeon ! Il va se faire plumer, c'est fatal !

Tout à coup, John Howel s'approcha :

— Messieurs . . . voulez-vous m'admettre parmi les juges du camp ? . . . Je ne joue pas, mais j'aime à regarder jouer les autres . . . une curieuse partie d'ailleurs ! . . .

Un refus n'était pas possible ni de la part de Dom Lopez, ni de celle de Georges.

— C'est étrange ! pensa celui-ci ; mais il a donc reçu la mission de veiller sur moi !

XIII

PARTIE ET REVANCHE

Le salon est des plus luxueux. Toute une constellation de bougies l'éclaire et fait resplendir les incrustations et les saillies de l'ameublement, les cristaux, les glaces et les bronzes. On y remarque comme un échantillon de chacun des sièges inventés pour la mollesse, mais ils rescent vides, car tous les spectateurs sont debout autour de la table de jeu. Déjà les adversaires s'y trouvent en présence.

Deux mignons flambeaux à double branche, pourvue chacune de son abat-jour, jettent une lueur discrète sur le tapis où Georges Dumesnil vient de mettre en ligne ses trente-neuf mille francs, toute son armée ! Des forces égales ont pris position du côté de Dom Lopez, mais ce n'est qu'une avant-garde. La réserve campe dans ce gros portefeuille en cuir fauve qui se voit auprès de lui. Elle donnera plus tard, s'il en est besoin.

Trois jeux de cartes sont là, sous leurs bandelettes. L'engagement, on se le rappelle, est de trois parties. Georges ne peut en perdre qu'une.

Il gagne . . . et les billets du vaincu doublent l'effectif du vainqueur. C'est le second terme de son pari : 78.

— Je crois être en mesure, dit le Brésilien ; mais quant au troisième, si troisième il y a ? . . . peut-être devons-nous le parfaire à l'aide d'un chèque revêtu de ma signature.

Et, tout en souriant il compte et range la somme en bataille.

Une vive escarmouche se termine à son avantage ; il marque deux points.

Mais Georges arrive coup sur coup jusqu'à quatre.

— Courage ! murmure à son oreille la voix de Vaudin, qui décidément passe à l'ennemi.

Un point, plus qu'un point, et l'artiste se verra à la tête de 156,000 francs . . . la moitié de ce qu'il lui faut pour être heureux !

La donne est au marquis.

Il tourne le roi.

— Bigre ! se dit en pâlisant Isidore, est ce que mon Brésilien serait un Grec ?

Dom Lopez abat ses cartes : il a la quinte au valet d'atout.

— Tout pour la dame ?

Elle ne se trouve pas dans le jeu de son adversaire.

— La vole ! conclut Bayadas. Deux et trois font cinq . . . C'est la partie.

— J'ai perdu ! dit Georges en se levant calme et digne.

Mais le marquis, avec un geste pour l'engager à se rasseoir :

— Continuons ! Je vous tiens la somme tout entière sur parole . . .

— Bravo ! s'écria étourdiment Vaudin, c'est un trait de générosité qui . . . que . . . du plus haut chic !

Un murmure approbateur semblait encourager le jeune artiste. Il eut un mouvement pour accepter . . . C'était peut-être la réalisation de son rêve qui s'offrait à lui . . . Mais, ayant rencontré le regard de John Howel sévèrement fixé sur le sien, il se redressa d'ailleurs inspiré par sa conscience, et d'un ton de froide politesse, il répliqua :

— Je vous remercie, monsieur, de l'honneur que vous voulez bien me faire . . . Mais je ne risque rien au delà de ce que je puis payer . . . Permettez que je me retire . . .

Adieu !

Le vainqueur lui-même s'inclina devant cette fière et loyale résolution, qui lui défendait d'insister. Quant au vaincu, après avoir salué l'assistance, il s'éloigna.

— Bien ! avait murmuré John Howel, avec un premier mouvement pour le suivre.

Mais il se ravisa, songeant qu'il est certaines heures où les consolations, même les plus sincères, ne peuvent être qu'importunes.

Isidore, qui n'avait plus la même délicatesse, s'élança sur les traces de celui qu'il osait encore appeler son ami.

Au premier détour du chemin qui redescend vers la plage, Georges s'était assis sur un banc que masquaient des buissons toujours verts.

La force morale qui l'avait soutenu durant la lutte lui faisait à présent défaut. Enervé, abattu, dans une prostration complète, il n voyait plus, il n'entendait plus. Quand son compagnon le contrainait à relever enfin la tête, celui-ci ne put retenir un cri de surprise et de commisération. George pleurait.

—Ah ! ma pauvre vieille, si j'avais su ! Je te revaudrai ça ! Attends ! Je m'en vais réquisitionner un véhicule quelconque pour te ramener à Nice !

—Non ! se récria le frère de Marthe, j'ai besoin de marcher... Je veux être seul... Ne t'inquiète pas. L'air et la fatigue me feront du bien... C'est une leçon, voilà tout.

Puis, revenant sur ses pas pour serrer la main de son ancien camarade :

—Je ne t'en suis pas moins reconnaissant ! Excuse-moi... merci !

Et, d'une allure fiévreuse, il disparut dans la nuit.

L'ex vicomte resta pendant quelques secondes immobile et tout honteux de lui-même.

—C'est décidément un brave garçon ! se disait-il, tandis que moi... canaille !...

Ah ! si je pouvais... Mais rejoignons les autres... Ce n'est pas en restant planté parmi les aloès et les palmiers que je réparerai le mal dont je suis la cause !

Il retrouva Dom Lopez célébrant sa victoire à la place d'honneur d'un joyeux souper.

L'amphitryon semblait en belle humeur, mais sitôt que les convives se furent retirés, sa coïère éclata.

—Demonios ! s'écria-t-il, le sort tourne contre moi !

—Mais il me semble que vous n'avez pas à vous plaindre, marquis de Bayadas ! objecta timidement Isidore.

—Si fait ! car tout mon plan reposait sur cette dernière partie qu'il a refusée... Il serait maintenant mon débiteur... Un débiteur insolvable, et, par conséquent, déshonoré... Je le tiendrais à ma merci !

—Dom Lopez !... Mais vous étiez donc certain de gagner ?

Le Brésilien ne répondit que par un regard. Ce regard était toute une révélation.

Isidore, resté seul, avala coup sur coup deux grands verres d'eau. Puis, se laissant tomber sur un pouf :

—Où diantre allais je m'emballer ? se dit-il ; mais c'est un filou ! un capitaine de brigands ! J'étais de sa bande ! Halte-là !... Minute !... Il n'en faut plus... Je le lâche !

Puis, après une pause et sur un tout autre ton :

—Tandis que l'autre ! un canarade !... un ami !... Il pleurait... ses larmes m'ont touché le cœur !

Quel mot venait de prononcer Isidore ! En avait-il assez ri, de ce viscère à l'usage de ceux qui ne sont pas dans le mouvement. Étonné, satisfait, il se posa la main sur le côté gauche et, prêtant l'oreille ainsi qu'au tic-tac d'une montre dont le grand ressort semblerait cassé :

—Ah ! ça mais... conclut-il naïvement, la petite bête n'était donc pas morte !

Pendant ce temps-là Georges regagnait Nice au hasard et, pour ainsi dire, d'instinct. Tantôt il côtoyait la grève, tantôt il escaladait quelque montagneux promontoire. C'était par une de ces belles nuits méridionales, toutes resplendissantes d'étoiles. Le murmure des flots, se mariant à celui des bois, formait une divine harmonie dans l'air. On y sentait tour à tour la brise de terre et celle de mer, qui rafraîchissaient en même temps le front de l'artiste. La saine fatigue le remettait de l'autre. Une nouvelle force lui revenait, et, retrempe par l'espérance, il accélérât le pas, comme impatient de recommencer la lutte, mais la lutte du devoir et de l'honneur. Quelles mâles résolutions ne prit-il pas durant cette marche vivifiante ! Il rentra vers les trois heures du matin, brisé de corps, reposé d'esprit. Après un sommeil d'enfant, réveillé dès l'heure habituelle, il se mit gaiement au travail.

Marthe ne s'aperçut de rien.

—Bonjour, frère !... T'es-tu amusé, hier soir ?

—Pas trop ! Ce sont là des parties de plaisir qui ne se recommencent pas.

On pouvait espérer qu'elle demeurerait secrète ; mais le machiavélique Bayadas en avait autrement décidé. Tout Nice sut dès le lendemain ce qui s'était passé la veille à Monaco. Vers le soir, Georges rencontra Montgiscard, qui lui rendit froidement son salut.

Heureusement la bonne fée veillait. Elle avait reçu le rapport de son émissaire et tuteur, rapport se terminant ainsi :

—Je vous en réponds maintenant... c'est un nomme !...

—Voilà, répondit sa pupille, ce qu'il faut démontrer au nabab de Béziers.

—La chose me sera d'autant plus facile, observa John Howel, que j'étais présent à l'*ultimatum* des cent mille écus. Tout vient de là. Le coupable, si coupable il y a, c'est Montgiscard !

Une heure après, sir John revint dire à miss Eva :

—Il s'est souvenu... il a compris... Je calcule même que cet acte de folle témérité ne lui déplait pas... Il a bien voulu m'apprendre que, dans sa jeunesse, il était fort aventureux... *Peccaire !*

La jeune Américaine, après avoir souri, demanda :

—Est la belle Irène ?

—Je ne l'ai pas vue, répondit Howel. D'ailleurs, vous le savez, je ne suis avec les dames qu'un très-médiocre diplomate.

—D'accord ! fit-elle en souriant, ceci me regarde... et je vais imaginer un prétexte pour qu'elle me rende visite demain, à certaine heure, où je leur ménage un coup de théâtre.

Le jour suivant, en effet, Mlle Montgiscard était assise dans le boudoir de miss Eva.

—Comme vous voilà triste ! disait celle-ci. Ne le niez pas... J'en suis la cause... .

Votre père veut vous marier... .

Irène en convint, s'étonnant d'une pareille divination.

—C'est tout simple, reprit gaiement Eva, je suis créole et je suis enfant... les enfants, vous savez, on ne peut rien leur cacher... surtout lorsqu'ils arrivent du Nouveau Monde ! J'ai lu... je lis encore dans vos grands yeux noirs que Don Lopez *Barbe-Bleue* vous fait grand peur !

—Oh ! ne parlons plus de celui là... Je vous en conjure !

—Soit !... Mais il y en a d'autres qui ne sont guère plus rassurants... N'est-il pas vrai, ma chère Irène ?... .

—Hélas ! répliqua-t-elle en devenant pensive, lorsqu'une jeune fille a le malheur d'être par trop riche, ce n'est pas sa personne que recherchent les prétendants, c'est sa dot ! J'avais deux amies plus âgées que moi... Deux millionnaires aussi... On m'a vue danser à leur noce en qualité de demoiselle d'honneur !... L'une, pauvre Hortense ! n'eut pas même sa lune de miel... .

—Au bout d'un mois à peine son mari la battait. Ah ! mais je vous l'atteste... il l'aurait tuée !... Elle préféra mourir de chagrin !... A vingt ans ! L'autre plaide en séparation... Elle s'est jetée dans le tourbillon des plaisirs... Un dénouement encore plus cruel !... Ah ! vous êtes heureuse, miss Eva, d'être née dans un pays où le mariage est autre chose qu'une affaire d'argent... .

—Le mien, reprit celle-ci, ne m'inquiétera guère !... Il est d'avance arrêté... là... dans la tête et dans le cœur !... J'ai mon prince charmant, qui ne faillira pas ! Mais vous avez aussi le vôtre, Irène, et qui n'a pas failli... On l'a calomnié... .

—Ah ! miss Eva, si je pouvais vous croire... .

En ce moment, la mulâtresse annonça M. Georges Dumesnil... .

Eva, poussa Irène derrière les rideaux qui masquaient la porte de sa chambre et lui dit à voix basse :

—Cachez-vous... Écoutez ! Mais il y va de son bonheur et du vôtre... C'est le seul moyen de connaître la vérité... .

Lorsque Georges entra dans le boudoir, il n'y trouva que miss Eva.

Son portrait, autre toile de Pénélope, exigeait encore quelques retouches.

—Eh ! bonjour, monsieur mon peintre ! lui dit son gracieux modèle ; j'espère que nous allons bien travailler aujourd'hui... . Mais il faut d'abord que je vous gronde... .

Et, comme il la regardait tout surpris :

—Qu'est-ce que c'est, l'histoire de Monaco ? poursuivit elle ; on en cause beaucoup trop en ville, et vos amis s'en affligent. Ah ça ! mais, se demandent-ils, M. Georges Dumesnil serait donc joueur ?

—Ah ! se récria-t-il, vous avez pu croire... .

—Pas moi ! l'interrompit-elle avec sa fine naïveté d'adolescente, pas moi, qui suis l'amie de Marthe... et qui, par elle, ai reçu confidence de votre secret.

—Mon secret ?

—Mais oui, je sais bien pourquoi vous jouiez . . .

—Miss . . .

—Souvenez-vous, d'ailleurs, que sir John était là quand M. Montgiscard vous a dit ,
 “ Pourquoi n'avez-vous pas trois ou quatre cent mille francs ! c'est dommage ! ”

—En effet . . .

—Vous voyez bien que je sais tout . . . Ce n'était pas dans le but de vous enrichir,
 c'était pour avoir le droit de prétendre à la main de celle que vous aimez . . .

—Moi !

—Osez me dire que vous ne l'aimez pas !

Et, les bras croisés sur la poitrine, sa jolie tête rejetée en arrière, un irrésistible sourire
 sur les lèvres, elle provoquait un aveu.

—Plus bas ! au nom du ciel ! . . . plus bas ! répétait l'artiste, palpitant, éperdu.

—Mais nous sommes seuls ! reprit Eva. Ne vous êtes-vous pas encore aperçu que
 j'étais votre amie . . . une amie discrète et qui mérite toute votre confiance ? Ingrat ! me la
 refuserez-vous donc toujours ?

—Eh ! bien ! s'écria-t-il, obéissant à ce regard qui le magnétisa, eh bien ! enfant
 cruelle, puisqu'il faut que vous m'ouvriez le cœur pour voir ce qu'il y a dedans ? eh bien !
 oui . . . je l'aime ! je l'aime !

—Allons donc ! fit *in petto* miss Eva.

Georges, emporté par sa passion, ne s'arrêta pas en si beau chemin. Il poursuivit :

—Oh ! si vous saviez comme j'ai souffert en la retrouvant ici, entourée, courtisée par
 tout ce qu'il y a de riche et de plus brillant ! Je suis pauvre, obscur . . . et j'étais jaloux !
 Je me désespérais ! Et pourtant, ils ne convoitent en elle que sa beauté, son opulence . . .
 Ce que je voudrais, moi, c'est son cœur, c'est son âme ! Ah ! je lui ai donné la mienne !

Eva semblait au comble de ses vœux. Elle approuvait du geste et du sourire, un
 sourire qui la rendait encore plus jolie.

—Mais c'est qu'il va très-bien ! pensait elle. De mieux en mieux. Ne dirait-on pas
 que je le souffle !

—Un jour enfin, continua l'artiste, son père me témoigna quelque intérêt. “ Gagnez
 cette somme semblait-il me dire, et je vous préfère à tous les autres. ” Ce me fut comme
 une inspiration de tenter le sort . . . Il m'a trahi. Je ne m'en plains pas. Mon art me
 reste, et le travail ! La conquérir autrement serait indigne d'elle ! mais il me faudra du
 temps . . . Si du moins elle savait ! Patience ni courage ne me feraient défaut si je pouvais
 espérer qu'elle attendra . . .

Il n'acheva pas. Les rideaux venaient de se rouvrir, démasquant Irène.

Et délicieusement émue, des larmes dans les yeux :

—J'attendrai, dit-elle.

XIV

L'AMI CHAMPRIGAUD

A quelques jours de là, Marthe arriva chez miss Eva plus tôt que d'habitude. Nous
 ne tarderons pas à dire pour quelle cause elle avait devancé l'heure, et sans avoir le
 temps de prévenir son élève.

Comme elle traversait le salon, les accords du piano frappant son oreille, elle s'arrêta,
 surprise d'abord, puis charmée, mais avec une nuance de regret.

Vainement la mulâtresse insistait pour l'annoncer, Marthe l'écarta du geste, et
 paraissant tout à coup sur le seuil du boudoir :

—Miss, dit-elle avec un ton de reproche, pourquoi m'avez-vous dissimulé votre talent ? . . .
 Vous seriez de force, si des revers vous y contraignaient, à donner aussi des leçons.

Eva, qui d'abord avait rougi, commençait à se remettre d'un trouble passager.

—Je suis dans un de mes bons jours, répondit-elle. Et d'ailleurs, Marthe, lorsque je
 vous ai priée de venir ici, c'était surtout pour revoir nos vieux maîtres avec une musi-
 cienne digne d'eux. Que trouvez-vous là de blessant ?

—Le cachet, répondit la sœur de Georges.

—Oh ! le vilain mot ! . . . se récria miss Eva. Quant à moi, si nos rôles changeaient,
 si je devenais à mon tour la moins fortunée, Marthe, je m'estimerais heureuse d'être
 même votre servante . . . car je suis et de tout mon cœur, votre bien sincère amie ! . . .

Marthe, touchée de cet affectueux élan, reconnut ses torts, et la jeune Américaine s'empessa de les pardonner.

— Une amie ! reprit-elle de son accent le plus câlin, voilà ce qu'il me faudrait... Ah ! si vous vouliez... si tu voulais ! Vois comme je suis seule... Howel me cherche une compagne... Appelons franchement les choses par leur nom... une demoiselle de compagnie... mais qui serait traitée par nous comme une égale, comme une sœur.

— Oh ! fit Marthe, Georges s'y refuserait... et Jacques aussi... Nous avons reçu de ses nouvelles ce matin... Il arrive tantôt... C'est pourquoi j'avais devancé l'heure.

— Et moi qui te retiens ! s'écria miss Eva, prenant résolument l'habitude du tutoiement. Va ! ne fais pas attendre ton fiancé ! mais qui sait ! lui-même peut-être, il te demandera d'acquiescer à mon vœu...

Dans ces derniers mots, il y avait comme une arrière-pensée. Marthe n'en fit pas la remarque ; elle se hâta de réintégrer le domicile fraternel.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées depuis son retour, lorsque la sonnette retentit, agitée par une main franchement impatiente.

Un homme entra : c'était Jacques Champrigaux.

Marthe elle-même vous l'a dit, ce n'est pas un jeune premier : il ressemble plutôt à Coquelin qu'à Delaunay. Une grosse tête avec beaucoup de cheveux crépus tirant sur le roux ; des traits irréguliers, la bouche grande et le nez original ; mais des yeux et des dents à faire envie. Sa physionomie ouverte pétillait d'intelligence. On y devine ce bon sens gaulois, qui jadis était la marque distinctive de notre caractère national, la volonté, la droiture, la bonté.

Bien qu'il ait dépassé la trentaine et commence à prendre un certain embonpoint, Jacques est encore alerte et souple. Peu de distinction, mais du tact, de l'adresse et de la promptitude en toutes choses. Un de ces hommes qui sont toujours jeune, au moins de cœur.

Il avait déjà reçu l'accolade de Georges, qui l'amenait vers Marthe. Jacques bondit aussitôt vers elle et, fougueusement, il l'étreignit dans ses bras.

Comme elle s'en dégageait, quelque peu confuse :

— Bah ! se récria-t-il, est ce que tu n'es pas ma promise !... Est-ce que tu n'es pas ma femme !

Et, s'éloignant un peu pour l'examiner plus à l'aise :

— Pauvre madame Champrigaux ! reprit-il avec une tendre émotion, comme ce gueux de Paris me l'avait abîmée ! Mais que m'écrivais-tu donc, toi, Georges ? A t'entendre, sa santé se rétablissait à vue d'œil... Je la trouve encore pâloite. Il me faut des couleurs !... As-tu consulté les meilleurs médecins ?... J'entends que rien ne soit épargné pour nous la rendre accorte et souriante... Ah ! c'est mon bien... Les réparations sont à ma charge.

— Jacques !... fit-elle d'un ton de reproche en lui désignant sa robe de deuil.

— Ah ! oui, la morte ! murmura-t-il avec une soudaine altération dans la voix et sur le visage. Dieu m'est témoin que je l'ai bien regrettée, bien pleurée. Mais si, comme je le suppose, elle nous voit, elle nous regarde, son pardon nous est assuré... Pas vrai, maman ? Cela ne vous offensera pas que vos enfants soient heureux, soient joyeux de se retrouver ensemble !

Il y eut un triple épanchement, quelques larmes. Puis Champrigaux, reprenant sa belle humeur :

— Par ainsi, causons à cœur ouvert... Mais en déjeunant ! J'ai une faim de loup ! Faudra que j'aïlle ensuite à l'ordre... chez mon singe... autrement dit mon patron, l'illustre Montgiscard !

Déjà Marthe avait disparu pour activer les préparatifs du repas.

Jacques examinait les tableaux, les esquisses.

— Pas mal !... Très bien ! dit-il avec une justesse d'appréciation attestant que, s'il n'était pas artiste, il avait du moins le sentiment de l'art.

Puis, tout à coup :

— Revenons à ta sœur ! Il y avait six mois que nous ne nous étions vu... et j'approuve à présent que tu lui aies caché ton grand-prix. Le climat de Rome eût été dangereux pour elle... Mais celui de Nice ne vaut rien pour toi... Voyons ! sois franc... que s'est-il passé ?

— Ah ! mon ami, mon frère... J'ai le soleil dans le cœur !

—Possible ! mais ça ne m'éclaire pas suffisamment... Traduis-moi ce langage hyperbolique en simple prose.

George n'avait pas de secrets pour Jacques. Il lui raconta tout, mais avec une si respectueuse gratitude, avec une telle adoration que l'idole elle-même s'en fût déclarée satisfaite.

—Baste ! fit Champrigaux, mais c'est tout un roman ! La rude soirée de Monaco te préparait une jolie revanche le lendemain... Espoir et courage !... Le patron, stimulé par sa fille et par l'ami Jacques, en rabattra peut être encore... Malheureusement, tu n'a pas le sou...

—C'est à la lettre, reconnut Georges, car j'abandonne à Marthe ma part d'héritage... Ah ! je le veux... Les titres sont entre tes mains, ils n'en sortiront pas... C'est, je crois, trois ou quatre mille livres de rente.

—À peu près... répondit évasivement Jacques, qui semblait ne pas vouloir qu'on lui rappelât ce dépôt. Il avait rougi.

Marthe reparut, annonçant avec une gracieuse révérence que *ces messieurs* étaient servis.

Le repas fut des plus animés. On avait tant de choses à se dire. On parla de miss Eva.

—Je ne serais pas fâché de la connaître, dit Champrigaux. Ça m'a l'air d'une bonne petite fille... Faudra voir...

Puis, au dessert :

—Le café !... s'il vous plait ?... L'heure sonne où je dois me diriger vers la demeure du nabab.

Il en revint triomphant :

—Georges ! prépare tes pinceaux !... J'ai mis dans la tête de Montgiscard... auquel je rapporte des commissions monstres... Ah ! mes enfants, j'en ferai un Crésus, de cet animal-là... Bref, il le commande te portrait de la villa Montgiscard... un jour de grandes eaux... quand Nicaise a lâché la rivière !...

Le jeune peintre parut médiocrement flatté du sujet.

—Bah !... reprit Jacques, il s'agit d'une simple pochade... et rien ne t'empêche d'y mettre des personnages... Par exemple, elle !

Cette dernière observation ne manqua pas de produire un revirement.

—Par ainsi, conclut Champrigaux, nous irons ce soir, vers les dix heures, pour terminer l'affaire... C'est convenu. Mais l'habit noir et la cravate blanche sont de rigueur... Cyprien traite les gros bonnets de la localité. Il voulait m'avoir avec eux. Pas de ça, Lisette ! J'aime bien mieux dîner ici... en famille !

En effet, nos trois amis restèrent ensemble jusqu'au moment où Marthe, quelque peu fatiguée par les émotions de ce jour, renvoya ses deux frères... dont l'un devait se transformer en mari.

Ils arrivèrent à la villa comme on sortait de table pour prendre le café dans un délicieux salon à l'orientale. Georges n'eut que le temps d'échanger un regard avec Irène ; elle se retira dès qu'on eut distribué les cigares.

Il y avait là quelques fonctionnaires éminents, quelques étrangers de distinction, entre autres Dom Lopez de Bayades.

Le déplaisir du Brésilien se traduisit par une grimace, lorsque l'amphitryon dit en montrant les deux nouveaux venus :

—Je vous présente monsieur Georges Dumesnil... un artiste de beaucoup d'avenir... un grand prix de Rome... et Jacques Champrigaux... autre lauréat dans son jeune temps... Le prix d'honneur au concours général ! Il est aujourd'hui mon collaborateur, mon lieutenant...

—Capitaine, l'interrompit Jacques, depuis quand n'appellez vous plus les choses par leur nom... Je suis tout bonnement votre commis-voyageur...

Un murmure circula parmi les assistants. L'un d'eux se fit l'interprète du sentiment général :

—Quoi !... monsieur, après de tels succès universitaires, vous n'avez pas aspiré plus haut que le négoce ?

—Mais, répondit fièrement Champrigaux, je ne vois rien au-dessus. Le négoce est, à mon sens, une profession qui ne le cède en rien aux autres, et pour laquelle on n'a jamais trop de savoir... Tenez, messieurs, j'étais dernièrement en Angleterre, ce pays marchand et qui s'en fait gloire, et l'un de mes clients me tenait à peu près ce langage... Mais j'abuse peut-être... Permettez-vous que je continue ?

Antorisé, supplié par tous, il poursuivit :

— Mon anglais avait remarqué que, dans une famille française comptant plusieurs garçons, ceux qui manifestent dès le collège une certaine intelligence, de l'initiative, sont destinés aux carrières libérales, aux fonctions publiques, et que des autres, les ignorants, les imbéciles, on a coutume de dire : Oh ! celui-ci n'est pas fort, nous le mettrons dans le commerce.

— Eh bien ! fit un monsieur décoré, voilà qui me semble très-logique.

— Tel n'est pas le sentiment de mon Anglais, répliqua Jacques. Chez nous, me disait-il, nous pratiquons tout le contraire ; les mieux doués de nos fils, nous en faisons des négociants. . . . Ils se tireront d'affaire ! . . . Quant aux moins favorisés, aux moins alertes d'esprit et de corps, ils seront toujours assez bons pour revêtir une toge, un uniforme et donner des signatures. . . .

— Je proteste ! se récria Dom Lopez, et dans mon pays, les serviteurs de l'État. . . .

— J'ignore comment les choses se passent au Brésil interrompit Champrigaux, mais j'ai cru m'apercevoir qu'en France, à part quelques exceptions fort honorables, nos fonctionnaires sont d'autant plus glorifiés, d'autant plus rétribués qu'il sont moins utiles. . . . Exemple : l'humble facteur de la poste, qui gagne trente ou quarante sous par jour, à peine de quoi vivre, rend plus de services à l'État que le consul de Monaco. Celui-là coûte cher, et je crois que, même en fait de signatures, il n'en a jamais donné d'autres que pour émarger ses appointements !

— En concluez-vous, demanda-t-on plaisamment que le commis-voyageur soit le premier de ses concitoyens ?

— Non pas ! . . . grands dieux ! . . . Mais il mérite pourtant d'être réhabilité dans leur estime ! C'est l'un des plus actifs travailleurs de cette fourmillière humaine qui s'appelle une nation. . . . il répare, il écoule les produits de son pays ; et multipliant leur valeur, il contribue pour sa bonne part à la fortune publique. Tout est là. Accroître la recette sans augmenter la dépense. Ne rien prendre au budget, lui rapporter beaucoup, au contraire. Voilà mon critérium, je m'incline devant ceux qui le réalisent. Mes héros sont les agriculteurs et les négociants, messieurs, voici mon patron. . . . Il est l'un et l'autre. . . . Il a su grandir sans rien demander à personne. . . . et je ne connais personne, même parmi les plus titrés, les plus galonnés, dont il ne soit au moins l'égal ! . . . Il a défriché tout un canton. . . . Il fut l'exemple et le stimulant d'une ville qui, grâce à notre industrie, — les vins ou les spiritueux, messieurs ! — tend à devenir la plus riche de France. Si Béziers élevait une statue, je souhaite que ce soit la sienne. . . . Et ce jour-là, messieurs, si je suis encore de ce monde. . . . moi qui n'ai jamais crié ni vive ceci ni vive cela, je crierai : Vive Montgiscard !

— Vive Montgiscard ! répétèrent tous les assistants, y compris Dom Lopez de Bayadas, trop heureux de masquer sa défaite sous une ovation en l'honneur du père d'Irène.

Nous nous dispenserons de peindre la jubilation de celui-ci. Avec des simagrées modestes, il se gonflait, il se pavanait.

Ce n'était plus Nicaise, c'était Jacques qui venait de lâcher toutes les rivières de son orgueil.

Aussi, quand les autres se furent retirés, quand ils ne restèrent plus là que Georges et Champrigaux :

Té ! viens que je t'embrasse ! cria-t-il à ce dernier ; toi, je t'aime !

Puis, après une chaleureuse accolade :

— Ils ont raison là-bas quand ils prétendent que tu devrais être mon associé. . . . Mais, bagasse ! je me suis mis dans la coloquinte que tu verserais tes économies dans ma caisse ! C'est bien le moins, n'est ce pas ? Croiriez-vous, monsieur Dumesnil, qu'il allègue ne pas en avoir ! *Peccaire !* Mais qu'est-ce qu'il fait de son argent, je me le demande !

Un étrange et brusque changement venait de s'opérer sur la physionomie expressive de Jacques. Il ne riait plus, il semblait contrarié, inquiet. Ce trouble augmenta lorsque le frère de Marthe eut émis cette idée :

— A défaut d'économie, il peut maintenant vous offrir la dot de sa femme.

— Georges ! interrompit Champrigaux avec un cri douloureux, Je t'en prie, tais-toi !

— Sa femme ? . . . disait Montgiscard, ah ! oui, votre sœur. . . . Je m'en souviens. . . .

Mais elle a donc une dot ?

— Oui, monsieur. . . . trois ou quatre mille franc de rentes, répondit le frère, en dépit des efforts du fiancé pour qu'il ne parlât pas.

— Représentées par quel capital ? questionna le négociant.

— Des valeurs espagnoles Oh ! je me rappelle les avoir vues entre les mains de ma mère avant qu'elle te les confiât voici plus de dix ans.

Cette dernière partie de la réponse s'adressait à Jacques, qui, par une incompréhensible aberration, semblait au comble de l'effroi.

— Quelles valeurs ? demanda Mongiscard.

Écartant la main que Champrigaux tentait de lui jeter sur les lèvres. Georges répondit :

— Des actions de la Banque de Tolède et Cordoue

Le millionnaire éclata de rire :

— *Té !* vous me la baillez forte Mais voilà dix ans que cette compagnie-là ne paie plus Elle a fait faillite !

XV

UN DÉPOSITAIRE COMME IL Y EN A PEU

La foudre tombant au milieu du salon n'eût pas produit un autre effet que ces quelques mots : la Banque *Cordoue-Tolède* a fait faillite.

Jacques avait reculé comme au bord d'un gouffre s'entr'ouvrant sous ses pieds ; Georges se secouait, se tâtait, comme si, précipité tout au fond, il eût voulu se convaincre qu'il survivait à sa chute.

— J'ai mal entendu ! murmura-t-il enfin, c'est impossible ! Répétez, monsieur, je vous en conjure ! Etes-vous bien certain de cela !

— *Peccaire !* mais j'étais au nombre des actionnaires ! Flibustés, dindonnés de fond en comble ! il ne nous en est rien revenu ; rien de rien, pas un maravédis !

Georges eut le geste d'un homme confondu. Il regarda Champrigaux, qui voulut fuir ; mais, lui barrant le passage, il le contraignit à rétrograder sous le feu de son regard menaçant.

— Scélérat ! lui disait-il d'une voix tremblante d'émotion, imposteur !

La tête basse, le front rougissant, les bras à l'abandon, Jacques finit par tomber dans un fauteuil, ainsi que, sur la sellette infamante, un criminel convaincu de son infamie.

— Mais qu'a-t-il donc fait de si mal ? questionna Montgiscard.

— Ce qu'il a fait ! répondit Georges, vous allez en être juge !

Puis, à Champrigaux :

— Et toi, l'accusé, écoute aussi tu me démentiras si tu l'oses !

— Voyons ! fit en s'asseyant le nabab, intrigué par cette scène d'autant plus bizarre que, dans l'indignation du frère de Marthe, il y avait moins de colère réelle que de douloureuse amitié. Ce fut ainsi qu'il commença son réquisitoire :

— Certain jour, étant au collège, je fus défendu, protégé par un grand. C'était Jacques. Une cordiale intimité s'en suivit. Il n'avait pas de famille : je l'emmenai chez nous, et ma mère l'accueillit comme un autre fils, un fils aîné.

Quelques années plus tard, quand il devint un homme sérieux, un homme d'affaires, elle s'habitua naturellement à le consulter sur les siennes. Je me souviens qu'il lui répéta plusieurs fois : Vous devriez vendre ces obligations-là

— Les Andalouses ! fit Montgiscard ; il me semble que ce n'était pas un mauvais conseil.

— Malheureusement, reprit Georges, notre mère ne le suivit pas. Il lui fallait, pour élever ses enfants, un de ces revenus à gros intérêts que donnent, ou du moins promettent les valeurs étrangères. A quelque temps de là, se trouvant un peu malade, elle pria Champrigaux de toucher pour elle son semestre de rentes. J'étais là quand il revint, et je me rappelle à présent que sa manière d'être me parut anormale. Il était pâle, agité. Sa main, en posant l'argent sur la table, sa main tremblait. " Et les titres ? " demanda notre mère. Il prétendit les avoir oubliés. " Au fait ! dit-elle, gardez-les, je vous institue le dépositaire et le receveur de notre petite fortune ! "

Six mois plus tard, il apporta quinze ou dix-huit cents francs Ce coupon qu'on ne payait plus ! Et voilà dix années que cela dure ! Comprenez-vous, monsieur Montgiscard ?

— Bigre ! s'écria le négociant, qui déjà venait de calculer le total.

—Depuis la première échéance peut-être, achava le frère de Marthe, il a payé de sa bourse et menti. N'était-ce pas mentir que dissimuler notre ruine !... Ah ! pauvre mère, si elle avait su !

Jacques recouvra enfin la parole :

—Ça lui eût fait trop de peine ! dit-il ; elle a vécu sans inquiétude.. Elle est morte en croyant vous laisser à l'abri du besoin....

—Mais toi, toi !

Georges ne put y tenir davantage. Sa voix se brisa dans un sanglot. Il saisit à deux mains le visage de Jacques, et follement il le couvrit de baisers et de larmes.

L'émotion de Champrignaux n'était pas moins touchante, il disait :

—Est ce qu'elle ne m'appelait pas son fils ?... Est-ce que je ne suis pas votre frère ?... Est-ce que tout à l'heure tu ne croyais pas nous abandonner ta part d'héritage, une trentaine de mille francs....

—Dont je me reconnais ton débiteur, l'interrompit Georges. Oh ! je te les rendrai, va !... dussé-je les verser malgré toi dans la caisse de ton patron.... Il se demandait où passent tes appointements.... Voilà ! voilà, monsieur, les économies de Jacques.

Et de nouveau, les deux amis s'embrassèrent.

—Té ! s'écria tout à coup Mongiscard, voilà que je pleure aussi, moi. Suis-je assez bête !... Mais pas veinard, comme dirait cette canaille d'Isidore. Voici deux braves garçons qui m'iraient, celui-ci pour associé, celui-là pour gendre, et ça ne se peut. Faut un apport. Sinon, non.... Je n'en démordrai pas ! Ce qui n'empêche que je les aime tout plein, et que si jamais.... tant à Paris qu'à Béziers.... Enfin.... suffit.... je m'entends.... *Troun de l'air !*

Le millionnaire arrivait au paroxysme de l'enthousiasme.... négatif. Il étroitement énergiquement les mains des jeunes gens, qui bientôt s'éloignèrent, convaincus de n'avoir pas démerité dans sa chaleureuse estime.

.....
Nous laissons à penser l'attendrissement de Marthe lorsque, malgré les supplications de Champrignaux, Georges eût appris à sa sœur toute la vérité.

—Ah ! Jacques, Jacques ! dit-elle, comment jamais le récompenser d'un pareil dévouement !

—Mais c'est déjà fait ! répondit-il en s'agenouillant devant elle ; est-ce que tu te serais promise à moi si l'instinct de ton cœur ne t'avait pas avertie que le mien valait un peu mieux que son enveloppe.... Quelques mille francs de plus ou de moins, la belle affaire ! Nous avons l'avenir, nous avons le travail, cette rente qui ne manque jamais ! Tant d'autres spéculent sur les *Polède et Cordoue*.... Moi, j'ai pris un billet à la grande loterie du bonheur conjugal, et je gagnerai le gros lot.... si tu m'aimes !

Un long et chaste baiser fut la réponse de Marthe.

Le jour suivant, durant la leçon qu'était censée prendre miss Eva, il ne fut question que de l'ami Jacques.

Il reçut, vers le soir, un billet ainsi conçu :

“Je vous serais reconnaissante d'une petite visite. Nous avons à causer ; il y va du bonheur de Marthe, de celui de son frère.... et peut-être aussi du vôtre....”

C'était signé : Eva Wilson. Un *post scriptum* indiquait le jour et l'heure.

Champrignaux n'eut garde de manquer au rendez vous.

La jeune Américaine accourut à sa rencontre, et lui tendant les deux mains dont elle serra cordialement les siennes :

—On m'a tout raconté. Je vous connais, monsieur Jacques !

—Miss, il me serait agréable de pouvoir en dire autant de vous. Jusqu'à présent vous me semblez être une énigme....

—C'est pour vous en donner le mot que je vous ai fait venir.... Suivez-moi !

Elle le conduisit dans le cabinet de John Howel mit en faction sa mulâtresse à l'une des entrées, s'assura que l'autre porte était close, et que nulle oreille indiscrete ne pourrait entendre un mot de ce mystérieux entretien. Tout ce que nous en révélerons présentement, c'est qu'à la suite, lorsque reparurent Jacques et miss Eva, ils étaient devenus les meilleurs amis du monde.

En se séparant :

—C'est bien convenu, lui dit-elle, alliance offensive et défensive ?

—Envers et contre tous !... répondit-il.

A son retour l'émotion qui se lisait encore sur ses traits fut remarquée par Marthe et par Georges.

— Eh bien ! demanda celui-ci, que te voulait notre gentille créole !

— D'abord nous inviter à dîner tous les trois.

— Et puis ?

— Puis, obtenir que Marthe vienne s'installer auprès d'elle... à titre de compagne et d'amie....

Georges eut un geste de déplaisir.

— Ma sœur, dit-il, m'avait déjà parlé de cette fantaisie... Elle ne me souriait que médiocrement.

— Permetts-moi de ne pas être de cet avis, répliqua Champrigaux. C'est une offre dont il faut profiter... On ne saurait mettre en doute la sincérité de l'affection de cette jeune fille, et sa maison me semble un asile où Marthe sera tout à fait bien.

— Mieux qu'avec moi, son frère !

— Ne vas-tu pas faire le jaloux, dit Jacques, et te poser comme le phénix des garde-malades ! Est-ce que tu peux offrir à ta sœur autant de confortable et de luxe, ces soins de tous les instants, ces mille petites délicatesses qui sont la vie d'une femme et qu'une autre femme peut seule comprendre et lui donner... surtout quand elle a l'esprit et le cœur de celle-là !

— Peste ! quel enthousiasme pour une inconnue !...

Marthe intervint :

— Georges, ne sois pas injuste... Nous connaissons miss Eva... Elle nous a témoigné tant de sympathie ! Hier encore, tu l'appelais notre bonne fée... notre providence !... à celle qui m'a promis de la traiter comme une sœur... Elle m'aime et je l'aime bien !...

— Ingrat !... ajouta Champrigaux avec un geste de reproche, tu n'as pas la majorité... D'ailleurs, je suis le fiancé, le mari de Marthe, et je la donne... provisoirement... à celle qui m'a promis de la traiter comme une sœur...

— Eh bien ! fit Georges, et moi ?

— Toi, tu pars pour Rome...

— Jacques !... se récria-t-il en désignant Marthe...

— Elle sait tout, poursuivit Jacques, et accepte de plus ton sacrifice !...

Ah ! c'est comme ça, mon bonne homme !... Plus de cachotteries !... J'ai divulgué les tiennes !... Ce n'est pas en brossant ici des portraits et des tableaux de genre que tu arriveras à la renommée. Pour ton avenir, pour ton bonheur, il faut que tu ailles là bas... il faut qu'à la première exposition tu puisses envoyer un chef-d'œuvre, et que le père d'Irène en soit ébloui, subjugué... Si tu résistais encore, je la ferais intervenir, elle !

L'artiste, ou plutôt l'amoureux se rendit à ce dernier argument. Il ratifia l'espèce de traité conclu par Jacques avec miss Eva, s'étonnant même de la sotte boutade qui venait de lui passer par la tête. " C'est d'autant plus étrange, ajouta-t-il, que je lui dois la plus grande joie de ma vie, tout mon espoir, et qu'elle m'inspire plus que de la reconnaissance... un penchant, une sympathie, une amitié de frère... Ah ! je lui demanderai pardon demain ! "

Le lendemain, à la table de sir John Howel, il fut arrêté que Georges partirait dans huit jours.

— Merci ! dit tout bas la jeune Américaine à son voisin Champrigaux, je suis contente !

XVI

GUET-APENS

Il y a longtemps que nous n'avons parlé des faits et gestes d'Isidore Vaudin, ex-vicomte de la Rocaille.

On se rappellera qu'il avait également abdiqué son prétendu scepticisme et qu'un sentiment tout nouveau, le remords... d'avoir mal agi, venait de se réveiller dans son cœur.

Georges ne tarda pas à recevoir de lui la lettre suivante :

" Peut-être ne te souvient-il plus que l'autre soir, à Monaco, j'avais prélevé sur ta masse, en ce moment triomphante, un emprunt de deux billets de mille. Tu les trouveras sous cette même enveloppe. Ils m'ont porté bonheur. Je me suis refait. Merci.

“ Je ne te dis pas adieu, camarade, mais au revoir . . . le jour où seront réparés mes torts envers toi.”

Ce billet parut assez énigmatique au destinataire.

— Ses torts ! . . . quels torts ? murmura-t-il. Au contraire, je lui dois une certaine reconnaissance, puisque, grâce à cette rentrée inattendue, ma perte au jeu se trouve réduite des deux tiers.

Et dans ce sentiment, il répondit au vicomte un mot d'amitié.

Isidore avait l'ardeur d'un néophyte. Encouragé, stimulé par cette réponse, il la mit dans son carnet comme un talisman qui doublerait son audace, et fermement résolu de rompre avec dom Lopez, il se dirigea vers son logis.

Le marquis habitait, du côté de Carabacel, une villa tout à fait isolée. Un jardin planté d'arbres toujours verts et très-touffus l'entourait. Pour clôture, une haute muraille. Des volets à la grille. Impossible, étant au dehors, de ne rien entendre ni de rien voir de ce qui se passait dans cette mystérieuse demeure . . . *propice aux tragédies* . . .

Isidore rencontra le Brésilien dans le fumoir. Une des fenêtres donnait sur un tir au pistolet. La cible était pour l'instant une planche de chêne sur laquelle se trouvaient piqués treize clous, formant ce même chiffre.

Les balles envoyées par Dom Lopez achevaient, comme autant de marteaux, d'enfoncer les clous dans la planche.

Il ne restait plus en saillie que les trois derniers.

— Attendez ! cria Bayadas à l'arrivant, attendez que j'aie fini de marquer cette cible à mon numéro favori ! Une ! deux ! trois ! . . . C'est fait ! . . . Je le jouerai ce soir. Et si, par malheur, j'avais à me battre demain, ne vous semble-t-il pas improbable que mon adversaire en réchappe ?

— Surtout, dit Vaudin, si cet adversaire se nomme Georges Dumesnil ?

— C'est vous qui l'avez nommé ! déclama le Brésilien. Il me doit une revanche, et, bien que sachant manier les cartes avec une certaine dextérité, je suis encore plus fort au pistolet . . . Qu'en pensez-vous, vicomte ?

Celui-ci frissonna, mais ne répondit point. Un instant les deux anciens complices se regardèrent en silence.

Isidore avait eu d'abord l'intention d'une franche rupture ; mais en retrouvant Dom Lopez aussi résolu dans sa haine, il se dit :

— Voyons-le venir ! Pour déjouer ses trames il faut les connaître . . . Pour sauver Georges, il faut avoir l'air de rester le complice, ou du moins le complaisant de son ennemi.

— Quoi de nouveau ? demanda subitement le Brésilien.

— C'est tout justement la question que j'allais vous adresser, répondit Isidore. Je ne suis plus dans le mouvement . . . Une de mes tantes rappelle le neveu prodigue ! Vous allez être épaté, marquis . . . Je suis en train de payer mes dettes.

— Moi de même, fit Bayadas avec son plus félin sourire, et c'est dans les convenances . . . Vous comprenez . . . à la veille d'un mariage . . .

— Bah ! contre qui ?

— Eh ! qui serait ce, mon cher vicomte, sinon la belle des belles ! . . .

Dom Lopez parlait en homme assuré de la réussite ; il marivaudait.

— Mais, fit Isidore avec quelque surprise, vous vous êtes donc expliqué catégoriquement ?

— Très-catégoriquement.

— Et mademoiselle Montgiscart a consenti ?

— Tout au contraire ! Elle m'a formellement déclaré que son cœur n'étant plus libre, elle ne serait jamais ma femme

— Eh bien ! alors ?

— Alors, je me vois dans la nécessité de l'y contraindre

— Comment cela, marquis ?

— Par la force, vicomte, et par la ruse. Tenez ! au moment où vous êtes entré, je parachevais mon plan d'attaque. Il ne me manque plus que deux petites choses pour être assuré de la victoire

— Lesquelles ? dites

Bayadas le regardait d'un air goguenard. Il répondit enfin :

— Écoutez donc ! . . . je ne sais plus trop si je dois avoir confiance L'autre soir,

à Monaco, il m'a semblé que votre zèle pour moi se refroidissait singulièrement..... comme aussi votre rancune avec l'autre ?

—C'est bien simple !..... répliqua Vaudin, non sans quelque embarras, j'avais eu la sottise de me lier par un emprunt... De là ma neutralité..... La délicatesse m'en faisait une loi... Mais je suis redevenu libre de par le remboursement... Et tenez ! pour que vous n'en doutiez pas, voici sa quittance.....

Il venait de déplier un billet, la lettre de Georges, qu'il présenta tout ouverte à Dom Lopez

Celui-ci s'en empara vivement, la parcourut d'un regard étrange, et retournant la page afin de constater la signature :

—Merci !... s'écria-t-il avec une joie railleuse, je ne doute plus de votre dévouement. Voici l'une des choses qui me manquaient !

C'était la lettre. Il l'a montrait avec un geste triomphateur.

Avant que le vicomte n'eût recouvré la parole, un des deux nègres, qui semblaient être les âmes damnées du Brésilien, jeta par l'entre-bâillement de la porte ces trois mots :

—Fritz est là.....

—Et, probablement, voici l'autre ! acheva dom Lopez avec un signe pour que le visiteur fut introduit.

—Fritz ! murmura Isidore, n'est-ce pas le domestique allemand de Montgiscard ?

—Précisément !... Un Bavaois, son homme de confiance !... répondit Bayadas ; et si vous êtes curieux d'en savoir davantage, vicomte... dissimulez-vous un instant derrière cette tapisserie... je ne vous empêche pas d'entendre....

A peine Vaudin avait-il disparu, que le Bavaois entra. C'était un de ces Allemands doux et blonds, qui rougissent comme des jeunes filles, et, sous les apparences de la plus candide honnêteté, cachent la dépravation la plus noire. On l'eût couronné rosière en ce moment même où, les yeux baissés et la bouche en cœur, il venait trahir odieusement son maître.

Au regard interrogateur de Bayadas, il répondit avec componction :

—Le bal de ce soir ne sera pas remis. Monsieur va mieux.....

—Bien !... fit avec satisfaction le marquis. Tout est disposé dans le pavillon ?...

—Tout.

—Même la fausse clef de la petite porte du parc ?

—La voici.

En échange, Dom Lopez lui présenta la lettre qui venait de tomber entre ses mains :

—Pourrais-tu, d'ici à ce soir, questionna-t-il, imiter cette écriture ?

—*Ja*, répondit Fritz.

—Alors, conclut le Brésilien — passe dans mon cabinet, tu trouveras sur mon bureau le brouillon du billet doux qu'il faut écrire et signer de ce même nom : Georges. Tu m'as compris ?

—*Ja ! ja !* fit le Bavaois avec un angélique sourire.

Mais déjà, bondissant vers lui, Isidore s'efforçait de reprendre la lettre.

—Oh ! mais non ! s'était-il écrié. Je devine un guet-apens... je ne veux pas en être complice....

Par malheur, Fritz avait la taille d'un géant. Il n'eût qu'à lever le bras pour mettre l'objet en litige hors des atteintes de son légitime propriétaire.

D'autre part Bayadas, saisissant les deux poignets de celui-ci, le contraignait à se retourner de son côté, tout en lui disant avec une courtoise ironie :

—Mais laissez donc ce digne Teuton accomplir consciencieusement sa petite besogne

—*Va*, Fritz ! *va*, je le tiens.....

—Et vous, cher vicomte, pas d'efforts superflus ! vous manquez de muscles !

En effet, le grêle et fragile Isidore se sentait pris comme dans un étai ; il se débattit néanmoins, tout hérissé, tout écumant de rage.

—*Là ! là*, calmons-nous, continua Dom Lopez, en allant s'adosser contre la porte par laquelle venait de disparaître l'Allemand. Je vous lâche, mon bon... comme vous m'aviez lâché... Ah, ah ! faut pas me le faire ! Je vous consigne jusqu'à demain matin. D'ici là vous me gênez... A bas les gêneurs.

Le pauvre cocodés, bien que libre à présent, restait tout ponaud de s'entendre *blaguer* dans son propre argot. Le Brésilien riait. Il sonna. Les deux nègres accoururent.

—Vous allez conduire monsieur dans la chambre rouge, ordonna-t-il. S'il résiste, vous

l'y porterez. Je vous recommande les plus grands égards, mais une étroite surveillance. Verrous et serrures, que tout soit rigoureusement fermé... En cas d'évasion, j'autorise l'emploi du revolver.....

Ils avaient chacun le leur, et pour attester qu'ils avaient compris, ils l'exhibèrent avec un de ces muets sourires à blanches dents qui font plus sinistres encore les faces noires.

—Désolé ! conclut Bayadas, mais c'est vous qui l'avez voulu.... La prison, d'ailleurs, est... très chic, comme vous disiez avant votre conversion..... Il y a des cigares et des vins d'Espagne..... On vous servira tantôt un dîner de gourmet.... ma cave vous est connue, choisissez. Sur ce, bonne nuit, vicomte ! Au point du jour, la liberté. Maintenant que vous voilà vertueux, ce sera l'occasion de voir lever l'aurore.

XVII

CONTRE-MINE

Isidore, en dépit de ses ridicules, n'était pas un sot, encore moins un lâche.

Après une verte protestation, après quelques regimbecements, il comprit que c'étaient peines perdues, et se laissa doucement écrouler dans la prison du marquis de Bayadas.

Dom Lopez avait dit vrai, ce n'était point un cachot, c'était un coquet logis de garçon : salon et chambre à coucher donnant l'un dans l'autre, avec une entrée chacun sur l'antichambre. Pas d'autre porte extérieure. Elle se fermait au dehors par une serrure de sûreté dont il fallait avoir le secret. Très-mignonne d'ailleurs, mais de force à déjouer toute tentative d'effraction : il n'y fallait pas songer.

Notre ex-vicomte était dans un tel état de surexcitation nerveuse, qu'il ne sentait plus l'exacte perception des choses. Jamais pourtant son intelligence ne lui avait été plus nécessaire. Il tenta vainement de se calmer.

Le seul moyen, pensa-t-il, ce serait le sommeil.... je veux dormir.... dormons !

Il se jeta sur le lit, enfonça sa tête dans l'oreiller, ferma les yeux, ferma les poings, et s'assoupit d'autant plus facilement que sa nuit dernière avait été une nuit blanche.

Quatre heures sonnaient à la pendule lorsque ses paupières se rouvrirent. Il se leva, fit sa toilette. Puis, après quelques tours de chambre, se sentant rafraîchir, dispos et dans la pleine jouissance de ses facultés :

—Réfléchissons !... dit-il. Et d'abord, pourquoi suis-je séquestré?... Ah ! je me rappelle ! La lettre.... et l'Allemand qui doit imiter l'écriture et la signature de Georges..... Pour un billet doux !.... Le Brésilien n'a pas su retenir cet aveu.... Je m'en empare, je déduis ce raisonnement : A quelle personne Dom Lopez veut-il adresser le faux poulet ?... Réponse : Irène. Or, que sollicite ordinairement les amoureux ? Un rendez-vous..... En de pareilles conjonctures et de la part d'un pareil homme, ce doit être un piège..... et pour aboutir au rapt..... à l'enlèvement !..... J'y suis !... Ah ! je mettrai des bâtons dans ses roues !.... Mais comment ? Le Fritz a parlé d'un bal.... Eh !.... je me souviens !.... Pour ce soir !.... Montgiscard m'a fait l'honneur d'une invitation.... Si Bayadas m'y voyait apparaître, quel coup de théâtre ! Un relief à tout casser !.... Oui.... mais ce soir..... Bigre ! le temps presse !

Vaudin s'était assis sur le canapé ; il attira la table placée devant, il planta ses deux coudes et, le menton encastré dans ses deux mains réunies, il continua son monologue tout en promenant çà et là des regards scrutateurs, impatients, alertes :

—Il y a donc urgence à sortir d'ici.... D'ailleurs, quelle est la première et l'unique pensée d'un captif ?.... L'évasion !.... Je ne me soucie pas de rester trente-sept ans dans cette Bastille, comme feu Latude.... ni même trente-sept heures. Il faut être dehors avant minuit.... Le loisir me manque de percer un trou dans la muraille, ce qui serait traditionnel ! Quant aux portes, où plutôt à la porte, j'en ai tout d'abord courtoisé la serrure..... un bijou ! mais intraitable ! Reste une seule issue.... la fenêtre ?

Il l'ouvrit..... Un second étage !.... Mais le premier se trouvait pourvu d'un balcon..... De plus, il y avait là, presque à l'angle, un palmier d'assez haute taille et dont on pouvait s'aider pour la descente.

—Eh ! eh ! ce n'est pas impossible ! calculait Isidore, pour moi surtout, qui, jadis, me glorifiais d'une certaine force en gymnastique..... seule branche d'éducation que j'ai cultivée. Merci, mon Dieu ! Quant au mur du jardin, j'entrevois un treillage.... bagatelle ! Ah ! si j'avais encore mon biceps et mes jarrets de quinze ans ! Ah ! si j'étais en

bas ! Comment y parvenir ? Mais c'est élémentaire ! . . . Un vieux truc ! Les rideaux, ou plus simplement les draps du lit. Un nœud marin ! J'en ai la pratique, ayant navigué sur l'escadre de Bougival . . . Ohé ! du canot !

Il était enchanté, il souriait au plan en élaboration dans son esprit. Mais ce souvenir s'évanouissant tout à coup :

— Et si l'on m'aperçoit ! reprit-il sur un tout autre ton. Il y a les revolvers ! Bah ! qui ne risque rien n'a rien ! C'est pour réparer ton crime, Isidore, et pour te venger du Brésilien ! Mais j'y songe, puisqu'il organise ce soir son traquenard, les nègres en seront naturellement ! Je les vois d'ici déguerpir, laissant le repaire sous la garde des femmes . . . Dona Barbara ! Gil-Blas ! Connu l'ancien jeu, mais qui réussit toujours . . . lorsqu'on a du cachet ! Patientons, je reprends confiance.

Confiance,
Espérance,
C'est le refrain
Du pèlerin.

Il le fredonnait encore quand les nègres rentrèrent, apportant le dîner.

Le menu faisait honneur à la parole donnée par Bayadas.

Tandis que l'un des noirs dressait le couvert, l'autre, ayant présenté la carte des vins, descendit à la cave. Le prisonnier venait de choisir les meilleurs crus, pour se donner du revif. Il paraissait content de son sort ; il mangea de bon appétit, but sec et rubis sur l'ongle. N'est-ce pas une tradition scénique d'endormir ainsi la prudence de ses géôliers ! " Abusons les ! flattons les ! " se disait le captif. Et, servi par eux, tour à tour il les appelait Toussaint Louverture ou Soulouque.

Au dessert, il feignit même la joyeuse insouciance de l'ivresse, cassa des assiettes et renversa des flacons, se mit à chanter la *Vénus aux Carottes* et *C'est dans l'nez que ça m' chatouille*. Comment lui supposer des projets d'évasion ! . . . Lorsque le café fuma dans sa tasse et la cigare entre ses lèvres, il prit la pose orientale d'un pacha rêvant au paradis de Mahomet !

— Place aux almées ! . . . Transformez-vous en odalisques . . . ou bien en cerfs ! . . . Pas comprendre bon maître ? . . . Mais attachez-vous une paire de pattes, et vivement à Chaillot . . . fils aînés des singes !

Congédiés de la sorte, les deux esclaves s'éloignèrent. Le prisonnier ne commit pas l'imprudence de bondir instantanément vers la porte ; on l'espionnait peut-être par le trou de la serrure ? Ce ne fut qu'après un nouveau quart-d'heure de divagations ottomanes, qu'il alla s'assurer que la porte se retrouvait close et plus solidement que jamais.

— Va donc pour la fenêtre ! conclut Isidore. Jusqu'à ce jour, je n'avais jeté par là que mon argent : ma personne va prendre ce même chemin. Evitons la casse !

Un instant après, sans que rien y parût à la surface, il avait extirpé les draps du lit. Il les rassembla, les nata, ayant amarré la première boucle à l'appui même de la fenêtre. Le câble n'aurait qu'à filer par dessus pour pendre au dehors ; il pendait maintenant en dedans, mais dissimulé par les rideaux.

Le captif n'avait plus qu'à patienter. Les excellents cazadorés du tyran l'y aidèrent. Isidore venait de repasser dans le salon. Là, plus de lumières, et la croisée toute grande ouverte. Il s'en rapprochait à la moindre alerte et regardait sans être vu : une nuit brumeuse semblait devoir favoriser sa fuite.

Vers les dix heures, un landeau, tournant la maison, s'arrêta devant la marquise du péristyle. Isidore, bien que penché en dehors, ne put voir Dom Lopez, mais il entendit sa voix :

— En route, disait Bayadas, et n'oublions rien de ce qui a été réglé. Sinon, pour toute récompense, la bastonnade.

Et, la portière s'étant refermée, la voiture disparut.

Sur le siège, Vaudin avait reconnu les deux nègres.

La garnison s'en allait, mais c'eût été sottise que de croire à l'abandon de la forteresse. Quelques vitres restèrent éclairées vers la base d'une aile en retour. Probablement, la cuisine.

Cette lumière inquiétait le fugitif. Elle s'éteignit enfin. Mais il crut devoir attendre jusqu'à minuit, heure propice aux aventures.

Le douzième coup n'avait pas encore sonné lorsque le câble libérateur atteignit le balcon du premier étage.

—O ma mère ! murmura-t-il en s'y laissant glisser sans bruit.

Aucun bruit non plus dans la maison. Rien qui semblât de nature à donner l'alarme.

Isidore, saisissant l'extrémité de chaque drap, parvint à le dénatter sans peine, et l'un des bouts lâché, l'autre tiré, il amena tout sur le balcon, d'où par le même système, il accomplice aussitôt la seconde étape de son voyage aérien.

Il venait de toucher terre, il murmurait : "Sauvé, sauvé !" lorsque tout à coup des aboiements formidables éclatèrent de l'autre côté de la maison.

—Bigre de bigre ! se dit Vaudin, j'aurais dû prévoir Cerbère ! Et le voici, juste au moment de filer ! Pas de veine.

Heureusement sa main rencontra le tronc du palmier. Il ne s'en était pas servi pour descendre, il y grimpa lestement avec cette réflexion :

—Et moi qui raillais tout à l'heure les singes.

Bien lui en prit de s'être comporté comme un mandrille. Le chien de garde accourait, un molosse. Il bondit après le grimpeur, mais ne happa qu'un pan de son habit..... rien avec.

—Trop tard, osa plaisanter Isidore. Merci, mon Dieu !

Mais la situation n'en demeurait pas moins épineuse. Le molosse menait un vacarme de tous les diables autour du palmier ; il faisait de tels sauts, que, pour abriter ses mollets, l'infortuné vicomte fut contraint de se hisser jusqu'à la cime.

—Ah ! mais non ! disait-il tout bas, faut pas me la faire. En voilà un gêneur. Chut, chut donc ! animal. Je ne puis pas rester suspendu là comme une noix de coco ! Tout Carabacel va se réveiller. Eh, justement voici la lumière qui se rallume dans l'antre de Fra-Diavolo. Gare au revolver.

Il fallait en finir. Le fugitif avait une arme, un long stilet brésilien trouvé dans sa prison, et qui déjà brillait dans sa main ; l'autre pan de son habit, jeté du haut de l'arbre en éloigna momentanément l'assiégeant. Peut-être l'assiégé, profitant de cette habile diversion, allait-il en descendre ainsi pour engager le combat avec son antagoniste à quatre pattes... lorsqu'une voiture, arrivant à fond de train, s'arrêta brusquement devant la grille où retentirent des coups furieux.

Cerbère, courroucé de nouveau, s'élança de cet autre côté. Isidore ne fit qu'un bond pu palmier dans le jardin, du jardin jusqu'à la crête du mur.

Déjà le landau rentrait dans la cour. Il entrevit, par l'entre-bâillement de la portière, une ombre de femme, et, cette vue le stimulant encore, il se laissa tomber sur la terre molle de la ruelle, et disparut à toutes jambes.

XVIII

LA DOT OU LA VIE

Montgiscard avait voulu que son bal fit époque dans les annales niçoises.

Mais que dis-je ! un bal ? c'était une fête vénitienne avec éclairage *a giorno* !

Les salons resplendissaient de lumières. On en avait mis partout ; dans le jardin, dans la grotte, derrière les gerbes jaillissantes et sous les cascades. L'illumination du Giesbach et de Schaffouse ne sont rien auprès de cela. Versailles et ses merveilles hydrauliques pourraient à peine soutenir la comparaison, une nuit de grandes eaux. Nicaise, depuis huit jours, économisait sa rivière.

Pour augmenter l'effet, comme repoussoir, le parc était plongé dans l'ombre, à l'exception de quelques lanternes chinoises indiquant le cours sinueux des allées. Une seule lampe étoilait de sa lueur discrète le pavillon favori de la belle Irène.

On se le rappelle, cette délicieuse retraite s'élevait tout à l'extrémité de la villa, non loin de la petite porte donnant sur un chemin de campagne. Elle devait rester close ; on la croyait du moins

¶ Mais revenons à la partie brillante et bruyante. Tout Nice s'était donné rendez-vous chez Montgiscard, et pour faire honneur à son féerique décor, chacun avait imaginé quelque travestissement original. Nous avons oublié de le dire, c'était un bal masqué.

Vers les onze heures. le moment le plus animé, deux dominos roses, à la taille fine et gracieuse, se reposaient dans un boudoir écarté.

—Ouf ! dit miss Eva, retirant son loup de velours, j'avais besoin de reprendre haleine. Est-ce que vous ne vous démasquez pas, Irène ?

—Non, répondit celle-ci, car je désire un peu de tranquillité, d'isolement. Je auis toute triste ce soir.

Sa jeune compagne lui dit à l'oreille :

—Dame !... son deuil ne lui permet pas de venir au bal... et c'est demain qu'il part ?

Irène eut un sourire d'aveu. Mais comme Champrigaux se montrait sur le seuil :

—Voilà, reprit-elle, ce que c'est que de montrer un joli visage !... Votre danseur de prédilection vous relance jusqu'ici !

Effectivement, Jacques s'avavançait, rappelant à miss Eva la promesse d'une polka mazurka.

—Mazurkons et polkons ! répondit gentiment l'Américaine. Au revoir, Irène !

Un instant plus tard, comme son danseur lui faisait traverser le grand salon :

—Pas ici, se récria-t-elle, il y a trop de lumière... c'est éblouissant !

—Sur la pelouse, alors ? proposa Jacques, ou plutôt sur la coudrette, comme disent les vieilles chansons. Nous aurons tout à la fois celle de l'orchestre et celle des eaux !

—Un peu trop d'eau ! fit la railleuse fillette, et chez le roi des marchands de vins ! Serait-ce par reconnaissance ?...

—Méchant, murmura Champrigaux ; vous oubliez le trois-six... Ce qui me permettrait, comme dégustateur, de répondre que vous montrez trop d'esprit !... ..

—Une leçon !... .. Je me plaindrai à Marthe !... Elle nous prouve qu'on a jamais trop de cœur... ..

Et tous les deux, en souriant, ils s'élançèrent dans l'élégante sauterie qui tourbillonnait à l'entour des corbeilles de fleurs.

Pendant ce temps, Irène demeurait immobile et pensive.

Un instinct, un pressentiment de malheur l'oppressait.

Lorsqu'enfin sa tête se redressa, elle aperçut, debout au seuil du boudoir, un homme qui dardait vers elle deux yeux de magnétiseur.

Est-il besoin de nommer le marquis de Bayadas ?

Il avait revêtu son grand costume national, y compris le toquet de velours constellé de diamants et le zérape écarlate et souple, ainsi qu'une écharpe de flamme.

—Je ne veux pas qu'il me suppose effrayée de sa menace ! pensa la fière jeune fille qui, se démasquant, le contraignit par son regard à la retraite.

Avant de disparaître, il avait eu la pose et le sourire de Méphistophélès vaincu, mais déjà songeant à la revanche.

Il venait même d'adresser certain signe à quelque complice invisible pour Irène, qui, déjà retombée dans sa rêverie, ne remarqua pas ce détail.

La demie de onze heures, sonnait à la pendule du boudoir, réveilla comme en sursaut la fille de l'amphitryon. N'était-ce pas son devoir de présider la fête ?... Elle se disposa vivement à rentrer dans les salons.

L'honnête Fritz se rencontra sur son passage.

Jamais tenue plus correcte, jamais physionomie plus révérencieuse, jamais plus nobles gestes ne firent l'orgueil d'une maison. Le Bavaois portait sa grande livrée de cérémonie, toute noire, avec la cravate blanche et la chaîne d'argent. Peu de paroisses ont un pareil bedeau, peu de princes un aussi majestueux chambellan. Montgiscard s'était oublié parfois jusqu'à dire : " Que ne puis-je lui ressembler ! "

Aussi le comblait-il de toutes sortes de gratifications et d'honneurs. C'était son huisier, son majordome. Il avait toute sa confiance.

Nous savons déjà, nous allons voir encore combien il la méritait.

—Mademoiselle, dit-il, la femme de chambre de Mademoiselle m'a prié de remettre à mademoiselle ce billet qui me semble urgent. Gretchen était fort émue.

La camériste avait nom Gretchen. Une Saxonne. Mongiscard était possédé de la manie des domestiques d'Outre-Rhin. Il va sans dire que Gretchen et Fritz n'attendaient qu'une dernière occasion pour repasser ce fleuve et devenir, sur son autre rive, la souche d'une honnête famille allemande.

Cependant Irène avait pris la lettre. Elle l'ouvrit. La signature de Georges frappa son regard.

—C'est bien !... balbutia-t-elle, je vous remercie... .. laissez-moi !

Fritz sortit à reculons et ne tarda pas à rencontrer Dom Lopez. Sur un signe du Bavaïois, le Brésilien disparut.

Irène lisait déjà le billet. Il était ainsi conçu :

— “ Je ne puis pas, je ne veux pas partir sans vous revoir. Profitez du trouble de la fête pour me rejoindre, ne fût-ce qu'une minute, dans le pavillon du parc. Je vous y attendrai..... Je vous aime.”

Etonnée, blessée de cette prière, Irène ne pouvait en croire ses yeux.

Miss Eva, qui venait de congédier son danseur, reparut à l'entrée du boudoir.

— Comment ! s'écria-t-elle, encore ici ? Je revenais sans trop d'espoir... Mais qu'avez-vous donc, chère belle ? Vous voilà tout agitée, tout assombrie....

Comme réponse, Irène lui présenta la lettre.

— Oh ! fit la jeune Américaine dès qu'elle en eut pris connaissance, oh ! c'est mal, et je n'aurais pas supposé cela de sa part... surtout après nos adieux d'hier soir ! Vous n'irez pas, Irène ! Un instinct m'avertit que vous n'y devez pas aller !

— Mais s'il s'impatiente ? s'il se montre !

— Oui..... oui, je comprends.... Dans votre vieille France, il faut si peu de chose pour compromettre une jeune fille !..... Attendez ! mais attendez donc que je réfléchisse....

Puis après un temps :

— C'est cela ! J'ai trouvé le moyen.... de l'avertir, et que cet avertissement lui soit une leçon.... Elle lui sera moins dure venant de sa protectrice....

— Quel est donc votre projet, miss Eva ?

— Je vous remplace, et cours de ce pas au rendez-vous.... Non ! j'irai gravement.... et ce masque sur le visage, ce capuchon rabattu jusqu'aux sourcils, ce domino fermé jusque sous le menton.... un domino rose comme le vôtre.... Il me prendra tout d'abord pour la bien-aimée, ce sera son châtement !

— Soit ! consentit Irène ; mais prenez garde....

— A quoi donc ! grands dieux ! sommes-nous dans la forêt de Bondy ?

En un clin d'œil, les deux jeunes filles eurent reconstitué leur toilette de carnaval.

A peu près pareils se trouvaient être les deux dominos. Georges avait vu la veille celui d'Irène, Eva, plus petite et de formes adolescentes, s'étoffait, se grandissait afin de rendre l'erreur vraisemblable. Ce fut ainsi qu'elle traversa les salons, les jardins ; ce fut ainsi que, s'étant assurée que personne ne la suivait des yeux, elle s'engagea bravement sous les allées du parc, qui, relativement, semblait le domaine de la nuit.

On le sait, l'ombre n'était interrompue que par quelques rares et pâles lanternes. Un peu plus loin, le vent ou quelque autre cause les avait éteintes. Obscurité complète, profondes ténèbres. Une seule lueur en vue, la lampe du pavillon. Eva, quelque Américaine qu'elle fût, ne pouvait se défendre d'un certain frémissement. Le sinistre cri d'une chouette se fit entendre derrière elle.... En avant, le même appel se répéta. On eût dit un signal.

Elle avait pressé le pas ; elle allait atteindre le but. La lampe tout à coup s'éteignit.

— Georges ! murmura-t-elle en croyant crier, Georges !....

Elle n'acheva pas ; elle fut bâillonnée, enveloppée tout à coup par une souple et longue écharpe qui venait de passer devant ses yeux comme un rouge éclair.

Deux bras robustes la saisirent, l'emportèrent.

— Irène, dit Bayadas, ne craignez rien, il ne vous sera fait aucun mal....

En reconnaissant cette voix, la pupille de John Howel recouvra soudainement sa présence d'esprit, son calme américain.

— Tiens !.... tiens !.... se dit-elle, c'est plus drôle que je ne le pensais.... Voyons-le venir !

Et, sans plus bouger qu'une momie dans ses bandes, elle ne souffla mot.

On venait de la déposer sur les coussins d'une voiture qui partit à l'instant, comme emportée par des chevaux furieux.

Ils s'arrêtèrent. Une grille s'ouvrit. Les roues tournèrent plusieurs fois encore sur elles-mêmes. Les mêmes bras ressaisirent la captive, qui's transportèrent dans la maison. Après quelques minutes de silence, elle sentit qu'on lui retirait ses liens, son bandeau. Ce devait être la main d'une femme.

Effectivement, à travers les trous de son masque, qu'elle avait su conserver, mis Eva ne tarda pas à percevoir le visage souriant à dents blanches d'une négresse.

C'eut été, pour nos Européennes, un nouveau sujet d'alarmes. Il n'en pouvait être ainsi d'une créole.

—Mademoiselle peut se remettre et se reposer, lui dit on... Le maître ne se présentera que si mademoiselle le veut bien. Je suis à ses ordres, en attendant... Désire-t-elle quelque chose ?

La prisonnière, qui s'était promis de ne pas faire entendre sa voix, du moins jusqu'à nouvel ordre, répondit par un signe négatif.

Au bout d'un instant, la négresse demanda si le maître pouvait venir.

La réponse fut un signe de tête affirmatif.

Eva, restée seule, rabattit davantage encore son capuchon, tout en promenant à l'entour un regard curieux.

Elle était assise sur un moelleux canapé, dans un petit salon des plus coquets. En travers de la table, on voyait le zérape écarlate du Brésilien, témoignage superflu contre lui. D'ailleurs, il entra, débutant par cet aveu :

—Irène, pardonnez à mon amour cet enlèvement, suprême ressource à laquelle m'a réduit votre dédain. Je voulais, je veux que vous soyez à moi. Il dépend de vous que cette aventure reste secrète pour tout le monde... hormis votre père....

Et, comme elle l'interrogeait du geste, il s'expliqua.

—Ecrivez-lui ces quelques mots : " Vous me refusiez au marquis de Bayadas ; je l'aime et l'ai volontairement suivi pour attester ma détermination d'être sa femme. Consentez y, mon père... par une simple promesse au bas de ce billet... et nous revenons immédiatement tous les deux."

Dom Lopez s'était arrêté. Ne recevant aucune réponse, il poursuivit :

—Voilà tout. Un émissaire à moi, dont je réponds, peut aller et revenir en une demi-heure. Dix minutes plus tard, nous rentrons par la petite porte du parc... A peine a-t-on remarqué votre absence. J'annonce notre prochain mariage... et comme il n'a rien d'in vraisemblable, c'est à qui nous félicitera l'un et l'autre... Mais pourquoi ce silence obstiné ? Ne me pardonnez vous donc pas, marquise ?

Et, galamment, il s'approcha du domino rose.

Celui-ci, rejetant en arrière son capuchon, se démasqua tout à coup.

Un cri de stupéfaction s'échappa des lèvres du Brésilien :

—Miss Eva !

—Bonsoir, marquis, répliqua-t-elle avec toute sa malice pétillant dans ses yeux. Mais quel accueil ! On dirait que vous n'êtes pas content de me voir ! Avouez-le, pourtant, c'est une fière inspiration que d'avoir pris la place d'Irène. Ah ! vous la teniez, elle et sa dot !

Dom Lopez eut un rugissement de colère ; mais la fillette, qui le bravait, ne s'en émut nullement.

Elle poursuivit :

—Ce n'est pas à moi que l'on fait peur... Vous savez, je suis aussi de l'Amérique... et quand ce ne serait qu'en expiation de m'avoir détournée d'un bal aussi... réussissant... j'ai bien le droit de rire un peu, que diable ! Je vous rend justice, du reste, et reconnais que la trame était subtilement ourdie ! Le père se trouvait désarmé, la fille compromise. Il fallait qu'elle vous épousât. Comment nier sa folle passion pour le marquis de Bayadas ! Il est jeune encore, très bien conservé, noble, riche, élégant, irrésistible ! Déjà son triomphe lui paraît certain... Mais voilà qu'au dernier moment, patatras... tout dégringole et tout rate. Un four ! comme dirait le vicomte Isidore. Au lieu d'avoir pris dans ses filets la princesse, Dom Lopez n'y trouve plus que sa petite amie... Une fillette beaucoup trop mineure pour qu'on puisse la perdre de réputation... Pas encore quatorze ans !

Ah ! ah ! les entendez-vous rire ! Bayadas qui enlève les enfants, Lovelace qui se transforme en croquemitaine... Mais riez donc aussi ! On vous dit beau joueur. C'est une partie perdue, voila tout. L'essentiel, c'est que moi, votre vainqueur, je me montre généreuse. Allons, faites-moi reconduire à la porte du parc et, comme vous me l'offriez tout à l'heure, l'aventure restera secrète. Mais que je ne vous y reprenne plus... ou gare à miss Eva ! Par elle vous seriez déshonoré, ridiculisé.

Le Brésilien, moitié penaud, moitié furieux, allait peut-être se rendre à ce dernier argument, lorsque le tumulte d'une irruption soudaine éclata dans la maison.

Quels étaient les assaillants ?

Avant de répondre, il faut revenir sur nos pas.

XIX

OU SIR JOHN HOWEL SE DESSINE

Le premier espoir d'Isidore avait été de prévenir le rapt. Maintenant qu'il le savait effectué, ce n'était plus à la villa Montgiscard, c'était vers l'atelier de Georges que la prudence lui conseillait de diriger ses pas. Il y courut.

Marthe, depuis la veille, était installée chez miss Eva. Georges se trouvait seul, et, devant partir le lendemain, il s'attardait aux derniers préparatifs ; il écrivait à celle qu'il n'espérait plus revoir de longtemps, non pas un billet pour obtenir un rendez-vous, mais une longue lettre toute pleine de chaste et respectueuse adoration.

Au milieu du silence de la nuit, le fracas d'un marteau violemment agité retentit tout à coup. C'était à la porte de la maison qu'on frappait. On sonna bientôt à celle de l'atelier.

Le lecteur se figurera sans peine l'étonnement de Georges à l'aspect d'Isidore, haletant, échevelé, désordonné, horripilé par les émotions et les péripéties de sa fuite.

— Viens ! balbutia-t-il d'une voix éperdue, je suis un scélérat mais plus à craindre C'est l'autre le Brésilien ! Je t'expliquerai tout en courant suis-moi il y va de votre honneur et de votre bonheur à tous deux !

— Mais de qui me parles-tu ? Qui donc est en péril ?

— Elle ! parbleu ! Celle que tu aimes et qui t'aime ! On vient de l'enlever en abusant de ton nom Quand je te dis que nous n'avons pas une minute à perdre Viens ! Ah ! n'as-tu pas ici quelque poignard des pistolets ou un révolver ? il se peut que nous ayons à livrer bataille, ou du moins à nous défendre

Et s'armant d'un pinceau lui même, il jeta cette rapide indication sur une toile blanche :

“ Si Georges et moi nous n'étions pas de retour demain matin, c'est chez le marquis de Bayadas qu'on nous retrouvera, morts ou vifs.

“ ISIDORE.”

— Ainsi, conclut-il, nous aurons garde à carreau.

Un instants plus tard, par les rues désertes, nos deux amis se lançaient au pas de course. Vaudin seul parlait, accomplissant sa promesse. Quand ils arrivèrent, Georges savait tout.

— On n'ouvrira pas ! dit-il ; comme pénétrer

— Dans le repaire ? acheva son compagnon, ceci me regarde. J'ai mon idée.

Il était auprès de la grille, il avait en main déjà la chaîne de la cloche, il la mit en branle ainsi qu'un tocsin d'alarme.

On entendit aussitôt, mais à distance encore, les aboiements d'un chien qui accourait au bruit.

— Bon ! fit Isidore, voilà Cerbère dépité Alerte à ma suite en sourdine

Il filait vers la ruelle. Au milieu, s'adossant contre le mur et les deux mains réunies en forme d'étrier :

— La courte échelle ! murmura-t-il. Grimpe ! sur la crête, tu me tendras la main

— As pas peur On est vif et léger Vois plutôt

Déjà nos deux amis se trouvaient à cheval sur le mur ; ils sautèrent ensemble dans le jardin.

Isidore se rendit jusqu'à l'endroit où pendaient encore les draps qui lui avaient servi pour descendre,

— J'y comptais bien ! Montons, dit-il, et lestement Voici Cerbère !

Lorsque survint le molosse, ils étaient sur le balcon.

Deux fenêtres-portes y donnaient, fermées en ce moment toutes les deux.

— Chez un voleur, dit Isidore, l'effraction est permise. En avant !

L'un des draps se massait dans sa main ; toute une vitre éclata sous le choc de ce tampon. Puis, l'espagnolette ayant été tournée en dedans, ils entrèrent.

Obscurité complète ; mais en sa qualité de fumeur, Vaudin ne marchait pas sans *chimiques*. Une allumette brille. Elle éclaire un salon, une porte. Georges l'ouvre, et se précipite au delà.

C'est une antichambre, où la lanterne qui pend au plafond semble entretenir le feu sacré. En guise de vestales, les deux nègres. Vainement ils tendent de barrer le passage aux deux assaillants. Celui-ci les rejette de côté, celui-là les tient en respect avec le revolver dont il est armé.

—Ah ! ah ! j'ai le mien aussi maintenant ! faut plus me la faire ! Petits fusils pour tuer grands nègres !

Georges cherchait une issue. Elle s'ouvre d'elle-même et, sur le seuil, apparaît Dom Lopez, qui, terrifié, recule à l'aspect de son heureux rival.

—Misérable !... s'est écrié l'artiste, oh !... tu me rendras compte de cette infamie !...

Et l'autre qui, déjà remis de sa surprise, a retrouvé sa colère :

—Vous, de cette insulte !... et je vous tuerai !

Miss Eva s'élançait entre eux :

—Messieurs ! vous ne voyez donc pas qu'il y a ici une femme !... Je prends ce titre, bien que n'y ayant pas droit encore, afin de rappeler la déférence que vous me devez tous les deux.

Puis, s'adressant tour à tour aux deux arrivants, qui semblaient ne pas en croire leurs yeux :

—Eh !... oui, ce n'est pas elle... c'est moi... une fillette... une enfant... ce qui réduit l'attentat aux modestes proportions d'une plaisanterie sans conséquence, dont nous garderons tous quatre le secret... Je le souhaite ainsi... J'en ai déjà la promesse de Dom Lopez. Allons ! marquis, donnez l'ordre qu'on me reconduise. Ces messieurs m'accompagneront... J'arrangerai l'affaire avec eux... Mais il n'y a plus de temps à perdre... En route donc ! s'il vous plaît, en route !

Jamais encore miss Eva ne s'était révélée sous un aspect plus charmant, plus triomphant.

Un regard suffit entre les deux adversaires pour convenir entre eux que leur querelle n'était qu'ajournée, et seulement pour quelques heures.

Bayadas appela les nègres et leur donna cet ordre :

—Ramenez mademoiselle où nous l'avons prise... Faites vite !

—Votre bras, monsieur Georges, dit Eva, s'emparant de son protégé.

Nonobstant, tandis qu'elle prenait place dans le landau, il trouva le temps de se retourner vers Isidore et de lui dire à voix basse :

—Reste ! arrange tout ! je veux me battre !

Et, montant à son tour, il referma la portière.

—Comment ! fit Eva, mais vous ne venez donc pas vicomte ?

—Au bal !... répliqua-t-il ; mais je suis plus que débraillé... j'ai perdu les deux sans de mon habit dans la bataille !

Et l'attelage partit au galop.

Déjà la jeune Américaine avait pris son parti du tête-à-tête.

—Au fait... dit-elle, c'est pour le mieux. Si renseigné que je vous suppose, il me reste probablement beaucoup de détails à vous apprendre. Ecoutez.

Il va sans dire que ce récit, déjà connu du lecteur, avait pour principal but d'atténuer tant que possible les torts du Brésilien.

—Vous le voyez, dit-elle en terminant, je ne vous ai rien caché, moi !... A votre tour, agissez de même.

Mais quand il eut achevé :

—Non ! ce n'est pas tout. Pourquoi le vicomte est-il resté ? Que lui disiez-vous à la veille ?

—Moi !... rien...

Vous voulez vous battre ! Est-ce qu'on se bat avec un pareil homme ! Je ne veux pas, moi ! Il faut me promettre, il faut me jurer de partir, et comme c'était convenu... dès demain matin...

—Miss...

—Ah ! vous me refusez ! C'est elle alors qui vous ordonnera...

—Miss ! s'écria-t-il, mais voulez-vous donc me déshonorer à ses yeux !

Elle réfléchit un instant. Tout à l'heure, le sourire incrédule de son cher protégé lui avait révélé cette conviction : " Il ne me croit pas ! " Maintenant, au ton résolu de la voix de Georges, elle se disait : " Irène elle-même n'y pourrait rien... Qui donc la sauvera ?... La voiture s'arrêtant devant la petite porte du parc, il voulut prendre congé de sa protectrice.

—Non, dit-elle, entrez dans ce pavillon. Attendez-nous. J'avais voulu que vous fissiez amende honorable pour avoir écrit ce fatal billet.... Je veux qu'elle vous demande pardon de vous en avoir soupçonné coupable....

Georges, au moment de braver la mort, ne se sentit pas le courage de refuser cette entrevue.... peut-être la dernière.

D'autre part, auprès du Brésilien, n'avait-il pas un mandataire de son honneur ? La rencontre ne pouvait avoir lieu que le lendemain matin. Isidore avait tout le temps de le rejoindre. Il se laissa guider, donnant cette fois à sa douce conductrice la parole qu'elle exigeait.

Eva rassurée, du moins à titre provisoire, regagna promptement la villa toujours en fête ; son absence n'avait guère duré qu'une heure.

Sous le péristyle, John Howel, un peu pâle, bien qu'aussi flegmatique qu'à son ordinaire, causait avec un domino rose qui paraissait fort animé, des plus inquiets.

Inutile d'ajouter que c'était Irène.

Elle accourut à la rencontre de sa jeune amie, qu'elle venait enfin d'apercevoir.

—N'ayez plus d'alarmes, lui dit Eva, du moins quand à votre chère renommée. Elle était en péril.... Jugez-en par mon rapport.... Ah ! vous pouvez et vous devez écouter sir John.

Il se rapprocha, non sans avoir acquiescé par un muet salut.

En quelques traits rapides et pittoresques, elle esquissa les diverses scènes où son rôle venait d'être celui que l'on sait.

Lorsque John Howel eut connaissance de l'odieuse perfidie de Bayadas, sa loyale et droite nature se révolta.

—Aôh ! fit-il avec une indignation concentrée, mais profonde.

—Pauvre Georges ! murmurait Irène ; et moi qui l'accusais.... Oui, vous avez raison je dois aller lui serrer la main !

—Cela ne suffit pas, dit Eva, il faut empêcher ce duel.

—Je l'empêcherai !... déclara gravement son tuteur. Comptez sur moi....

Et, dédaigneux de s'expliquer davantage, il ouvrit le compas de son longues jambes pour marcher sans retard à l'ennemi.

Il ne courait pas. Rien d'un homme pressé.... Non. Mais il allait droit devant lui comme un boulet. Malheur à qui se rencontrait sur son chemin.

Jacques fut un de ceux-là. Au lieu de l'écarter ainsi que les autres, Howel, passant un bras sous le sein, lui avait dit à voix basse :

—Venez aussi, monsieur Champrigaux. Il me faut un témoin.... Vous connaissez mon secret.... Ce que vous allez entendre et voir vous mettra facilement au courant du reste....

Et comme le fiancé de Marthe ne se prêtait pas assez vite à l'impulsion de l'Américain

—Un grand péril menace Georges.... Il s'agit de le sauver !

Jacques n'hésita plus.

Le cocher de sir John stationnait à quelque pas de là.

—Ventre à terre ! lui commanda son maître, et chez le marquis de Bayadas.

Si vite fila le trotteur, qu'il atteignit le but presque à la suite du landau.

Avant que la grille se refermât, Jacques et son compagnon pénétrèrent dans la cour.

Un des nègres détélaît, l'autre parut reconnaître John Howel, car ce fut avec le regret qu'il lui dit :

—Je crains qu'il me soit impossible d'introduire Votre Honneur....

—Même avec cette carte de visite ? interrompit l'Américain en dépliant sous lanterne de la voiture un billet de cinq cents francs.

—Pristi ! murmura Champrigaux, comme nous y allons !

Le regard et le geste du nègre avaient clairement signifié :

—Serait-ce pour moi ?

Yes ! répondit Howel en lui abandonnant la banknote.

A cette vue, le camarade survint et, roulant de gros yeux pleins de convoitise :

—Jupiter, dit-il en montrant l'autre, ne se souvient plus que M. le marquis doit être avec M. le vicomte de....

—Raison de plus pour entrer ! dit Sir John ; nous serions très curieux d'entendre qu'ils peuvent se dire.... et puisque vous être deux, je double la somme.

Mais.... les coups de bâton !

Ce dernier argument décida Jupiter, le valet de chambre.

L'explication n'avait pas commencé de suite après le départ de miss Eva. Tels étaient alors les éclats de la fureur, trop longtemps contenue, de Dom Lopez, que ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure, pendant une accalmie, que le prudent Isidore osa l'aborder enfin.

Il disait en ce moment :

—Soit ! j'accepte, au nom de mon ami Georges Damesnil, le rendez-vous pour ce matin, dix heures, à l'île Saint Honorat. Quant aux armes....

—Le rifle se chargeant par la culasse, acheva Bayadas, et les cartouches à volonté... puisqu'il s'agit d'un duel à l'américaine.... Celui qui sera frappé passera pour être victime d'un accident de chasse....

A peine Isidore s'était-il éloigné, que, sur le seuil de l'autre porte, John Howel apparaissait, impassible et fatal comme la statue du commandeur.

—Nous ne changerons, dit-il, que l'heure de la rencontre.... Huit au lieu de dix.... et je serai votre adversaire....

—Mais, fit le Brésilien, déjà revenu de sa première surprise, mais de quel droit?...

—Oubliez-vous que je suis le tuteur de miss Eva Wilson.... et qu'elle était ici tout à l'heure.... chez vous, misérable !... à la suite d'un odieux et lâche guet-apens !

—John Howel ! s'emporta le marquis,

—Aôh ! fit l'Américain, vous ne refusez plus !....

—Si fait ! car je n'ai contre vous nulle haine....

Sir John le souffleta de son gant. Puis, toujours aussi calme :

—Et maintenant ? demanda-t-il.

Dom Lopez eut un rugissement de bête fauve :

—Oh ! je vous tuerai tous les deux !

Ce fut Champrigaux qui lui répondit :

—Pardôn ! tous les trois ! car je m'inscris pour le numéro deux.... s'il vous plaît !....

XX

UN DUEL A L'AMÉRICAIN ET CE QUI S'EN SUIVIT.

John Howel, aussi imperturbable que si rien d'extraordinaire ne se fut passé, reparut dans le bal.

Sa pupille l'interrogea des yeux.

—Dansez ? Tranquillisez-vous répondit sir John, il ne se battra pas.

Elle obéit ; mais, parfois elle le regardait, vaguement inquiète.

On rentra vers les quatre heures du matin.

Avant de se séparer de son tuteur, elle lui demanda :

—Vous ne voulez rien me dire, mon ami ?

—A quoi bon ! fit-il en souriant, vous pouvez dormir tranquille....

Et, comme elle ne paraissait pas satisfaite :

—Mais vous n'avez donc pas confiance en moi ?

—Oh ! si ! répondit-elle, et toujours.... Mais embrassez donc votre pupille, comme autrefois l'embrassait son père !

Elle lui présentait le front. Il y appuya ses lèvres, et parut s'émouvoir enfin. Il eut même un geste pour la retenir. Peut-être allait-il parler. Mais non ! se ravisant, il la congédia d'un sourire et passa lentement chez lui, dans la pièce qu'il avait préférée comme cabinet de travail.

Là, devant son bureau, il s'assit dans un de ces larges fauteuils, sur le dossier moelleux desquels la sieste est si douce, et commença par mettre en ordre divers papiers. Un double flambeau de bronze, coiffé d'un abat-jour vert, éclairait à la Rembrandt son front penché, déjà presque chauve, et son calme visage, où tout respirait à la fois l'énergie et la bonté. Il écrivit ensuite une lettre, qu'il mit sous enveloppe et cacheta soigneusement.

Enfin, faisant jouer le ressort d'un tiroir secret, il en sortit un médaillon, une miniature, qu'il contempla d'un oeil rêveur, qu'il baisa d'une lèvre pieusement attendrie.

A l'autre extrémité de la chambre se trouvait une seconde porte, masquée par d'épais rideaux. Ils venaient de s'écarter, dévoilant la physionomie attentive de miss Eva,

Le jeune tuteur, absorbé par son émotion, ne regardait, ne voyait que la chère image qui en avait été l'objet. Bientôt, succombant à la fatigue, il posa devant lui le médaillon toujours ouvert, et, la tête renversée, le corps à l'abandon, il s'endormit.

La pupille alors s'avança, marchant sur la pointe du pied, retenant son souffle.

Elle regarda d'abord le dormeur ; sous ses paupières closes on sentait une larme prête à tomber.

Puis, le portrait. c'était celui d'une petite fille de quatre à cinq ans, c'était celui d'Eva.

—Pauvre cher Howel ! murmura-t-elle, il m'aimait déjà dans ces temps-là ! Il m'a donc aimée toujours ! Et, pour prix de ce dévouement, je l'expose au danger. . . . peut-être à la mort ! Non !

Elle allait le réveiller. Elle s'arrêta, réfléchit. . . . Ce fut avec un énergique retour de volonté qu'elle acheva :

—Il le faut, cependant, j'ai promis, j'ai juré. . . . Nous accomplirons le dernier vœu de celui qui n'est plus. Va, va, brave cœur ! seconde moi jusqu'au bout ! Aucun de tes services, aucun de tes sentiments ne reste ignoré de moi. . . . Je te garde ta récompense !

Et, le visage encore tourné vers le dormeur, auquel sa main adressait des baisers d'enfant, elle disparut.

Mais elle ne voulait pas du sommeil, et le sommeil, d'ailleurs, la fuyait. A chaque instant, ses grands yeux enfiévrés se rouvraient en sursaut. Elle se redressait, écoutait. . . . Vers l'aube, elle crut entendre chez son tuteur une porte qu'on refermait. Courir aux rideaux, les écarter, ce fut l'affaire d'un instant. . . . Plus personne !

Un bruit de pas traverse la cour. Eva regarde par la fenêtre. . . . C'est sir John ! . . . Il a son costume de chasse : la cartouchière aux reins, le rifle à l'épaule. Où s'en va-t-il ainsi, par cette froide matinée d'hiver ?

Le médaillon n'est plus sur le bureau. A la même place, une lettre ! Sur l'enveloppe, cette recommandation :

Pour remettre à

Miss Eva

*Mais après midi seulement, et si
je n'étais pas de retour.*

La jeune fille tombe à genoux, et, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel, elle lui adresse cette fervente prière :

—Mon Dieu ! veillez sur lui ! Protégez-les tous les deux !

.....
Cependant, John Howel s'éloignait d'un pas ferme et résolu. Champrigaux, qu'il prit en passant, ne tarda pas à lui dire :

—Je ne vous connaissais pas, sir John, cette figure épanouie et presque joyeuse.

—C'est, répliqua l'Américain, c'est que je vais remplir un devoir.

Les deux chasseurs — Jacques avait aussi revêtu ce costume — trouvèrent facilement une barque pour les conduire à Saint-Honorat.

Située non loin de la plage continentale, tout près de Sainte-Marguerite, dont la romanesque légende, datant du Masque de Fer, vient d'être rajeunie par l'évasion de Bazaine, cette île, beaucoup moins étendue que sa voisine, est complètement inhabitée. Des rochers, des bois et des broussailles la recouvrent. Très-giboyeuse, elle attire également les chasseurs de Cannes et de Nice. C'était en pleine saison. Aux yeux des douaniers, des bateliers, rien de suspect dans cette promenade matinale, qui, sous l'apparence d'une partie de plaisir, dissimulait une rencontre mortelle.

Le tuteur d'Eva descendit le premier sur la grève, à la pointe occidentale de l'île. Le soleil surgissait à l'horizon.

Un pâle soleil d'hiver, tout noyé de brume. C'était à se croire sous un climat moins favorisé. Il faisait même un froid assez vif.

—Est-ce que le Brésilien nous manquerait de parole ? dit Jacques en battant la semelle après un quart-d'heure d'attente.

— Non ! fit Howel, car il lui reste du moins une vertu, la bravoure. Et tenez, n'est-ce pas un canot qui se dirige vers nous ?

Quelques minutes plus tard, le doute n'était plus possible. La barque bientôt accosta. Elle amenait Dom Lopez et son témoin.

— Messieurs, dit le marquis, veuillez excuser le retard... J'ai l'honneur de vous présenter le comte d'Arguzor, un de mes compatriotes... Il nous était essentiel, et je l'attendais.

On se salua. Bayadas avait retrouvé toute son audace. Il poursuivit :

— Permettez moi de remplir les fonctions de grand-veneur... Deux d'entre nous rabattront le gibier vers le centre de l'île, les deux autres, afin que rien n'échappe, resteront au point de départ de leurs compagnons. En conséquence, notre barque va me transporter jusqu'à la pointe de l'Est, avec monsieur le comte. Un coup de fe. tiré par lui sera le signal que je me mets en marche... Monsieur... Champrigaux, je crois, y répondra de même, et nous deux, sir Howel, nous irons l'un sur l'autre, avec toute latitude d'utiliser nos balles comme il nous plaira... Cet arrangement me semble devoir ne rencontrer aucune objection. Est-ce arrêté ?

Tandis que le marquis tenait ce langage à double entente, son regard indiquait les deux bateliers, dont il assurait ainsi le témoignage comme accident de chasse.

— Nous avons compris, répliqua sir John, et j'accepte.

— En chasse, alors ! conclut Dom Lopez, qui remonta suivi de son second, dans le canot qui les avait amenés tous les deux.

Cette embarcation, s'éloignant à force de rames, disparut promptement derrière un des promontoires de l'îlot.

Jacques resta seul avec Howel, qui, exempt de toute marque d'impatience ou de faiblesse, inspectait méthodiquement son rifle. Il le chargea de même.

— Oh ! fit-il tout à coup, il y a sur mon bureau, pour miss Eva Wilson, une lettre que vous lui signalerez... si je succombe. Je calcule même que son chagrin, dans cette hypothèse, et ses pleurs l'empêcheraient de lire... Lisez-lui cet adieu, monsieur Champrigaux... et tâchez que mademoiselle Marthe la console...

Il parlait ainsi sans que sa voix tremblât, sans que la forte et limpide douceur de son regard en fût altérée. Jamais on n'aurait cru que cet homme allait braver la mort. Jacques était certainement le plus ému des deux.

— Permettez que je vous serre la main ! s'écria-t-il avec admiration, vous êtes un héros.

— Non, répliqua-t-il simplement ; mais son père fut mon bienfaiteur... je lui paie ma dette... Et puis, c'est pour elle ! je l'ai connue tout enfant... je l'aime bien... Voilà !

Ce dernier mot, s'exhalant comme un soupir, était venu du cœur. On y sentait un regret, peut-être une espérance...

L'Américain, surpris lui-même par cette marque de sensibilité, devint rêveur. Champrigaux se taisait. Ils entendirent le signal.

— Redressez ! dit Howel, en se redressant, plus flegmatique que jamais.

Le témoin obéit. " Bonne chance, sir John ! " Ils s'embrassèrent, et le combattant disparut dans les halliers.

On sait les conditions de ce duel sauvage : il a pour champ libre une forêt ou les deux adversaires, partis de points opposés, se cherchent et s'évitent, tantôt à l'affût derrière un arbre, tantôt rampant parmi les rochers. Toutes les ruses des Peaux Rouges leur sont permises. Il faut s'abriter, se dissimuler avec art, et que l'autre se montre. On lutte à cache-cache. On se tire parfois au juger. Il en est qui feignent la mort, d'autres qui la bravent, espérant qu'enfin l'ennemi se découvrira. La victoire ne reste pas toujours au plus courageux, mais au plus subtil, au plus traître. Un pareil combat dure longtemps.

Il y avait près d'une heure que John Howel avait disparu. Rien encore ! Pas une détonation ! pat un bruit ! L'anxiété de Jacques devenait inexprimable. " Ils s'appliquent, pensait-il, à lasser réciproquement leur patience ! " Et, la sienne à bout, il avançait méprisamment ce dernier avis de l'Américain : " Restez vers la pointe, ou gare les balles ! "

Bientôt, d'ailleurs, il ne serait plus le seul qui s'y serait exposé. Une seconde barque approchait. Isidore qui tenait la barre, mit tout à coup le cap sur la milieu de l'île, et, les rameurs doublant de vitesse, elle atterrait promptement. Déjà Georges sautait sur la grève.

Champrigaux se rappela la haine du Brésilien pour le préféré d'Irène. Il accourut à sa rencontre, en lui criant :

—Pas ici ! regagnez le large !

Un coup de feu, comme pour justifier cet avertissement, retentit.

—On chasse ? dit Georges.

—On se bat ! répondit Jacques éperdu.

—Qui donc ?

Le bruit d'une seconde détonation passa dans l'air.

Puis un cri... le cri d'un homme frappé à mort.

—Ah ! si c'était lui ! murmura Champrigaux en frissonnant.

Ils se trouvaient assez rapprochés l'un de l'autre pour que Georges eût entendu.

—Mais qui donc ? demanda-t-il pour la seconde fois.

Jacques, dans son trouble, dans son angoisse, laissa échapper le nom de John Howel

—Quoi ! c'est lui qui se bat ?...

—Avec le Brésilien, acheva Champrigaux.

Ce fut, pour le premier provocateur, un trait de lumière.

Il n'avait devancé ! s'écria-t-il ; oh ! mais je ne veux pas ! que pensera-t-elle de moi ! Je veux reprendre ma place... et s'il a péri, les venger tous les deux !

Déjà, suivi de Jacques, d'Isidore et d'un médecin qu'il avait amené, déjà Georges courait vers l'endroit d'où venait de partir le second coup de feu.

Nous les y précéderons. Voilà ce qui s'était passé.

Howel, désespérant de ne pas même entrevoir son adversaire et, d'ailleurs, sous l'impulsion de l'autre rendez-vous, Howel résolut d'en finir par un trait d'audace.

Une étroite et longue clairière s'ouvrait devant lui, presque une avenue. Quelques pas suffisaient pour la traverser : il s'y risqua.

Dom Lopez se trouvait en embuscade à l'autre extrémité. C'était de son rifle qu'était partie la première balle.

Elle atteignit sir John au côté droit.

Sous l'influence du choc et de la douleur, il chancela... il fléchit le genou.

Le Brésilien, trop présomptueux pour douter de son adresse, se montra.

Sa vue galvanise le blessé. Il ajuste... il tire... et le marquis de Bayadas frappé à son tour, tombe en jetant un cri d'agonie.

Telle était la situation lorsque George et Champrigaux arrivèrent auprès de sir John, qu'ils soutinrent, évanoui, dans leurs bras.

Le docteur et son guide Isidore, ayant obliqué sous bois, rencontrèrent tout d'abord, vers l'extrémité de la clairière, le cadavre de Dom Lopez.

Quant à son adversaire, déjà les mains tremblantes des deux amis écartaient ses vêtements.

Une large et sanglante blessure leur apparut. En même temps tombaient les débris, d'un médaillon.

—Sans cette obstacle, sur lequel a devié la balle, déclara le docteur, il en était de celui-ci comme de l'autre. Mais non ! une forte contusion... Quelques déchirures et beaucoup de sang perdu. Voilà tout !

.....
Lorsqu'on remit à miss Eva le médaillon brisé, le médaillon-talisman, elle reconnut son portrait et, le regard vers le ciel, elle murmura :

—Grâce à vous. Dieu juste et miséricordieux ! c'est mon souvenir qui lui a sauvé la vie !

XXI

LE SECRET DES ORPHELINS

Autour du convalescent, étendu sur une chaise-longue, se trouvent réunis miss Eva, Marthe, Georges et Champrigaux.

Le négociant reprenait le lendemain sa tournée ; l'artiste, dont le départ avait été retardé, s'embarquait le soir même pour Civita-Vecchia.

—Puisque l'on me répète que je mérite une certaine reconnaissance, dit John Howel, permettez-moi de parler avec franchise. En dépit de nos précautions, la véritable cause de ce duel a transpiré... M. Montgiscard comprend que sa fille est trop belle, trop riche, et qu'il lui faut ce protecteur qui s'appelle un mari... Georges, vous seriez agréé comme telle, avec un patrimoine autre que votre seul talent...

“ Voyons, Georges ! voyons !... Si j'en crois quelques mots échappés à ma pupille des confidences de votre sœur... il vous resterait une chance, un espoir... l'existence d'un père dont vous ne parlez pas... ”

— Sir John ! interrompit l'artiste avec un cri douloureux.

Il était devenu très pâle.

Marthe lui prit la main.

— Ecoute ! écoute notre ami ! murmura-t-elle.

Howel, encouragé par cette intervention, poursuivit :

— Il a disparu... Quelques indices donnent à supposer qu'il habitait l'Amérique... Voulez-vous que nous l'y cherchions ? C'est un pays où les hommes courageux relèvent promptement leur fortune... ”

Georges était redevenu maître de lui-même. Calme, mais triste, il répliqua :
— Je vois que Marthe n'a pas tout dit. Elle était au berceau lors du changement de notre destinée. Cinq années de plus m'ont permis d'en mieux sentir l'amertume... et puis qu'on le désire, moi, je dirai tout. Nous vivions dans l'opulence... Des voitures, des chevaux, un hôtel. Cette prospérité s'évanouit comme par enchantement. La ruine, ou du moins la médiocrité lui succéda du jour au lendemain. Ce n'était pas la faute de notre mère. J'en atteste la modestie de ses goûts et ses vertus... Une sainte !

Après un silence, imposé par son émotion, le fils continua :

— Je me rappelle notre père. C'était un homme aux grandes façons, au noble visage... mais au sang peut-être trop impétueux. Ses revers l'exaspéraient. Il avait des regrets, des emportements, de sombres rêveries. Notre mère lui conseillait en vain la résignation, le travail... “ Soit ! dit-il un jour, mais pas ici !... bien loin !... quelque part où l'on ne me verra pas !... ” Avec l'instinct de mon âge, je devinai que tout se préparait pour un départ, pour un exil... dont nous ne serions pas, ni les enfants, ni la femme. Oh ! cependant il nous aimait... Je le vois encore, le soir des adieux... Marthe était endormie, son baiser ne la réveillait pas... ”

Quand il se redressa, j'aperçus, à la clarté de la lampe, une larme briller sur sa joue... Je sens encore son étreinte passionnée lorsqu'il m'embrassa... je lui criais : “ Ne t'en va pas !... Emmène-nous !... ” Il me répondit : “ Plus tard ! Je reviendrai !... ”
Jamais il n'est revenu !

La voix de Georges se brisa dans un sanglot, Marthe lui jeta les bras au cou :

— Frère !... n'achève pas !... ces souvenirs te font mal !... ”

— Puisque j'ai commencé, reprit-il avec une âpre énergie, j'irai jusqu'au bout. La famille appauvrie se trouvait, en outre, privée de son chef. On l'attendit... Quelques lettres arrivèrent dans le commencement... Elles devinrent de plus en plus rares... Elles cessèrent tout à fait... Tu commençais à comprendre, ma sœur... Rappelle-toi les inquiétudes et les souffrances de notre mère... Elle écrivait encore, elle courait après les renseignements. Un jour elle me mena dans une ambassade... On lui répondit au bout de six mois... Toute trace s'était perdue !... Adieu son dernier espoir ! Sa physiologie et sa santé s'altérèrent... Elle prit le deuil et ne le quitta plus. Et pourtant elle attendait toujours... Elle priait et nous faisait prier pour lui, vivant ou mort ! — était-ce possible qu'il nous abandonnât ainsi ! Des années s'écoulaient... ”

“ On le considérait comme une veuve. Ses cheveux blanchirent avec le temps. Sa pâleur, son doux et mélancolique sourire, son regard souvent levé vers le ciel, tout la fit ressembler à ces religieuses, à ces femmes de devoir et de sacrifice qui se détachent à moitié de la terre ! Elle y redescendait pour nous, corps et âme ! Quels soins ! quelles marques de tendresse ne nous a-t-elle prodigués ! Son abnégation, son dévouement furent de toutes les heures ! Elle se privait de tout pour nous mieux élever. Je me souviens d'une matinée de vacances, arrivant à l'improviste je la surpris en train de déjeuner d'un morceau de pain qu'elle arrosait de ses larmes ! ”

“ Ah ! pauvre mère ! pauvre chère mère ! nous trahirions ta mémoire en recherchant celui qui te délaissa ! S'il n'est plus de ce monde, que Dieu lui pardonne ! S'il est vivant, puissant, riche, grand bien lui fasse ! Nous ne demandons pas même à le savoir ! Nous ne voulons rien de lui ! Il nous a reniés... Nous ne le connaissons plus... Nous ne connaissons que notre mère ! ”

Tandis que le frère de Marthe se prononçait avec ce juste ressentiment, miss Eva, pâle, oppressée, l'écoutait avec un étrange intérêt.

— Ah ! s'écria-t-elle tout à coup, vous êtes cruel !

Les deux orphelins regardèrent, étonnés, l'interrogeant des yeux.

Après un silence :

—Et, reprit elle, si c'était lui qui fût malheureux !... S'il avait besoin de ses enfants !...

Georges, avec plus de calme, mais non moins de résolution, répondit pour sa sœur et pour lui-même :

—Nous abdiquons nos droits, mais non pas nos devoirs... En est-il un que nous ayons à remplir envers lui ? L'auriez-vous rencontré ?

Un geste négatif fut la réponse de miss Eva.

—Alors, conclut-il, sir John Howel ne parlait que par simple hypothèse d'un héritage à venir ; permettez-moi de vous répondre que, pour ma part, j'y renonce en faveur des pauvres. Le lendemain du jour que nous a fait orphelins, des lettres, des papiers qui peut-être nous eussent remis sur la piste, m'ont passé sous les yeux. J'ai tout brûlé... Les cendres sont au vent, et le souvenir aussi de celui que je ne veux plus nommer... Nous pardonnons ; elle avait pardonné... Mais en échange de son abandon, de ses chagrins, de son martyre, de sa mort... poursuivre une honteuse réclamation... obtenir ou recevoir de l'auteur de tant de maux une indemnité, de l'argent... Non ! fût ce une fortune ! Jamais !

Il y avait tant d'indignation, tant de douleur, une si touchante piété filiale dans ce dernier cri que Marthe s'y associa, gagné par l'enthousiasme de son frère. Elle était dans ses bras, et tous les deux formant un groupe accusateur, ils répétèrent avec le même accent de cœur :

—Jamais !

John Howel, avec découragement, secouait la tête. Miss Eva courbait la sienne :

Une sorte de malaise planait sur tous les assistants. Champrigaux crut devoir intervenir :

—Assez ! dit-il. Tu nous assombris tous et cela porte malheur un jour de départ !... De pareilles émotions sont défendues à Marthe, à ma femme !... Par ainsi, je te retire la parole... Allons rendre à M. Montgiscard notre visite d'adieu...

—Excusez-moi !... balbutia Georges, il est de secrètes blessures que ravive même la main d'un ami...

Jacques le poussait au dehors. Quand il l'eut fait disparaître il se retourna sur le seuil pour adresser à la pupille de John Howel un regard, un geste qui signifiaient :

—Vous voyez bien !

XVII

UNE SINGULIÈRE DEMOISELLE DE COMPAGNIE

Le millésime a changé. Nous sommes en 1870.

Plusieurs de nos personnages ne se rencontrent plus sur la place niçoise. Georges Dumesnil est à Rome ; les lettres qu'il en écrit attestent ses travaux, ses espérances. Champrigaux poursuit le cours de ses voyages commerciaux ; il considère la fin du deuil de sa fiancée comme une échéance, et lorsqu'on lui demande : "A quand le mariage ?" il répond : "Fin novembre."

Isidore Vaudin s'en est retourné vers Paris. Une de ses tantes rappelait le neveu prodigue, au Marais ! "Tant mieux ! a dit le cocodès repentant : c'est une pénitence !"

L'intimité devint plus étroite entre les deux jeunes filles. On cause de l'absent, des absents. Irène n'oublie pas. Marthe est tout à fait installée auprès de la pupille de John Howel mais, par un singulier renversement des rôles, la demoiselle de compagnie, c'est miss Eva. C'est elle qui dicte, qui soigne et pare son amie, sa sœur aînée. Si la chose est possible, elle la rendrait coquette.

Non ! Marthe a cette modestie native qui résulte de la simplicité des goûts. Mais sa jeunesse se réveille au contact de cette vive et câline affection qui garde encore la grâce et les libertés de l'enfance. La sienne fut si triste ! Elle est si faible encore, la pauvre Marthe ! Eva lui donne le bras et la soutient pendant les promenades à pied ; le docteur les lui a prescrites. Dès que Marthe commence une lecture à haute voix, Eva prend le volume ou le journal, et l'achève. Au moindre symptôme alarmant, pour une petite toux, il faut la voir courir après la tisane ou le caléant. Vers les derniers jours de janvier,

quelques froids survinrent, et la prétendue phthisique eut une rechute. Elle dut garder le lit. Sa jeune amie, installée de suite à son chevet, la veilla jour et nuit. La meilleure garde-malade, une mère, n'eût pas montré plus de zèle. Et pendant la convalescence, quelle délicate et constante sollicitude ! quel empressement à prévenir ses souhaits, à l'encourager, à l'égayer par son communicatif sourire !

L'hiver avait passé. C'était déjà le printemps de Nice avec ses doux rayons, avec ses fleurs embaumées. . . . Que de fois ne remarqua-t-on pas, dans la calèche découverte de la jeune Américaine, les touchantes attentions qu'elle prodiguait à sa chère compagne ! Elle l'abritait, elle la couvait pour ainsi dire sous ses ailes.

Certain jour, sur une route déserte, Marthe s'étant endormie au bercement de la voiture, Eva qui ne croyait pas être vue, l'avait doucement embrassée.

Il arriva qu'une duchesse dit à Marthe, en désignant miss Eva :

« Prévenez-moi si vous congédiez votre demoiselle de compagnie, je la retiens. »

Nous laissons à penser la reconnaissance de la sœur de Georges :

— Sois bénie ! lui dit-elle, car on se tutoyait maintenant, tu viens de me sauver à ton tour ! Quel mobile t'a poussée à devenir notre providence je l'ignore et ne désire pas le savoir. . . . Je sais que, sans ton intervention, Georges succombait peut être dans ce duel ; je sais que je te dois la vie. . . . Ah ! ce qu'il fallait pour me guérir, ce n'était pas seulement le soleil, c'était une amie telle que toi ! c'était une sœur !

Après l'entreinte qui s'en suivit, il y avait des larmes dans les yeux de miss Eva.

C'est de joie ! dit-elle à sa compagne étonnée. Quoi que j'aie fait pour vous, tu viens de me payer par un mot !

Et craignant d'en avoir trop dit, voulant distraire Marthe de la curiosité qui s'éveillait dans ses yeux :

— Mais c'est moi l'obligée ! reprit-elle. Se rendre utile à plus faible ou moins heureux que soi, protéger quelqu'un et l'aimer, se dévouer à l'accomplissement d'un devoir, voilà le bonheur ! Faut-il te rappeler l'exemple de Jacques ! Crois-tu donc que, même si ton amour n'eût pas été sa récompense, il regretterait son généreux sacrifice ! La satisfaction de sa conscience lui suffirait. Elle suffit à tous ceux qui ont dans le cœur la vraie religion, la vraie poésie. . . . On reste poète en dépit des chiffres !. . . . Vois plutôt sir John, qui doit être ici depuis un instant déjà, car il pleure autant que nous. . . . Supposes-tu qu'il ne soit pas heureux de m'avoir consacré sa vie tout entière ?

En effet, Howel était entré sans qu'on l'entendit ; il avait tout entendu.

— Permettez ! fit-il en cherchant à reprendre sa gravité habituelle, permettez, miss. . . il est juste de faire entrer d'abord en ligne de compte les bienfaits de sir Wilson, votre honoré père.

— Allons donc ! l'interrompit miss Eva, croyez-vous que je ne sache pas la vérité ? Je veux que Marthe la connaisse aussi. Ecoute, Marthe ?

Puis, après avoir recueilli un instant ses souvenirs, elle commença en ces termes :

— Mon père, malgré des fautes que je ne dois pas juger. . . mon père était le meilleur et le plus généreux des hommes ! Un vrai gentleman ! Mais dans le monde des affaires, un ouvrier de la dernière heure. . . un négociant par trop dédaigneux de cet esprit d'ordre et de méthode, dont se glorifie à juste titre sir John Howel. Il avait alors vingt ans. Il venait d'entrer dans la maison comme aide-teneur de livres. . . . Son chef d'emploi étant mort, il déploya tant d'aptitude, que la place lui fut attribuée sans partage. . .

— Première marque de bonté ! fit le tuteur

— Non d'équité ! répliqua la pupille, car vous deviez travailler pour deux, j'en suis certaine. A quelque temps de là, par suite d'une de ces crises commerciales qui sont si fréquentes en Amérique, sir Wilson se crut ruiné ! On parlait même de bilan, de faillite. . . Howel, tout pâle de fatigue, se présente un soir devant son patron : « Monsieur, lui dit-il, je viens d'acquérir la conviction que vous n'êtes pas au dessous de vos affaires. . . . Grâce à quelques économies, grâce au plan que je demande à vous soumettre, on s'en tirera, même avec honneur. . . . Il ne me faut plus qu'une nuit de travail pour en établir la preuve. » L'offre, naturellement, fut acceptée. Ce que le jeune comptable avait si bien conçu, il l'exécuta mieux encore. . . . Et mon père, ayant recouvré son crédit, l'en récompensa par une association qui devait tourner à sa gloire.

— Je lui en suis reconnaissant ! murmura sir John.

— Et cela vous honore d'autant plus, poursuivit, Eva, que, sans le nouveau pilote, notre barque eût sombré tôt ou tard. Je vous dois ma fortune, et le bonheur que j'en attends.

Mais n'anticipons pas... Marthe ne comprendrait plus. Vous voilà donc au gouvernail, c'est-à-dire dans la maison. J'avais alors trois ans, je venais de perdre ma mère.. Sir Wilson, tout à son chagrin, m'oubliait un peu... Qui m'a donné mes jouets. Ce ne fut pas lui ! Plus tard, quand le club ou d'autres plaisirs le réclamaient, son jeune associé prit l'habitude de lui dire : " Ne vous dérangez pas, monsieur, vous avez besoin de distractions... j'amuserai la petite ! " Ces mots-là, je les ai gardés dans l'oreille et dans le cœur ! Osez soutenir que ce n'est pas vrai, John Howel

Eva le regardait dans les yeux. Il les baissa, se contentant de sourire.

Elle poursuivit :

— Plus tard encore, lorsque je fus en pension c'était lui qui venait me chercher chaque dimanche. Te figures-tu, Marthe, ce grand garçon, sollicité par tant de choses plus récréatives..... et qui les oubliait pour promener durant tout le jour une enfant capricieuse..... et méchante !... Ah ! comme je le tourmentais dans ce temps-là !..... que d'ingratitude !..... Pardon ! John..... Je ne le ferai plus !..... pardon !....

Elle l'avait contraint à s'asseoir. Elle lui prit le front dans ses deux mains, elle y appuya ses lèvres.

Une grosse larme roula sur la joue d'Howel.

Eva continuait :

— J'arrive à des preuves plus sérieuses de son dévouement..... Mon père allait mourir. " Tu seras son tuteur ! " lui dit-il. Et lui de répondre : " Je serai son père ! " il a tenu parole..... et même avant que l'âge me permit de remplir la mission dont j'étais chargée, il s'est fait un devoir de me conduire en France..... Je le savais là, près de moi. Il me conseille et me soutient. Hier, il risquait sa vie ; demain, si je l'exige, il sacrifiera tout, même son honneur, au but que je poursuis et que nous atteindrons ensemble....

Jamais encore la pupille n'avait manifesté tant d'émotion, tant d'enthousiasme. Elle s'oubliait.

Son tuteur crut devoir lui rappeler, mais surtout du regard, que Marthe ne pouvait ni ne devait plus la comprendre.

— C'est juste, dit-elle comme en se réveillant, et vous avez raison, sir John, comme toujours !..... Où voulais je en venir, d'ailleurs ?..... Ah ! je me rappelle... à te prouver, Marthe, que j'ai aussi mon Champrigaux..... Le tien brille par la franchise ; il a su dire ce qu'il voulait..... Le mien, discret et flegmatique, se gardera bien d'agir ainsi... Mais en Amérique, tout comme en France, ce qu'on ne dit pas aux fillettes... elles le devinent.

— Miss Eva ! s'écria le tuteur épouvanté.

— Allons !... rassurez-vous ! conclut la pupille, nous n'en sommes pas encore là !... C'est ajourné ! Ne voyez-vous pas que Marthe vous tend la main ? Embrassez-la donc, si vous ne voulez pas qu'elle vous embrasse !

.....

Le mois de mars s'écoula dans cette douce intimité. Il avait été convenu qu'on irait passer la semaine sainte à Rome avec Irène et son père. Celui-ci, lorsque le jour du départ approcha, parut oublier sa promesse.

Son penchant pour Georges s'était refroidi. D'autres candidats se présentaient, ayant pour eux noblesse et fortune. Miss Eva, qui devinait tout, dit un jour à son tuteur :

— Il est temps de frapper le dernier coup..... Sommes-nous en mesure ?

Et comme il répondait affirmativement :

— Obtenez-nous une audience.

Le surlendemain, notre jeune Américaine arrivait à la villa Montgiscard, sous l'escorte de sir John Howel,

On l'eût pris pour un notaire, non seulement de par son air solennel, mais encore à cause du portefeuille qu'il portait sous le bras.

Un grand portefeuille noir.

XXIII

CE QU'IL Y AVAIT DANS LE PORTEFEUILLE.

Le nabab de Béziers reçut les visiteurs dans la pièce qu'il désignait tour à tour sous ces deux appellations : cabinet de travail ou bibliothèque.

On y voyait effectivement beaucoup de livres, reliés avec luxe, mais qu'on n'avait jamais lus. Sur le bureau, digne d'un académicien, ne figuraient guère que des bordereaux et des factures.

L'ameublement était des plus confortables. Bois d'ébène et velours vert. Vert bouteille, ajoutaient parfois les mauvais plaisants.

Miss Eva venait de s'asseoir, aussi grave ce jour-là que son tuteur. Il prit place à côté d'elle, un bras sur le portefeuille qu'il venait de poser au coin du bureau.

On avait prévenu Cyprien Montgiscard qu'il s'agissait d'un entretien sérieux. Son visage était de circonstance, pour ne pas dire plus. Il avait l'aspect renfroigné d'un richard qui se tient sur la défensive.

Avec son franc parler, la jeune créole commença par en rire.

— Oh ! oh ! monsieur Montgiscard, quelle mine peu encourageante ! Est-ce que vous me feriez l'injure de croire que je viens vous emprunter de l'argent ? Nous vous en apportons au contraire . . . et la somme mérite des égards . . . Il y a dans ce portefeuille un million.

La physionomie ne se dérida qu'à moitié.

— *Peccaire !* répondit-il, telle n'était pas ma pensée. Je supposais que vous alliez m'entretenir de certain personnage auquel je me suis aperçu que vous portiez un mystérieux intérêt.

Elle s'empressa d'accepter le combat sur ce terrain :

— George Dumesnil, ou plutôt M. le baron du Mesnil ? . . . précisément ; et quand vous aurez daigné m'entendre, il n'y aura plus de mystère.

Notre impatient méridional avait, entre autres prétentions, celle de deviner tout ce qu'on lui voulait apprendre.

— *Té !* s'écria-t-il, gageons que vous avez retrouvé le père, ou du moins son héritage . . . Un héritage d'Amérique.

John Howel fit un geste négatif.

— Vous brûlez ! . . . dit sa pupille, mais ce n'est pas tout à fait cela . . . L'histoire doit se reprendre de plus haut . . . Ecoutez-moi, s'il vous plaît !

Cyprien s'accommoda dans son fauteuil, et la fillette, après quelques seconds de recueillement, débuta ainsi :

— Vous savez que le père de George et de Marthe, dans l'espoir de reconquérir une fortune, avait traversé l'Atlantique. Ses premières tentatives restèrent infructueuses. Puis, ayant eu la chance de sauver les jours d'un honorable citoyen de la Nouvelle-Orléans, il trouva dans sa maison de l'emploi et les éléments d'une revanche. La fille du négociant — il n'avait qu'une fille — s'intéressa par reconnaissance à l'étranger. Un plus tendre sentiment devait bientôt se développer dans son cœur. Il s'en aperçut, il voulut fuir . . . Avec la franchise américaine, elle avoua tout à son père, qui, non moins loyal, offrit au baron du Mesnil de devenir son gendre . . .

— Permettez donc ! se récria Montgiscard, il me semble qu'il était marié.

— Il ne l'avait pas dit, continua la pupille de John Howel ; il n'osa pas le dire encore ni refuser d'une manière positive. Son espoir était de gagner du temps. Mais il aimait, il était aimé. La jeune fille, se croyant dédaignée, en conçut un profond chagrin. Sa santé s'altéra. Le père insistait pour le mariage, auquel il ne mettait qu'une seule condition. Ne voulant pas que son nom s'éteignît, il exigeait que son gendre le prît et quittât le sien. C'était une tentation de plus pour l'étranger. Après une dernière résistance, il se maria sous le nom de Wilson.

— Bagasse ! . . . fit le nabab, un bigame ! . . . Et qui reniait ses deux enfants . . .

— Ne l'accablez pas devant moi ! . . . dit Eva, c'était mon père.

A cet aveu, Cyprien bondit dans son fauteuil :

— Pends toi ! Montgiscard ! . . . tu n'as pas deviné cette fois ! . . . c'était évident . . . Mais alors, Marthe et Georges . . .

—Je suis leur sœur ! acheva-t-elle avec tristesse ; mais gardez-moi le secret ! Silence !... Ils ne doivent pas le savoir... ils ne le sauront jamais !...

Howel crut devoir intervenir.

—J'ajouterai, dit-il, à la décharge de sir Wilson, qu'il continua d'envoyer de l'argent en France. Tout me porte à croire que les valeurs qui, grâce à l'héroïque mensonge de M. Champrigaux, permirent à madame Dumesnil d'élever ses enfants, provenaient de cette source. C'était une âme fière : elle refusa plus tard, ayant découvert la vérité, l'assistance de celui qui l'avait trahie. Je calcule que ce fut alors qu'elle quitta son titre et presque son nom. Lorsque mourut la seconde femme de mon bienfaiteur, j'affirme qu'il avait perdu les traces de la première. Il allait partir à sa recherche, quand la maladie l'arrêta. Sentant venir la mort, il m'envoya quérir sa fille.

—Oh ! reprit Eva tout émue, jamais je n'oublierai cette scène. Quel changement ! quelle pâleur sur son visage ! Il voulait se confesser à moi... "Ce sera ma première expiation ! dit-il ; apprends quels ont été mes remords ! combien j'ai souffert !" Et quand il eut achevé : "Dès que tu seras en âge, va en France ! retrouve-les ! Partage avec eux ! Que leur mère soit aussi la tienne... et tâche qu'elle me pardonne !" Ah ! pauvre père ! Le ciel ne m'a pas permis d'exaucer ce dernier vœu... Mais, tu le sais, ce n'est pas ma faute ! Je voulais immédiatement partir ! Le cœur n'a pas d'âge ! Mais Howel me dit avec raison : "Laissez-moi d'abord réaliser ici l'héritage et prendre là-bas quelques renseignements. Je vous promets qu'il n'y aura pas de temps perdu." En effet, six mois plus tard, mon tuteur me dit : "Partons... Je vous accompagne..." Si j'ai la joie d'accomplir ma tâche, ce sera grâce à son dévouement.

Elle avait terminé. La main dans la main de John Howel, elle attendit la réponse du père d'Irène.

—*Peccaire !* dit-il en s'essuyant le coin de l'œil, cette histoire m'a vivement intéressé... Mais, dans le dénouement, je ne vois pas trop quel serait mon rôle ?

—C'est pourtant bien simple, répondit Eva. J'ai pu me convaincre que ni Georges ni Marthe, ne recevraient rien de moi. Il faut donc les y contraindre, sans qu'ils me soupçonnent, et la Providence semble vous avoir choisi tout exprès pour être la solution vivante de ce double problème.

—Comment cela ?... Miss, expliquez-vous.

Elle le fit en ces termes :

—Ne répétez vous pas que, dans le commerce des vins, on s'étonne que M. Jacques ne soit encore que votre employé ?... Je vous ai moi-même entendu regretter qu'il n'ait pas d'économies suffisantes pour acquérir l'honneur d'une association Mongiscard et Champrigaux...

—D'accord ! Eh bien ?

—Eh bien ! c'est la fiancée de Marthe... Encassez la dot de Marthe... cinq cent mille francs... Mais que tout le monde ignore et suppose que c'est gratuitement qu'il sera votre associé, votre successeur...

—*Té !* fit Montgiscard, c'est ingénieux quant à la part de votre sœur. Mais celle du frère ?

—Oubliez-vous donc, conclut Eva, que vous êtes le père d'Irène ? On vous reproche, au conseil municipal de Béziers, je crois, de ne pas encourager les arts. Quelle magnifique réponse à ces calomnies ! Vous prenez pour gendre un artiste qui deviendra célèbre... et plus encore, vous lui reconnaissez sur le contrat de mariage, un apport de cinq cent mille francs. Le million est là dans ce portefeuille, et pas un de ceux qui sont les vôtres ne vous aura fait autant d'honneur.

—*Troun de l'air !* s'écria le nabab, mais tout le département de l'Hérault va crier : Vive Montgiscard !

—C'est donc une affaire conclue... Nous avons votre parole ?

Avec une grâce majestueuse, il demanda :

—Quel jour faudra-t-il que nous partions pour Rome...

XXIV

ÉPILOGUE ET DÉNOUEMENT

Parmi ceux qui ont admiré le tableau de Georges à l'Exposition de 1870, quelques-uns se rappelleront le superbe bourgeois méridional qu'on rencontrait parfois au alentours et qui racontait à tout venant :

—Té ! c'est de mon futur gendre... Et, bien que le livret ne le relate point, c'est un baron... le baron du Mesnil... En voilà une noce qui fera sensation à Béziers !

En attendant, sur les chais et les bureaux, où figurait jadis le seul nom du nabab, comme aussi sur les prospectus et factures qui s'en épanchaient par tout l'univers, on lisait maintenant cette nouvelle inscription :

C. MONTGISCARD & J. CHAMPRIGAUX

La guérison de Marthe s'était accomplie. Elle avait recouvré les fraîches couleurs et l'alerte gaieté de la jeunesse. Elle se trouvait en France avec miss Eva, sa demoiselle de compagnie, quand éclata la guerre entre la France et l'Allemagne.

Ce grand événement, qui n'occasionnait à l'origine qu'une vague inquiétude, semblait ne devoir exercer aucune influence sur le double mariage : il aurait lieu sitôt l'expiration des délais, quand la campagne serait terminée. On l'espérait glorieuse.

Arrivèrent nos premiers revers. Georges venait d'être mandé à Paris pour une commande du gouvernement, Champrigaux dut s'y rendre, appelé par la question d'intérêt.

Le désastre de Sedan les surprit sous l'uniforme de la garde nationale ; ils s'enrôlèrent tous les deux dans le même régiment de marche. "On est indigne du bonheur quand on n'a pas fait son devoir !" avaient-ils écrit chacun à sa fiancée, par le dernier courrier qui sortit de Paris.

Vers la fin de l'automne, Irène, Marthe et miss Eva se retrouvèrent réunies à Nice. Nous laissons à penser leurs angoisses. Mongiscard s'efforçait vainement de les rassurer. Lui seul il ne se démontait pas. "Ils n'oseront pas venir à Béziers !" se disait-il.

Après l'armistice, les deux volontaires accoururent.

Georges portait le bras en écharpe.

—Et moi, rien !... dit Champrigaux. Une blessure m'eût poétisé... mais pas de veine !... comme disait ce pauvre Isidore que nous avons laissé là-bas, sur le champ de bataille de Buzenval !... Son dernier mot fut toute une oraison funèbre. En nous serrant la main, il murmura : "Petit crevé... pour la patrie !"

Mongiscard décida que le mariage se ferait à Nice. "Béziers s'agite ! avait-il dit, nous serons ici plus tranquille !"

Ce fut une touchante cérémonie. Un étranger n'aurait pas voulu croire qu'on avait tremblé pour les jours de Marthe ; jamais encore Irène n'avait été plus belle.

Le charmant visage de miss Eva semblait radieux. Son regard aspirait au ciel et ses lèvres murmuraient :

—Es-tu content de moi mon père ?...

Quand les invités furent sortis de la sacristie, Jacques en referma la porte, et tourné vers Marthe, à laquelle il venait de donner son nom :

—Madame Champrigaux, dit-il en lui désignant Eva, embrassez votre sœur !

—Bravo ! s'écria Mongiscard.

Et comme la jeune créole lui adressait également un geste de reproche :

—Té ! c'est pas moi qui vous ai trahi, ma pitchotte !

Jacques, en quelques mots venus du cœur, raconta tout.

—J'en atteste l'ombre vénérée de votre mère ! acheva-t-il, elle pardonne en voyant le bonheur de ses enfants... elle adopte la sœur inconnue qui, par son dévouement, mérite l'oubli du passé !

Déjà Marthe était dans les bras d'Eva. Elle se retourna vers Georges, et lui tendit une main pour l'attirer à son tour.

Et, tous les trois, ils ne formèrent plus qu'un seul groupe. On eût dit des enfants de la même mère.

Quand l'émotion se fut calmée :

—Nous retournons à la Nouvelle-Orléans, dit Eva. Adieu, Georges ! adieu, Marthe ! ou plutôt au revoir. J'espère que vous viendrez à mon mariage... qui ne tardera plus guère, J'aurai bientôt seize ans !...

—Mais avec qui ? demanda Montgiscard.

—Avec sir John Howel ! *peccaire* ! N'avez-vous pas deviné que le tuteur se changerait en mari ? Peut-être s'en défendra-t-il... mais c'est un choix bien arrêté... dans ma tête et dans mon cœur.

Et, toute souriante d'une irrésistible tendresse, elle lui tendait la main.

Sir John, surpris à l'improviste, se trahit enfin par des larmes et par un cri de joie :

Ah ! vous êtes un ange ! une fée....

—Américaine ! conclut miss Eva.

FIN.

POUR PARAÎTRE LE 1^{er} DECEMBRE 1895.

LE 24^{ème} NUMÉRO

— DE —

La Bonne Littérature Française



A l'occasion des fêtes de Décembre, ce numéro sera plus gros qu'à l'ordinaire, et contiendra, outre un nouveau roman émouvant, au complet ; des articles choisis sur toutes sortes de sujets, sur le plan inauguré dans le numéro de Septembre 1895.

Il n'y aura aucune augmentation de prix et ce numéro sera envoyé franco à toute personne qui en fera la demande accompagnée de 10c. en argent ou timbres-poste canadiens ou américains.

Pour les avantages aux abonnés lisez, le coupon d'abonnement à la fin de ce volume.

 Demandez notre catalogue de musique et de romans envoyé gratis sur demande.

LA FILLE DU REVOLUTIONNAIRE

PREMIERE PARTIE

93

CHAPITRE III—LE MARCHÉ (suite.)

Mais reprenons notre récit au point où nous l'avons interrompu. Nous avons laissé Jacques Diéras au moment où, après avoir d'un coup de tête jeté à bas du perron le garde qui voulait s'opposer à son entrée, il était arrivé dans le petit salon où se tenaient Mme de Kermarc et sa fille en poussant ce cri sinistre :

—Ah ! m'ame la marquise, si vous saviez, on brûle tout à la Chaulaye.

Guermeur ne s'était pas trompé en annonçant à Nicolas Goujon qu'il allait apprendre du nouveau.

Le petit Louïc avait été justement effrayé, en voyant une bande hurlante et avinée s'engager sur la route de Nantes à Pontchâteau. C'était sur l'ordre de Guermeur que cette troupe de bandits s'était mise en mouvement. Elle avait été jusqu'à Sautron pour prendre les brigades de gendarmerie et les patriotes de la localité, puis revenant sur ses pas, la colonne incendiaire considérablement accrue était descendue par des chemins de traverse à Couëron, se dirigeant vers la Chaulaye.

Andrée au cri de Jacques Déras, s'était affaissée dans un fauteuil.

—Et René, fit-elle, en poussant un cri de désespoir.

—Il vit, mamzelle, tranquillisez-vous. Sans cela je ne serais pas ici, je serais mort.

Pendant ce temps Nicolas Goujon, tout meurtri de sa chute, s'était relevé, et, poussé par la colère, oubliant toute mesure, il montra sa tête de vipère dans l'entrebâillement de la porte du salon.

—Madame la marquise, dit-il d'une voix étranglée par la rage, c'est ce petit misérable qui s'est permis de se jeter sur moi parce que je faisais mon service.

La marquise le regarda un instant en face.

Le traître détourna la tête.

—Sortez, lui dit Mme de Kermarc en désignant la porte du doigt.

CHAPITRE IV

LA FIN DE LA CHAULAYE

Nicolas se retira la rage au cœur. Le dédain de sa maîtresse l'avait écorché. Sur le perron il se retourna et, menaçant du poing, il murmura d'une voix sifflante :

—Pauvres tous ! comme ce que vous venez encore de faire là vous coûtera du sang et des larmes.

La marquise s'était approchée de Jacques qui venait de se laisser tomber sur un siège

A ce moment, Mme de Kermarc et Andrée s'aperçurent que le pauvre gars était blessé ; à la hauteur de l'oreille, une balle avait déchiré les chairs et un mince filet de sang coulait lentement sur l'épaule du jeune homme.

A la vue de cette tache rouge, Andrée ne fut point maîtresse de son premier mouvement.

—Du sang, murmura-t-elle d'une voix étranglée, en se rejetant en arrière, toujours du sang !

Et défaillante elle-même, elle s'appuya à un chambranle ; mais elle réprima l'horreur qu'elle venait de ressentir, et, s'avançant vers le jeune chouan, du mouchoir qu'elle tenait à sa main elle essuya doucement sa blessure.

—Ce n'est rien, man'zelle Andrée, fit Jacques. J'ai tant couru, et puis le dernier coup de tête de cette canaille de Nicolas, ç'a été la fin, voyez-vous.

—Et René, répondit Andrée, René ? qu'est il devenu ? Blessé lui même, où se trouve-t-il à cette heure ? Parle, mon petit Jacques, tu vois bien que ton silence me fait mourir.

—Je vous répète, man'zelle, qu'il n'a rien. Son épaule le fait encore souffrir ; mais je suis certain que sa vie et celle de la comtesse sont hors de péril.

—Dieu soit loué et béni, s'écrièrent à la fois madame de Kermarc et sa fille.

Jacques Diéras raconta alors que vers les sept heures du soir, au moment où Mme de Pennors allait se mettre à table, un grand bruit les avertit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire.

—J'étais avec M. René, et je l'habillais pour descendre auprès de sa mère, car son épaule va beaucoup mieux. Tout d'un coup nous entendons crier : "*Pistolets en mains !*" et nous vîmes vingt gendarmes entrer au galop dans la cour. Le château était cerné. Nous descendîmes sur-le-champ. J'avais eu le temps de passer deux pistolets à la ceinture de mon maître ; moi-même j'avais pris les miens. Mme de Pennors, debout, donnait des ordres. Ah ! s'écria Jacques, avec une admiration naïve, quelle dame que ma dame à moi ! Quel sangfroid ! quel courage ! Les domestiques couraient de tous côtés effurés. Elle seule ne perdait pas la tête. A l'aspect de son fils, elle devint plus pâle encore et dit :

—René, je vous défends de vous montrer. Pas de bravoure inutile. Il est évident que nous avons été trahis et que c'est vous que l'on cherche. Toi, me fit-elle, sauve ton maître et ne le laisse pas arrêter.

—Je ne vous quitterai pas, ma mère, répliqua résolument René.

Pendant ce temps là, les gendarmes avaient mis pied à terre et frappaient à la porte de la Chaulaye. Heureusement que c'est une lourde porte en chêne avec de bonnes barres de fer solide. On avait eu le temps de barricader tout cela, et c'était au moins un obstacle qui donnait toujours un instant de répit. Alain, le vieux valet de chambre de feu M. le comte, parlementait en ce moment avec les gendarmes. Il avait ouvert l'œil-de-bœuf qui est au-dessus de la porte et tâchait de gagner du temps.

Nous entendîmes alors le chef du détachement qui lisait un papier d'une voix forte. Ordre était donné de livrer sur le champ deux brigands : le ci devant comte René de Pennors, et votre serviteur Jacques Diéras, car, ajouta le gars avec un large sourire, il paraît que nous sommes les brigands ! Les autres, les bleus, ceux qui mettent le feu, qui assassinent, qui volent et pillent, ce sont les honnêtes gens !

Ici une explication est encore nécessaire.

Voici comment René et son fidèle Jacques se trouvaient en ce moment à la Chaulaye. On se souvient que Nicolas avait dénoncé à Guernour le jeune comte de Pennors comme étant allé rejoindre, avec Jacques Diéras, l'armée royaliste. Il n'avait pu seulement que donner au conventionnel, le nom du chef sous les ordres duquel servait René. Ce chef c'était le prince de Talmont. Et Talmont avait lui même un chef suprême qui commandait à ce moment la grande armée royaliste, il se nommait Jacques Cathelineau ! Voit-on tous ces nobles, voit-on tous ces grands noms de Vendée et de Bretagne, que l'on représentait pleins de dédain et de morgue, voit-on MM. de Lescur, de Bonchamps, de Marigny, d'Elbée, le Larochejaquelin se réunir afin de nommer pour les commander un vouturier, colporteur de laines, et trouvant honneur et bonheur à lui obéir !

De son côté, le comte de Maulvrièr n'obéissait-il pas à son garde chasse Stofflet !

Sous les ordres de Cathelineau, le prince de Talmont commandait donc la cavalerie royaliste ; on lui avait donné René de Pennors pour aide de camp, et Jacques Diéras avait suivi naturellement son jeune maître.

L'armée royaliste comptait déjà de grands succès, de nombreuses victoires. Elle s'était emparée de Saumur, battant Berthier, Menou, Coustard, et le dernier insulteur du roi, Santerre. A ce combat, le représentant Bourbotte allait être pris si un jeune lieutenant, inconnu alors, Marceau, ne lui avait donné son cheval. Angers était également tombé au pouvoir de l'armée royale. Elle résolut de s'emparer de Nantes. A Nantes il y avait, nous l'avons vu, Merlin de Douai, Gillet, Guerneur, et à côté d'eux un général républicain, le marquis de Canclaux.

Une entente eut lieu entre l'armée vendéenne et l'armée du Marais, entre Cathelineau et Charette.

Charette opérait, de son côté d'une façon absolument indépendante. Il fut convenu que Cathelineau par la rive droite et Charette par la rive gauche attaqueraient Nantes en même temps. L'assaut eut lieu le jour de la Saint-Pierre ; malheureusement, Nort, un gros bourg, défendu par les républicains, résista longtemps à une division commandée par le marquis d'Autichamp, de telle sorte que Cathelineau ne put opérer que plusieurs heures après le mouvement de Charette. Le plus chaud de l'affaire eut pour centre la route de Rennes. Cathelineau vit ses deux chevaux tués sous lui. Une volée de mitraille abattit celui du prince de Talmont. L'artillerie républicaine, servie par des canonniers *venus en poste* de Paris, arrêtait les Vendéens. René de Pennors, de la même volée de mitraille qui venait de tuer le cheval du prince de Talmont, avait en l'épaule brisée par un biscaien. Quant à Cathelineau, tandis que le gros des troupes républicaines défendait la porte de Rennes, ayant Canclaux à leur tête et le maire de Nantes, le roi Baco, qui lui-même était frappé d'une balle, quant à Cathelineau, avec quelques officiers, et suivi de ses paysans de Pin-en-Mauge, il se glissait entre les jardins et pénétrait dans Nantes même. Descendant la rue de Vannes et celle des Hauts-Pavés, il arrivait jusqu'au coin de la place Viarmes. Il y avait à cette époque, à Nantes, un savetier nommé Bouton. Dans les commencements de la Révolution, cet homme s'était fait remarquer par une furie extraordinaire. Petit, maigre, affreux, le visage couvert de pustules, tout comme son grand maître Marat, qu'il invoquait et dont il était l'image au physique et au moral, Bouton, toujours excité par un alcoolisme entretenu avec soin, ne rêvait que morts et supplices. Dès l'arrivée de Guerneur, il s'était attaché à la personne de celui-ci en qualité de garde corps. Il le suivait partout, le stimulant, le surveillant et l'accusant du modérantisme. Il le trouvait faible, mou. Pour Merlin et Gillet il professait un profond mépris, les traitant d'agents de Cobourg et de Pitt, et il espérait bien, d'autre part, que l'on débarrasserait vite la place du maire girardin Baco, qui lui paraissait également suspect.

Armé jusqu'aux dents, ce gnome parcourait la ville, effrayant tout le monde par ses discours et ses propositions incendiaires. Guerneur commençait à le voir d'un mauvais œil, sentant qu'il avait à ses côtés un espion obstiné et dangereux. A l'annonce de l'attaque de Nantes, Bouton avait un peu plus bu que de coutume et crié beaucoup plus fort. Dès des premiers coups de canon, on n'en avait plus entendu parler. Disparu, Bouton ! Comme la plupart de ses pareils, ce chenapan était doublé d'un lâche. Il s'était réfugié dans la mansarde qu'il habitait au numéro 1 de la rue du Cimetière. Là, tremblant, effaré, il laissait passer sa tête hideuse par une lucarne, écoutant le bruit du combat, et ressautant aux détonations de l'artillerie et de la fusillade. Il vit le chef vendéen descendre le long de la rue de Vannes. Cathelineau portait une plume blanche. Alors le savetier, appuyant un fusil sur le rebord de la fenêtre ajusta longtemps le panache blanc et fit feu. Cathelineau tomba. Le crime du 21 janvier avait frappé la royauté à la tête, le coup de fusil de Bouton venait de la fermer au cœur. Les Vendéens s'empresaient autour de leur chef, blessé mortellement. L'armée royaliste se retira à la nuit tombante le combat avait duré dix huit heures, et cela par une chaleur torride. Officiers et soldats repassèrent la Loire dans des barques ; la rive droite fut entièrement abandonnée, C'était laisser Kermac et la Chaulaye dans les mains de Guerneur.

Jacques, voyant René chanceler, l'avait reçu dans ses bras. Le jeune comte de Pennors perdait beaucoup de sang. Le gars porta son maître à l'abri d'un pan de muraille, et attendit, à genoux, à ses côtés, L'attaque était manquée, la bataille perdue. Le soir venu, Jacques s'empara d'un cheval qui vaguait, en renaçant, cherchant le cadavre de son maître. Il hissa le corps inerte de René et l'attacha sur la selle ; puis longeant la Loire, faisant de longs détours pour ne point entrer dans les villages occupés par les bleus, le brave enfant ramena son seigneur à la Chaulaye. Mme de Pennors, durant

les dix-huit mortelles heures que le bruit du canon était parvenu jusqu'à elle, avait cru son fils mort. Elle remercia Dieu de le lui avoir rendu. René cependant était dans un piteux état ; pendant bien des jours il fut entre la vie et la mort. Enfin, la jeunesse l'emporta et il ne lui resta bientôt plus qu'une grande faiblesse. La Chaulaye, de l'avis de la comtesse, était encore l'abri le plus sûr pour l'aide de camp blessé du prince de Talmont. Dans ce coin perdu, il ne restait que de vieux serviteurs, tous dévoués jusqu'à la mort au jeune comte et à sa mère. Il avait été décidé, en outre, que personne ne saurait dans les alentours que René s'était réfugié à la Chaulaye. Mais il fallut bien prévenir la marquise de Kermarc et Andrée. Nicolas Goujon veillait, et s'il ne put rien surprendre, il n'en fut pas de même de Guermeur. Le Conventionnel avait, une fois l'armée royaliste repoussée, organisé une souricière autour de la gentilhommière. Personne ne pouvait sortir du petit château sans être surveillé et épié. Il fut facile de savoir qu'à Nantes des domestiques étaient allés chercher des médicaments, qu'un chirurgien avait été appelé nuitamment et qu'il était demeuré plusieurs heures à la Chaulaye. Cet homme saisi, interrogé brusquement, eut peur et avoua tout. Il avait été appelé pour soigner le jeune seigneur de la Chaulaye.

Tout servait donc Guermeur à souhait. Les hasards de la guerre lui mettaient dans les mains cet enfant qu'il haïssait de toutes les forces de son être, comme il adorait Andrée d'un exécrable amour. Car la passion qui s'était emparée de lui, parvenue à son paroxysme, ne lui laissait plus repos ni trêve. Andrée ! toujours Andrée ! La pensée, l'image de la jeune fille ne pouvaient l'abandonner. Partout elles le suivaient, lui infligeant en tous lieux et sans cesse une insupportable torture.

Aussitôt qu'il fut assuré de la présence de René à la Chaulaye, il prit ses dispositions et se garda bien de prévenir Nicolas Goujon de sa découverte qui avait échappé à son espionnage. Guermeur tenait à surprendre le garde, en lui montrant jusqu'où pouvait aller sa puissance. Une colonne de patriotes précédée de plusieurs brigades de gendarmerie avait donc cerné la Chaulaye. Les gendarmes pénétraient dans la cour, tandis que les patriotes formaient la haie autour du château, en gardant les issues.

—Ma mère, s'était écrié René, après avoir entendu de tous côtés les hurlements féroces de de cette horde sauvage qui réclamait à grands cris sa tête et celle de son fidèle serviteur, ma mère nous sommes perdus, vous et nous, et vous, perdue par moi. Pardonnez moi, car nous allons mourir, nous allons nous défendre jusqu'à notre dernière balle. Il ne faut pas que nous tombions vivants dans les mains de ces bandits.

Jacques était monté au grenier pour inspecter la campagne. Il redescendit au bout d'un instant.

—Si madame la comtesse voulait me permettre de parler, fit-il, je crois que j'ai une bonne idée.

L'idée de Jacques Diéras était en effet excellente. Elle était du domaine des serviteurs de ce temps, de ces serviteurs modèles qui faisaient partie de la famille, et qui versèrent jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour défendre ceux qui les avaient élevés et nourris. L'idée de Jacques consistait à se dévouer pour sauver ses maîtres. De la lucarne par laquelle il avait embrassé le cercle des assiégés qui entouraient la Chaulaye, il venait de remarquer qu'à ce cercle existait une brèche. Le jardin de la Chaulaye, clos de murs, donnaient sur un vaste verger ; il en était séparé par une pièce d'eau, garnie de néuphars et de glaïeuls. Percée dans le mur, une porte basse, étroite, cachée dans les vignes vierges et les lierres, avait accès sur le petit étang ; on y arrivait par des degrés de pierre qui se baignaient dans l'eau.

Les bleus ne voyant point la porte dissimulée par les feuilles et les pampres, négligeaient la garde de l'étang dont les bords étaient protégés par d'épaisses touffes de roseaux.

—Vous comprenez, madame la comtesse, fit Jacques Diéras, c'est bien simple ; les gendarmes sont occupés avec Alain dans la cour d'honneur. Bon. Le petit étang n'est pas gardé. Bien. Nous sellons deux chevaux que nous conduisons à la porte qui donne sur le petit bois ; là ils attendent. Moi je vais à celle qui donne sur la pièce d'eau. Vous comprenez, n'est-ce pas, je l'ouvre, je me faufile dans les roseaux. Une fois là, je saute dans le verger en poussant un cri et je joue des jambes. Faut pas être malin pour deviner que tout ce qu'il y a de bleus des deux côtés de l'étang va se précipiter sur mes traces, en me tirant des coups de fusil en veux-tu en voilà. Mais, en outre de leur surprise, ils sont maladroits, ils me manquent ; ça, vous pouvez en être sûre ; et une fois

Essayez-le

NOUS NE DESIRONS PAS
AUTRE CHOSE.

Le Cognac Marque "P. RICHARD"

V. S. O. P.

EST
GARANTI
PUR
A
L'ANALYSE.

EST LE
MEILLEUR
IMPORTE
AU
CANADA.



En vente dans tous les hôtels et
épiceries licenciés.

Ecrivez pour prix et échantillons.

La Maison P. RICHARD est une des plus anciennes de Cognac, et les Eaux-de-vies, Cognacs, Etc., sont des plus appréciés en Europe.

SEULS AGENTS AU CANADA

LAPORTE, MARTIN & CIE

EPICIERIS EN GROS

Montreal.

Le Roi des Voleurs

EST LE TITRE DU DERNIER
ROMAN SOUS PRESSE CHEZ

LEPROHON & LEPROHON,

EDITEURS,

25 RUE ST-GABRIEL, - MONTREAL, CAN.

POUR ETRE MIS EN VENTE
VERS LE 1ER DECEMBRE 1895.

Ce livre raconte une épisode des plus romantiques, la scène se passe à Paris, les faits se succèdent tous plus émouvants les uns que les autres, culminant par le dénouement le plus dramatique. Ce beau volume sera envoyé franco à toute personne qui en fera la demande accompagnée de 15 cents en argent ou timbres-postes canadiens ou américains.

SOUS PRESSE

UN MAGNIFIQUE ROMAN PAR

LEOPOLD STAPLEAUX

PERE ET FILS

Publié EXCLUSIVEMENT pour être donné en prime aux abonnés qui renouvelleront leur abonnement à son expiration. Faites attention à la notice qui sera mise dans le dernier numéro de votre abonnement.

LEPROHON & LEPROHON,

EDITEURS,

25 RUE ST-GABRIEL, - - MONTREAL.

Sirop de Savoyane Composé

LA SAVOYANE. - Inutile d'insister sur les mérites si bien connus de cette plante indigène. Depuis les premiers temps de la colonie ses merveilleuses propriétés curatives ont été appréciées et employées avec succès.

LE SIROP DE SAVOYANE COMPOSÉ préparé à la Pharmacie Lecours, contient sous une forme concentrée, tous les principes actifs de la Savoyane, de l'Oignon de mer, du Baume de Tolu et autres médicaments efficaces. Ce sirop est composé d'après une ordonnance d'un célèbre médecin de Montréal, qui pendant un grand nombre d'années, l'a employé avec beaucoup de succès contre la Toux, les Rhumes obstinés, la Bronchite et autres affections de la Gorge et des Pouxmons. Etant agréable au goût, il est pris facilement par les enfants et les malades les plus délicats.

Nous ne croyons pas nécessaire de produire les nombreux certificats que nous possédons constatant la suprême efficacité du SIROP DE SAVOYANE COMPOSÉ.

Employez-le judicieusement et constatez en les effets par vous-même.

PRIX : 25 Cents.

En vente dans toutes les Pharmacies et chez

J. E. W. LECOIRS, PHARMACIEN-CHIMISTE,

Coin des rues Craig et Bonsecours, - - - Montreal.

qu'il j'ai gagné les haies, je leur dis : Bonsoir, les voisins. J'ai donc entraîné toute la meute à mes trousses. Ce sera bien étonnant si les gendarmes, en entendant les cris qui répercutent au mien, ne font pas demi-tour pour me donner la chasse. Il n'y a plus personne pour garder la petite porte du bois. Vous montez à cheval, madame la comtesse, avec M. René, et vous vous en allez tranquillement et sans bruit, et personne pour l'instant ne songe à vous poursuivre.

Le brave enfant l'avait fait comme il venait si simplement de l'expliquer ; les chevaux avaient été sellés en un tour de main, tenus tout près, derrière la porte donnant sur le bois. Et Jacques, franchissant celle du verger, s'était glissé au milieu de la haie de roseaux. Les bleus, à quelques pas de là, avaient formé les faisceaux, attendant la fin des explications embrouillées qu'Alain fournissait à grand-peine au chef du détachement qui commençait à s'impatienter.

Une confusion inexprimable, des hurlements féroces, une bousculade pour courir aux faisceaux, tel fut le résultat de l'apparition du jeune chouan sortant des roseaux, en poussant un cri et en bondissant comme un chevreuil au milieu du verger. Il courait, il courait !... il n'avait pas atteint la clôture qu'une volée de coups de fusil fit siffler autour de lui une nuée de balles. Une d'elles lui déchira les chairs à la hauteur de l'oreille. Mais ce n'était rien, une éraflure ! Et le brave enfant, la haie franchie, s'arrêta un instant dans un chemin creux. Le cœur lui battait fort ; ce n'était ni de fatigue ni de crainte. C'était de bonheur ; son stratagème avait pleinement réussi. Il écoutait les cris de ceux qui le poursuivaient ; toute la bande s'était élancée sur ses traces et jusqu'aux gendarmes qui faisaient maintenant galoper leurs lourds chevaux au milieu du verger. Il prêta encore l'oreille. Du côté du bois nul bruit ne se faisait entendre, la comtesse et René étaient sauvés. Essuyant d'un revers de main le sang qui coulait de sa blessure, un sourire éclaira ses grands yeux bleus et découvrit ses dents blanches. Et, retroussant ses longs cheveux, serrant ses coudes au corps, baissant la tête, il s'élança, comme un sanglier qui fonce, à travers les halliers, en imitant le cri de la chouette.

— Par ici ! Par ici ! hurlèrent les sans-culottes, qui n'étaient plus qu'à dix pas de lui. Feu sur les buissons et les arbres.

Jacques se jeta à plat ventre pour laisser passer ce nouvel ouragan qui n'abattit que des feuilles au dessus de sa tête, et reprit sa course. Bientôt, à angle droit, il changea de direction, fit un hourvari, jouant avec la meute, dans ce labyrinthe de chemins creux où s'égarèrent les patriotes, et poussant de temps à autre son cri, lorsque ceux-ci, s'arrêtant essouffés, paraissaient être sur le point d'abandonner leur poursuite.

Aux premières ombres de la nuit, un petit homme noir, à la face empourprée et hideuse, s'arrêta en s'essuyant le front. C'était Bouton le savetier.

Depuis l'assassinat de Cathelineau dont il avait hautement revendiqué la gloire, Bouton était revenu dans Nantes un personnage important. Cet avorton avait grandi de cent coudées. Il traitait maintenant Guerneur d'égal à égal, de puissance à puissance, et ses yeux torves lançaient parfois un regard de travers sur le conventionnel, en ayant l'air de lui dire : " Toi, si tu ne marches pas droit, le couperet, que tu fais si facilement glisser pour les autres, s'occupera de ta tête."

Lorsque les espions étaient venus avertir Guerneur que René de Ponnors et son fidèle Jacques Diéras s'étaient réfugiés à la Chaulaye, Bouton, lui-même, avait organisé l'expédition, s'en réservant le commandement en chef. Et il était parti à la tête de sa bande. Il faisait chaud, on s'était arrêté nombre de fois tout le long de la route pour trinquer à la santé de la République une et indivisible, à la fraternité, à la mort des brigands, aux supplices que l'on se promettait de leur faire subir au nom de la liberté ; tant est que Bouton et ses sans-culottes, lorsqu'ils cernèrent la Chaulaye, étaient tous entre deux eaux-de-vie et deux cidres, mais plus près des unes que des autres. C'est ce qui explique la lacune relevée par Jacques Diéras dans les précautions prises. Bouton s'était lancé des premiers à la poursuite du chouan. Il s'était armé avant de partir d'un gros tromblon, qu'il chargeait jusqu'à la gueule et qu'il faisait tonner avec un bruit effroyable au grand bonheur de son propriétaire. Mais lorsque la nuit commença d'étendre ses ombres sur les haies et les bois, le savetier, qui était poltron comme une chouette, s'arrêta en jetant des regards inquiets autour de lui. Aussi bien ses compagnons et lui étaient à bout d'haleine et de forces. Le rusé Jacques les avait mis sur les dents. Le petit savetier reposa la crosse de son tromblon par terre en poussant un affreux et cynique juron.

— Ce gredin-là s'est moqué de nous et de la République, fit-il, nous le repincerons. Il

doit y en avoir d'autres, dans ce nid d'aristocrates. Retournons au château, citoyens, et nous allons, en nous rafraîchissant un brin, travailler au salut de la patrie.

—Ce ne sera pas de refus, citoyens, répondit un grand diable déguenillé, car il fait une soif carabinée.

—Oui, oui, s'écria Bouton, nous allons boire le vin des aristocrates.

En revenant, la troupe rencontra les gendarmes qui s'étaient éparpillés à la poursuite du chouan.

—Tonnerre ! hurla Bouton, c'est de la trahison ! Vous avez laissé le château. Mais les brigands se sont échappés ! Mais vous avez trahi la patrie et la République. Je vous parie que les oiseaux sont dénichés.

Il ne se trompait pas. La Chaulaye était déserte. Les domestiques eux-mêmes avaient pris la clé des champs. Bouton commença, dans sa grande colère, par agonir de sottises le chef du détachement, lequel lui répondit sur le même ton, en termes imagés et fleuris. Nous regrettons qu'il nous soit interdit de reproduire ici cet échantillon du langage de l'époque et des mœurs républicaines. Quand les deux antagonistes eurent épuisé les ressources du vocabulaire poissard, la soif reprenant ses droits, ils firent trêve, et gendarmes et sans-culottes, se ruèrent dans les caves pour boire à l'aise et longuement le vin des aristocrates, ainsi que Bouton l'avait promis. Alors commença une orgie sans nom, ce fut d'abord un véritable pillage, le château mis à sac des celliers aux mansardes. Dans la salle à manger se trouvaient les portraits des comtes de Pennors ; au les creva à coup de baguette, on tira sur eux des coups de feu en plein cœur. Là, le tromblon de Bouton tonna de nouveau au grand bonheur des sans-culottes ; puis on entassa au milieu de là cour ces images de preux qui avaient versé leur sang pour leur patrie, et on y mit le feu, en dansant encore autour. Pendant que les uns s'amusaient, d'autres plus pratiques, tiraient parti de la situation ; ils avaient pris des chevaux dans les écuries, et, les attelant à des chariots d'agriculture, ils entassaient là-dedans les meubles, les tentures, la literie. Le partage de l'argenterie donna lieu à des disputes, à des batteries. Un peu plus on allait s'égorger. Le savetier ramena la concorde, en faisant défoncer en pleine cour les dernières barriques de la cave. La joie et la fraternité circulèrent à nouveau dans tous les cœurs, on s'embrassa en buvant à même.

C'en était trop pour Bouton, ses jambes se déroberent sous lui, et il alla tomber sur un tas de fumier, tandis qu'il abandonnait son tromblon. Mais, comme un bon général, une dernière lueur de folie lui fit donner un dernier ordre.

—Retourner tourner à Nantes, bégayait la brute féroce, mais avant , faut mettre etre le feu.

Des hurlements de joie accueillirent ces paroles. Ceux qui pouvaient se soutenir encore coupèrent dans le jardin des lauriers, des feuillages et en firent une litière glorieuse sur laquelle on coucha le savetier au sommet d'une voiture chargée. Après cela on mit le feu aux quatre coins de la Chaulaye. Les gendarmes, prenant la tête, formèrent à Bouton une escorte d'honneur, et, éclairée par les lueurs sinistres, l'ignoble bande reprit le chemin de Nantes en vociférant la *Marseillaise*. Cela se passait ainsi. Guerre au château, guerre aux chaumières, guerre au noble et au soldat et au prêtre, guerre à Dieu, guerre à tous. Telle fut de tout temps la devise républicaine. Ah ! le peuple profitait bien de la leçon que lui avaient faite MM. les philosophes ! Diderot n'avait il pas écrit :

La nature n'a fait ni serviteurs ni maîtres.
Je ne veux ni donner ni recevoir des lois ;
Et mes mains ourdiraient les entrailles des prêtres,
A défaut de cordon pour étrangler les rois.

La Révolution, qui réduisait tout, avait transformé cette ordure en chanson, et Bouton lui-même, réveillé parfois par un cahot de la voiture, faisait chorus avec la bande en répétant entre deux hoquets :

. . . . Et du boyau du prêtre,
Serrons le cou du dernier roi.

Cela se passait ainsi ! Sur une dénonciation d'un valet, d'un envieux, parfois d'un créancier, une bande se ruait sur un château. On tuait les maîtres, on pillait l'argenterie et le mobilier, et on mettait le feu Jacques en se retournant, au moment où il allait entrer dans le bois Morlière pour franchir la grande route au-dessus de Sautron

aperçut les flammes. La Chaulaye brûlait. Le pauvre gars se mit à genoux, et deux grosses larmes coulèrent le long de ses joues. C'était son château à lui cette gentilhommière ; il y vivait, il y était aimé et choyé ; il y passait ses jours au milieu de ceux qu'il chérissait et qu'il respectait. et tout cela n'allait plus être qu'un tas de cendres. Et tandis qu'il racontait à la marquise et à Andrée tous ces malheurs, tous ces désastres, Jacques Diéras ne put retenir ses larmes, qui se mirent de nouveau à couler.

— Mais, fit bientôt Andrée, dont le cœur était toujours broyé par l'angoisse, malgré les affirmations du fidèle serviteur, mais René, la comtesse. où sont-ils ?

— Mam'zelle, répondit Jacques en cherchant ses paroles, je n'ai pas osé vous le dire tout de suite dans la crainte de vous donner une trop forte émotion, mais. Ne me regardez pas comme cela, Mam'zelle Andrée, vous me faites peur.

— Eh bien ! dis donc, cria Andrée haletante, tu vois bien que tu me fais mourir.

— Mais non, mais non. . . ils vont être ici avant qu'il soit longtemps. Mme de Pennors m'a dit de vous prévenir, et qu'il n'y avait qu'à Kermarc qu'elle pouvait chercher un refuge.

Revoir René. . . cette fois l'émotion était trop forte, et Andrée, portant les deux mains à son cœur, s'évanouit en poussant un faible soupir.

CHAPITRE V

L'ASILE

Avant que la marquise pût faire un mouvement, Jacques s'était précipité au secours d'Andrée.

— Bon, fit-il, voilà Mam'zelle qui se trouve mal à présent ! Pour Dieu ! Mam'zelle Andrée, ne faites pas cela : si mon maître arrivait, qu'est ce qu'il dirait ! Seigneur ! Ça serait capable de le tuer. Sainte Vierge ! Puisque je vous dis qu'il va être là, tout à l'heure, à vos genoux.

Et Jacques ne savait que dire pour rappeler à elle la fiancée de son cher maître.

A la fin, en entendant les appels réitérés de cette voix caressante et chaude, l'enfant ouvrit les yeux et une expression de bonheur détendit ses traits tirés par la souffrance. Elle offrit sa petite main au bon Jacques qui la baisa avec un respect mêlé de tendresse et elle lui dit comme un enfant gâté auquel on a promis un bonheur depuis longtemps rêvé :

— Bien vrai ! Il va être là ?

— Je vous jure, Mam'zelle, répondit Jacques, sur notre bonne Mme sainte Anne elle-même.

Mme de Kermarc, de son côté, essayait de calmer sa fille.

— Remets-toi, mon enfant, disait-elle, en ce moment les femmes doivent être très fortes. Il leur faut trouver en elles le courage, afin de veiller au salut de ceux qu'elles aiment.

Se tournant alors vers Jacques Diéras :

— Je n'ai pas besoin de te dire que la place de la comtesse de Pennors est à Kermarc ; nos deux familles n'en font qu'une, et elle n'avait point le droit d'aller chercher un abri sous un autre toit que celui-ci, qui est le sien.

— Ah ! je le sais bien, madame la marquise, et elle est bien sûre, allez ! que vous ne nous fermez pas la porte.

Jacques disait " nous. " Il sentait bien qu'il faisait partie de la famille.

Jacques n'était point né cependant sur les bords de la Loire. C'était un Breton de Morbihan. Un été que le comte de Pennors avait emmené sa femme et son fils en excursion à Locmaria, au fond de cette baie de Quiberon, où la mer se brise sans cesse, une tempête avait eu lieu ; des barques de pêche en grand nombre avaient péri. Sur la grève, désespérée, les yeux secs, une veuve était là entourée d'enfants qui s'accrochaient à sa jupe. La femme attendait que la mer lui rendit le cadavre de son mari. Mme de Pennors emmena la mère et les enfants et leur donna une chaumière et un champ, aux portes de la Chaulaye même. Depuis, la femme était morte en bénissant le nom de sa bienfaitrice, les enfants l'avaient suivie, l'aîné seul était resté. C'était Jacques.

N'avions-nous pas raison de dire plus haut qu'il faisait partie de la famille.

Elevé avec René, qu'il aimait avec passion, il se serait fait hacher pour la comtesse et son fils. Il venait de le prouver encore, et il trouvait cela la chose du monde la plus naturelle, car rien ne pouvait altérer ce dévouement absolu.

—Vous savez bien, madame la marquise, fit Jacques, quand il vit Andrée un peu plus calme, que mes maîtres ne vont pas tarder à arriver. Après être sortis du bois, ils auront longé la douve de Pontereau, pris par la Haie-Mériaux et traverseront les bois de la Broucardière pour arriver jusqu'à vous. C'est presque la ligne droite. Maintenant, ajouta-t-il avec une touchante familiarité, où allez-vous les mettre à cette heure ? Si vous les laissez au château, on saura bien vite qu'ils y sont, et Kermarc peut avoir le sort de la Chaulaye. Ce n'est pas ce qu'il faut.

—Il en sera ce que Dieu voudra, répliqua simplement la marquise, mais Mme de Pennors et son fils ne peuvent recevoir l'hospitalité ailleurs qu'à Kermarc.

—Bon, cela, reprit le jeune chouan, encore faut-il qu'on ne vienne pas la leur détruire. Voyez-vous, madame la marquise, si nous étions seuls au château, s'il n'y habitait surtout que ceux qui sont à vous, je n'aurais aucune crainte. Mais il y en a d'autres, et, tant que ceux-là seront sous votre toit, je ne serai pas tranquille.

—Que veux-tu dire ? demanda Mme de Kermarc.

—Je m'entends. Tant que ce damné garde, qui a voulu tout à l'heure encore n'empêcher de passer, sera ici, j'aurai de la méfiance, car c'est mon avis qu'il est plutôt du côté des bleus que de celui des blancs.

—Jacques ! Jacques ! s'écria la marquise, ton animosité contre Nicolas t'emporte trop loin. J'en conviens, il est désagréable, maussade, insolent avec tout le monde. Il te déteste, j'ai été à même, nombre de fois, de m'en apercevoir, mais, entre cela et une trahison il y a loin, Dieu merci ! Comme garde, il veut trop bien faire son service. on ne peut entrer sans qu'il barre la porte. Deux femmes seules n'ont-elles pas besoin de protection ? Oui, je le sais, il pousse cela beaucoup trop loin, comme il vient de le faire tout à l'heure encore. Mais il ne faut pas, tu entends bien, Jacques, prendre un excès de zèle pour autre chose que ce qu'il peut être, et accuser ce garçon-là d'une infamie.

Jacques Diéras secouait la tête. Mme de Kermarc crut devoir insister.

—Mais tu ne sais pas, malheureux enfant, ce que me doit Nicolas Goujon ; tu ne sais pas qu'il me doit plus que la vie, que j'ai droit à toute sa reconnaissance et que, s'il ne m'était pas absolument dévoué, comme toi tu l'es à la famille de Pennors, ce serait un monstre d'ingratitude.

Andrée, ouvrant de grands yeux, écoutait avec une attention concentrée.

Le jeune chouan poussa un profond soupir.

—Mettons que je n'ai rien dit, madame la marquise ; du moment que je n'ai en main que des preuves qu'on ne peut toucher, je n'ai pas le droit d'accuser un de vos serviteurs. Je prie Dieu et sainte Anne pour que vous n'ayez pas lieu de regretter votre confiance.

Il se tut durant un instant, puis prenant une détermination subite :

—Tenez, madame la marquise, je suis certain que votre damné Nicolas est aux écoutes et qu'il essaie de surprendre ce que nous disons ici.

En prononçant ces derniers mots, Jacques Diéras ouvrit doucement la porte du petit salon, et, marchant avec précaution, sans faire le moindre bruit, parvint jusqu'au perron.

Tout était silencieux et calme : la nuit, une chaude nuit d'été, étendait sur les alentours de Kermarc, un apaisement accablé.

L'oreille du chouan, toujours en éveil, perçut cependant, au milieu de ce silence, un bruit qui lui parut inquiétant. Au moment où Mme de Kermarc, qui l'avait suivi lui disait à mi-voix :

—Te rends-tu compte, maintenant, combien tes soupçons sont injustes ?

Jacques posa un doigt sur ses lèvres et, faisant un "chut" accentué, se laissa glisser le long du balustre du perron. Rampant alors le long de la muraille du château, il traversa la cour d'honneur et parvint ainsi jusqu'aux écuries. La porte était entr'ouverte.

Comme il avançait sa tête pour voir ce qui se passait à l'intérieur, il fut obligé d'opérer un mouvement de recul. Un cheval en sortait, et sur ce cheval Jacques aperçut son ennemi, Nicolas Goujon. Chose étrange, sur le pavé de la cour, le fer du cheval ne résonnait point.

Jacques n'était pas revenu de sa stupeur que le garde, déjà sorti de la cour, mettait son cheval au galop, la tête tournée dans la direction de Nantes.

—Va, traître murmura le Breton. Je te réglerai ton compte avant qu'il soit longtemps, et je jure Dieu que je saurai bien te retrouver.

Il revint au courant auprès de Mme de Kermarc et d'Andrée.

—Je vous le disais bien, fit-il à la comtesse stupéfaite. J'en étais sûr. C'est un trai-

tre et un lâche que votre Nicolas Goujon. Il s'en va à cheval par les chemins à cette heure. Et les sabots de sa bête sont entourés de linge, pour qu'ils ne fassent pas de bruit. Tenez pour certain, madame, qu'il nous trahit et qu'il va prévenir je ne sais qui de mon arrivée auprès de vous. J'avais entendu du bruit du côté des écuries, et malgré cela j'ai été tellement surpris en le voyant paraître, que je n'ai pas eu le temps de sauter à la bride de son cheval. Après tout, le gueux, il vaut mieux qu'il croie qu'on ne l'a point remarqué. C'est un bonheur qu'il ne soit point à Kermarc au moment où ma maîtresse et M. René vont y arriver, car ce Judas-là irait vendre le secret de leur retraite, pour le sûr.

En achevant ces mots, Jacques Diéras tendit de nouveau l'oreille, et avança la main pour recommander le silence.

—Ce sont eux, madame la marquise, et son regard exprima une joie extraordinaire. Ce sont mes chers maîtres ; ils arrivent par l'allée des marronniers. Bonheur ! ce misérable Goujon a pris par la brèche qui est en bas du parc, il aurait pu les rencontrer.

Jacques, tout en courant, fut ouvrir la grille pour donner accès aux fugitifs. Un instant plus tard René, appuyé sur le bras de sa mère, gravissait les degrés du perron de Kermarc.

—La Chaulnaye brûle, dit simplement la comtesse de Pennors à son amie, je viens chez vous, je n'ai plus le demeure.

Les deux mères s'embrassèrent avec effusion.

—Kermarc est à vous, dit la marquise, n'appartient-il pas déjà à René ?

Celui-ci était auprès d'Andrée, qui étouffant ses larmes, larmes à la fois de douleur et de joie, avait penché sa jolie tête sur l'épaule de son fiancé et serrait tendrement sa main dans les siennes.

—Vous avez bien souffert, cher René, demanda-t-elle d'une voix douce en souriant à travers ses larmes.

—Oui, répondit René, surtout de ne pas vous voir. Mais maintenant tout est oublié puisque vous êtes là. Je n'ai plus rien, Andrée, je suis ruiné. Les bleus ont tout brûlé. Voulez-vous encore de moi ?

La jeune fille, d'un geste charmant, lui ferma la bouche.

En ce moment René aperçut Jacques qui le regardait avec attendrissement. . . . Il fut à lui et lui prenant la main :

—Tu nous a sauvé la vie, Jacques ; ton sang a coulé pour nous ! Merci et à charge de revanche, n'est-ce pas ! Tu sais que tu peux aussi compter sur moi à la vie à la mort.

—Est-ce que ma vie n'est pas à votre mère et à vous ? répliqua Jacques. Il n'y a pas de merci à donner. Je sais ce que je dois aux Pennors, je ne pourrai jamais m'acquitter.

—Brave cœur ! fit René.

Mme de Pennors à peine reposée fut mise au courant de la complication qui était survenue, et de la certitude que l'on venait d'avoir touchant la trahison du garde-chasse. Des précautions extrêmes étaient à prendre avant de quitter le pays. Aussitôt que René le pourrait, aussitôt que sa blessure en voie de guérison le lui permettrait, il rejoindrait l'armée royaliste en reprenant son poste auprès du prince de Talmont. Quant à Mme de Pennors, à la marquise et à Andrée, il n'y a plus à hésiter, elles devaient émigrer et passer au plus tôt en Angleterre. Mais jusque-là il fallait assurer une retraite ignorée aux châtelains de la Chaulnaye, et il était à craindre que Nicolas Goujon ne dévoilât à des intéressés ce qui se passait au château de Kermarc.

—J'ai encore une idée, madame la marquise, s'écria Jacques Diéras avec une naïveté qui, malgré la tristesse et la gravité des circonstances, fit rire les auditeurs. . . . Au bout du parc, sur la lisière du bois, il y a une métairie qui est aujourd'hui déserte, celle des Mainteaux. Elle est fermée depuis que Guern, votre fermier, a été tué à Cholet. Brave Guern. . . c'était un fier fusil ! Eh bien ! si on mettait là Mme la comtesse et René, vous pourriez les voir tous les jours en traversant le parc ; moi j'irais la nuit aux provisions, et bien malin celui qui viendrait vous chercher là.

La nouvelle idée de Jacques Diéras fut adoptée comme la première. Sur l'heure, René et sa mère furent installés aux Mainteaux. La chaumière était triste ; elle semblait porter le deuil de son maître. Mais ce coin perdu devait être, ainsi que l'avait dit le chouan, une retraite sûre.

Les proscrits s'y réfugièrent. Jacques s'évertuait pour que ses maîtres fussent installés aussi commodément que possible.

Au moment où le jeune comte, brisé de fatigue, souffrant cruellement de sa blessure, s'étendait enfin sur un lit pour prendre un peu de repos ; au moment où Mme de Kermarc et Andrée, tranquilles sur le salut de leurs hôtes, regagnaient le château, une main écarta les branches d'une haie située derrière la métairie, et, entre les feuilles, apparut la face de vipère de Nicolas Goujon.

Le coup de tête du gars Diéras, l'ordre hautain de la marquise, l'impossibilité matérielle dans laquelle il se trouvait de saisir le plus petit détail d'une conversation qu'il jugeait devoir être de si haute importance, tout cela avait exaspéré Nicolas Goujon, le mettant dans un état de fureur indicible.

La colère est mauvaise conseillère ; pour l'instant elle empêcha Nicolas de raisonner. Il n'éprouvait qu'un besoin aveugle, celui de se venger. Après avoir essayé vainement d'écouter à la porte, après avoir rôdé un instant sous les fenêtres du salon, cherchant sans le trouver un moyen de voir, puisqu'il ne pouvait pas entendre, il prit le parti de quitter le château sur l'heure et de courir prévenir Guermeur à Nantes.

Aussi bien la vie qu'il menait à Kermarc lui pesait. Sans doute, les nombreux dons du conventionnel avaient grossi sa bourse. Il se trouvait à la tête d'un capital fort important pour l'époque ; mais il sentait que sa place était dans un grand centre, au milieu du bouillonnement et du trouble, il voulait prendre sa part à l'orgie de la populace et, tout comme un autre, mener des bandes au pillage et à la tuerie. Nous avons dit plus haut que Nicolas Goujon avait dans le visage quelque chose du carnassier et du rapace ; le sang l'attirait.

Il avait pris un cheval dans l'écurie et lui entourant, ainsi qu'on l'a vu, les sabots de linges pour ne point faire de bruit, il était sorti, se dirigeant vers le bas du parc, passant à côté de Jacques sans le voir.

Le cheval qu'il venait de seller était un petit étalon noir à tons crins, un de ces petits chevaux, membrés et trapus que l'on élève dans les landes de Carhaix, à l'œil sauvage, un enragé, courant à toute bride. C'était la monture habituelle d'Andrée. La jeune fille l'avait élevée elle-même et le petit diable lui obéissait à la parole et la suivait partout comme un chien.

Le garde allait franchir la brèche qui, dans un certain endroit, rendait le saut du loup accessible, lorsque le petit cheval s'arrêta court et levant la tête, ouvrant les naseaux, aspira fortement les émanations de la forêt. Alors il envoya à travers l'espace un hennissement joyeux et sonore.

Nicolas était rusé ; un simple indice devait le mettre sur une piste. De plus, sa colère sans cesser d'être implacable était devenue froide et lui permettait de réfléchir.

Il abandonna la bride sur le cou du cheval et le laissa aller à sa fantaisie. L'intelligente petite bête ne se fit pas prier ; franchissant la douve, elle remonta au galop le bois, se dirigeant vers l'allée de maronniers qui conduit à Kermarc. Le garde eut un mauvais sourire.

—Ce serait trop beau, murmura-t-il.

Il venait de penser que le cheval de Mlle de Kermarc avait une compagne, une jument de même race, de même poil, et qu'elle servait d'habitude à René de Pennors, que ces deux bêtes étaient constamment ensemble. . . D'autre part, il se souvint à cet instant des singulières paroles de Guermeur, lui promettant que Jacques Diéras ne l'incommoderait plus de sa présence.

Tout cela combiné fit luire une certitude dans son esprit.

—Parbleu, dit-il à mi-voix, j'allais faire de la belle besogne en partant sitôt pour Nantes. Rien ne presse, et voyons un peu d'où vient le vent.

Cela dit, il s'arrêta, attacha le petit cheval à un chêne, après lui avoir entouré les naseaux de sa cravate, et se glissa à travers les branches jusqu'à l'allée de maronniers.

Là, il se blottit dans le fourré, l'oreille au guet, le nez à l'évent.

Il n'attendit pas longtemps. La comtesse de Pennors et son fils passèrent bientôt, bride abattue, à côté de lui.

Le traître se redressa avec un ricanement sinistre.

—Cette fois, je les tiens ! Et c'est plus de cinq pièces d'or que me comptera le citoyen Guermeur. Il faudra bien qu'il m'arrache enfin à ce coin de terre où je crève d'ennui et qu'il me nomme quelque chose, qu'il me donne une position, afin que Nicolas Goujon ne porte plus la livrée de la servitude ! Mais avant tout, oh ! avant tout, nous allons nous occuper de ce petit noble orgueilleux et de ce brigand de Jacques Diéras ; et c'est une besogne qui me promet joliment du plaisir.

Nicolas rentra dans le parc et vint se mettre de nouveau en observation devant le château. Il vit donc Mme de Pennors et son fils se diriger vers la métairie, accompagnés de la marquise, d'Andrée et de Jacques Diéras. Lorsque ce dernier passa à côté de lui, le garde l'entendit prononcer son nom. Jacques suivait son idée et parla des mesures à prendre pour prévenir les désastres qui pouvaient résulter de la trahison de Nicolas.

—Bon, fit celui-ci à part lui, on s'est aperçu de mon départ. Ma place n'est plus à Kermarc ; elle est à Nantes ; ici je pourrais bien, au moment où je m'y attendrais le moins, me trouver pincé, et ces gredins de chouans ne me feraient pas grâce. En tout cas, ils ne me savent point ici et ils ne se doutent pas que je connais leur retraite.

Après s'être assuré de la présence de Mme de Pennors et de René aux Mainteaux, il rentra sous bois jusqu'à l'endroit où il avait attaché le petit cheval, et cette fois, sans se retourner, sans un regret, sans un remords, il quitta Kermarc, se dirigeant vers Nantes, de toute la vitesse de son poney.

Il faisait grand jour lorsqu'il arriva aux premières maisons du faubourg : tout droit, longeant la grande rue de Rennes, il se rendit au château de Nau. es ; il était certain d'y rencontrer Guerneur.

Il eut quelque peine à pénétrer dans la cour du château. Elle était encombrée par la colonne qui revenait à cette heure de son expédition de la Chaulaye. Les incendiaires avaient fuit au retour de nombreuses stations le long de la Loire, à Coueron, à Indre, à Roche Maurice et à Chantenay. Il fallait bien arroser la victoire. Une fois la colonne incendiaire dans la cour du château, on avait descendu Bouton de sa litière de lauriers. N'ayant point pris part aux libations supplémentaires, il avait à demi cuvé ce qu'il avait entonné ; si bien que, remis à moitié par un fort somme, l'affreux petit bonhomme se maintenant debout sans trop de difficultés, il avait repris son tromblon, sur lequel il s'appuyait, et, suivi de quelques-uns de ses compagnons, affublés comme lui du bonnet rouge, il avait gravi les degrés de l'escalier qui conduisait à l'appartement occupé par le citoyen Guerneur.

L'homme de la Convention était dans cette chambre qui lui servait de cabinet, et où nous l'avons aperçu une première fois, signant le pacte avec Nicolas Goujon. Son chapeau à panache tricolore était sur la table à portée de sa main. À côté les pistolets traditionnels et le sabre.

Guerneur avait la tête dans les mains. Il rêvait. L'amour qui s'était déclaré en lui demeurait accroché à ses flancs comme une véritable tunique de Nessus. À chaque mouvement du cœur, c'est-à-dire à chaque pensée, il souffrait, ne pouvant parvenir à suivre une idée autre que celle qui le tympanisait. Parfois un sourd grondement s'échappait de ses lèvres. Il songeait au fiancé d'Andrée, à Pennors, et il se disait que, sans doute, à cette heure, il était mort, ou tout au moins près de mourir ; que peut-être on allait le lui amener, et que, dans les vingt-quatre heures, la guillotine supprimerait cet être exécré, qu'il regardait comme le principal obstacle le séparant de celle à laquelle il pensait sans cesse.

Une voix avinée le fit tressaillir, l'arrachant à sa rêverie. Bouton escorté de ses gardes du corps était devant lui.

—Citoyen, fit le savetier en hochant la tête et en cherchant ses mots, la République est une fois encore victorieuse. La terre est purgée de ce foyer d'infection qui se nommait le château de la Chaulaye. Les flammes en cet instant en dévorent les derniers restes. Donc félicite-moi, félicite-nous, tes ordres ont été exécutés avec un indomptable courage et un ardent patriotisme. Nous sommes revenus chargés des dépouilles des ennemis de la nation. Il est bien entendu qu'elles appartiennent de plein droit aux vainqueurs.

Guerneur inclina la tête en signe d'assentiment.

—Vive le citoyen commissaire ! hurlèrent les patriotes, vive la République !

—Et les ci-devants, demanda le conventionnel, que sont-ils devenus ?

—Morts dans les flammes, répondit effrontément le savetier, en frappant le plancher de la crosse de son tromblon, et il ajouta, en se découvrant et en agitant son affreux bonnet rouge : Ainsi périssent tous les ennemis de la République !

—Morts, répéta Guerneur, en faisant un mouvement, et ses traits exprimèrent une satisfaction féroce. Mais la comtesse de Pennors... et son fils ?

Le savetier allait répondre quand une voix claire, qui partait de derrière les assistants, lui prit la parole.

(Suite au prochain numéro.)

VIOLETTA

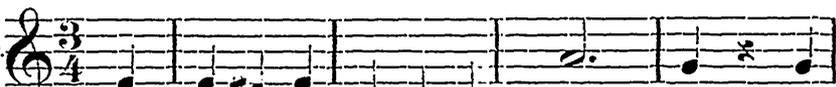
OU DANS MA PATRIE

Romance créée par *MERCADIER*, à l'*Eldorado*

Paroles de
LUCIEN COLONGE

Musique de
F. FORTIER

1^{ER} COUPLET.



A - dien brune en - fant d'I - ta - - li - - e, Je



vais en France et sans es - poirs..... Pour me gué - rir de la fo -



li - - e, Que j'ai puis - sé dans tes yeux noirs..... Quand

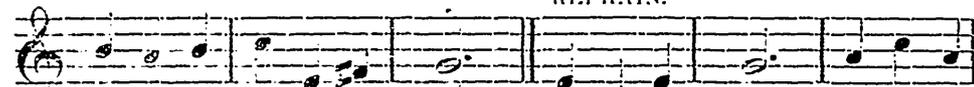


je te dé - cla - rais ma flam - me, Co - quet - te tu n'as pas dit

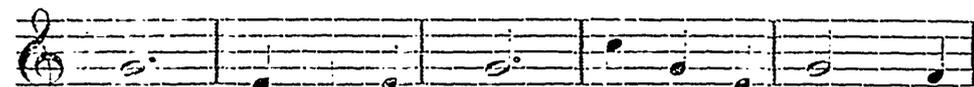


non..... Pour - tant un autre a - vait ton â - - me, Et

- REFRAIN.



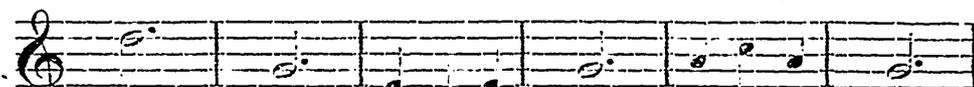
ce soir tu m'as dit son nom. Vi - o - let - ta, je t'a - do -



rais Pour toi j'an - rais don - né ma vi - - e.



Loin de toi je m'en vais, Dans ma pa - tri -



- - - e. Vi - o - let - ta, Je t'a - do - rais.

Pour toi j'au - rais don - né ma vi - e; Loin de toi je
m'en vais Dans ma pa - tri - - - e.

2

Mais dans tes yeux j'avais cru lire
Un soir, valsant sous les lilas,
Il était si doux ton sourire,
Lorsque je te parlais tout bas
Mais hélas dans ta rêverie
Tu souriais à ton bonheur.
En voyant l'image chérie
De celui qu'adorait ton cœur.

Au refrain.

3

Quand je t'offris cette dentelle
Et l'or bruni de ton collier,
Déjà, tu songeais infidèle,
Qu'un jour tu pourrais m'oublier.
Adieu j'ai perdu l'espérance,
Mon cœur au tien ne peut s'unir,
Mais pour consoler ma souffrance
J'emporterai ton souvenir!

Au refrain.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE DE MUSIQUE

LES BONS PAPAS

(Suite.)

(Pour la première partie voir le numéro de septembre.)

BEAUVILAIN

‡ Croyez-vous, par hasard, que j'afflublerrai mon fils d'une margot sans dot ? — N'y comptez pas, monsieur Duplastron, n'y comptez pas. — Dites votre prix ! Je vous ferai observer qu'en dehors des six mille francs promis et... allongés comptant, mon Ernest a un trousseau — paletots, pantalons, caleçons, bottines à élastique — en plus, boîtes à crayons ; boîtes à... compas ; boîtes à couleur, à l'eau, au vinaigre, est-ce que je sais ? des choses enfin qui coûtent les yeux de la tête....

DUPLASTRON

Je ne vous dis pas le contraire ; mais, est-ce que vous vous imaginez que Julie s'en va toute nue par les rues ?

BEAUVILAIN

Monsieur Duplastron, je vous demande comme un service de ne pas vous ficher de moi. — Si je croyais votre fille capable de s'en aller toute nue par les rues, mon premier devoir, si je la rencontrais dans la ville, serait de la faire arrêter comme une fille sans pudeur et, ensuite, de m'en prendre à vous pour m'avoir fait poser depuis deux mois.

DUPLASTRON

Ne vous emportez pas, c'est une figure !

BEAUVILAIN

Elle est jolie, votre figure !... Vous plaît-il de causer sérieusement, oui ou non ?

DUPLASTRON

Mais oui, monsieur Beauvilain, moi aussi j'ai hâte d'en finir.

BEAUVILAIN

Alors, dites-moi simplement : combien donnez-vous à votre fille ?

DUPLASTRON

Un mot, monsieur Beauvilain, un simple mot. Tout à l'heure, vous m'avez fait ressortir les avantages de monsieur votre fils : — à mon tour, voulez-vous me permettre de vous présenter quelques qualités que possède ma fille ?

BEAUVILAIN

A vous la pose. (*Se reprenant.*) Allez, j'écoute.

DUPLASTRON

Ma fille, cher monsieur, — à part ses avantages physiques....

BEAUVILAIN

Oh !....

DUPLASTRON

Quoi ? oh !

BEAUVILAIN

Elle n'est pas bossue, mais enfin....

DUPLASTRON

Certainement qu'elle n'est pas bossue, elle est même droite comme un I.

BEAUVILAIN

‡ Parbleu, c'est une planche !

DUPLASTRON, *consterné*

Une planche !....

BEAUVILAIN

Continuez, — d'ailleurs, puisqu'elle convient à mon Ernest, — car enfin c'est lui qui l'épouse, — mais moi, je peux vous le dire, ce n'est pas mon genre de femme.

DUPLASTRON

Ni à moi non plus.

BEAUVILAIN

Voyez-vous le gaillard !

DUPLASTRON

Enfin, elle est comme ça. — Elle a dix-huit ans, elle se formera.

BEAUVILAIN

Ou bien se déformera. — On voit bien que vous ne connaissez pas mon Ernest !

DUPLASTRON

Qu'a-t-il donc de particulier ?

BEAUVILAIN, *malicieusement.*

Allez toujours, je ne puis vous dire ça ; mais la petite aura de l'agrément.

DUPLASTRON

Vous me faites peur !

BEAUVILAIN

Rassurez-vous et dites-moi . . .

DUPLASTRON, *l'interrompt*.

Elle est musicienne, elle touche du piano !

BEAUVILAIN

Voilà ce que je craignais. Si vous saviez combien j'ai horreur de ça ! j'aime cependant la musique ; mais, lorsque j'en veux entendre, je vais place des Vosges, aux Tuileries, au Palais-Royal, et là j'écoute la musique d'un régiment.—Je m'en vais lorsque j'en ai assez, et je ne suis pas forcé d'entendre soir et matin les turlututus qu'une pimbêche étudie gauchement.

DUPLASTRON

Enfin, elle touche du pia . . .

BEAUVILAIN, *l'interrompt*

Enfin, enfin, vous n'allez pas me laisser croire que votre fille — à elle toute seule — peut remplacer la musique d'un régiment.

DUPLASTRON

Non, monsieur. Non, certainement non.

BEAUVILAIN

Eh bien ! alors . . .

DUPLASTRON

Je vous assure, monsieur Beauvilain, que vous me troublez.—Tenez, parlons franchement, les enfants se plaisent, se conviennent, je suis disposé à faire un sacrifice pour le bonheur de ma fille qui ne pense qu'à votre fils depuis cette partie de campagne que nous fimes il y a deux mois.

BEAUVILAIN

Je crois bien, elle lui faisait des yeux comme un chat au printemps.

DUPLASTRON

Il est certain que monsieur Ernest lui plaît beaucoup !

BEAUVILAIN, *avec résolution*

Voulez-vous que je vous dise la vraie vérité ?—Vous voulez vous débarrasser de votre fille, et vous avez visé mon Er-

nest. Dites-moi au moins combien vous voulez lui donner en la mariant ?

DUPLASTRON

Vous ne m'en laissez pas le loisir.

BEAUVILAIN

Eh bien ! prenez votre temps . . . combien lui donnez-vous ?.. allons, combien ? (*Avec découragement, voyant que Duplastron hébété ne répond rien.*) Vous voyez bien que vous êtes impossible. (*S'emportant.*) Après tout, nous ne sommes que des connaissances de café — de trente-cinq ans, il est vrai ; — mais enfin ce n'est pas une raison pour me lâcher votre fille dans les jambes ; — vous me dites : j'ai une demoiselle, faites-en votre bru.

DUPLASTRON

Permettez.

BEAUVILAIN

Laissez-moi donc parler, sac à papier, — on n'entend que vous. (*Reprenant*) J'ai une fille, la voulez vous pour votre fils ! On ne se jette pas ainsi à la tête des gens. — Je ne vous connais pas, sarpejeu ! je ne sais pas si vous avez volé, assassiné ou même fait faillite. — Vous avez une fille. Eh bien ! moi, j'ai un garçon.

DUPLASTRON, *abasourdi*.

Ah ! ça voyons, monsieur Beauvilain, cela va t il donc continuer ?

BEAUVILAIN

Comment, si cela va continuer ? mais je l'espère bien. — Comment entendez-vous donc traiter les affaires ? — Croyez-vous donc que je vais lâcher mon Ernest dans les bras de la première guenon venue.

DUPLASTRON *abrutit*

Vous comparez ma fille à une guenon !.

BEAUVILAIN

Non pas, mais enfin vous conviendrez qu'avec vous on peut perdre patience ! — Voyons, pour la centième fois . . . combien donnez-vous ?

DUPLASTRON

Monsieur Beauvilain, avant de vous répondre, je vous demande une minute d'attention pour un cas semblable à celui qui se présente pour nous.

BEAUVILAIN

Voyons le cas.

DUPLASTRON

Je demeurais alors rue Barre-du-Bec, ancien septième arrondissement, devenu maintenant le troisième, la rue n'existe plus par suite de . . .

BEAUVILAIN

Qu'est-ce que ça-la peut faire à la chose que vous voulez raconter ?

DUPLASTRON

Rien, c'est vrai ; mais, toujours est-il que voilà un mariage qui s'est conclu promptement.

BEAUVILAIN

Voyons ça.

DUPLASTRON

J'étais lié avec un nommé Bilois, cartonnier, qui demeurait dans la maison que j'habitais ; nous nous fréquentions volontiers. Le père de madame Bilois—un homme fort bien, malgré son âge—venait souvent voir ses enfants, qui eux-mêmes en avaient trois.—L'ainée, mademoiselle Pulchérie, était d'une beauté douteuse, et surtout excessivement mal faite de sa personne. C'était une travailleuse, par exemple. Sage, économe, mais d'un caractère abominable et d'une malpropreté repoussante.—Elle se prêtait volontiers aux détails les plus abjects du ménage, et cela avec un dévouement au dessus de tout éloge.

BEAUVILAIN

Où voulez-vous en venir avec votre, . . . histoire ?

DUPLASTRON

Vous allez voir : ses qualités la firent bientôt rechercher par un jeune homme dont le père, ancien propriétaire des anciens terrains de l'ancien Tivoli :—la mère . . . une femme charmante. — J'avais connu également cette famille, et j'avais fait sauter sur mes genoux le jeune homme, que j'avais vu pas plus haut que ça.— Comme ça nous recule ! . . .

BEAUVILAIN

Oui, ça nous recule ! . . .

DUPLASTRON

Les deux familles, étaient opposées au mariage de leurs enfants.—Le jeune homme dont le père, ancien propriétaire des anciens terrains de l'ancien Tivoli ;—

la mère. . . une femme charmante.— J'avais fait sauter le jeune garçon sur mes genoux.—Comme ça nous recule ! . . .

Il est bon de vous dire que le jeune homme avait seize ans de moins que la . . . jeune fille dont la conduite, du reste, était irréprochable. Soit que sa laideur extrême, sa malpropreté sans égale eussent éloigné d'elles les . . .

BEAUVILAIN

Oui ! oui ! oui ! compris ; finissez enfin.

DUPLASTRON

Bref ! le jeune homme dont j'avais, je ne sais si je vous l'ai dit, connu le père. qui était un ancien employé au Mont-de-Piété et qui, à force d'économies, avait amassé une petite fortune, puisqu'il était devenu acquéreur des anciens terrains de l'ancien Tivoli ;—sa femme. . . une femme charmante !—Alors qu'il était enfant, j'avais fait sauter leur fils . . .

BEAUVILAIN

Sur vos genoux.

DUPLASTRON

Comme vous dites.

BEAUVILAIN

Comme ça nous recule !

DUPLASTRON

En effet. — Pour en finir . . .

BEAUVILAIN

Ah ! oui ! finissons-en !

DUPLASTRON

Est-ce que ça vous ennuie ?

BEAUVILAIN

Non ! mais . . . sac à papier ! finissons-en, finissons-en.

DUPLASTRON

Eh bien, un beau jour le jeune homme vint pour la première fois en visite chez monsieur Bilois. Il n'avait pu, jusque-là, rencontrer la jeune fille que dehors, lorsqu'elle faisait son marché. Les époux Bilois, pleins de sagacité, avaient laissé les jeunes gens seuls, afin qu'ils pussent échanger . . . leurs idées.—Le lendemain ils étaient affichés.

BEAUVILAIN

Je le crois bien ! . . .

DUPLASTRON

A la mairie. N'est-ce pas que c'est extraordinaire ?

BEAUVILAIN

Oh ! oui ! extraordinaire !

DUPLASTRON

Notez que les familles se détestaient ; que la fille, avant cette entrevue, ne pouvait pas voir le jeune homme, même en peinture !

BEAUVILAIN

En peinture ?

DUPLASTRON

En peinture ! et cependant ils ont eu vingt-deux enfants !

BEAUVILAIN

Vingt-deux ?

DUPLASTRON

Vingt-deux, tous jumeaux.

BEAUVILAIN

Comment ! tous jumeaux !

DUPLASTRON

Oui, tous jumeaux. — Deux par deux. — Pardi, ne me faites pas dire autre chose que ce que je veux vous exprimer !

BEAUVILAIN

Eh bien ! qu'est-ce que prouve votre histoire ?

DUPLASTRON

Rien ! — seulement, c'est pour vous dire que nous avons perdu beaucoup de temps pour marier nos enfants et que voilà un mariage qui s'est bâclé bien vite — malgré les obstacles !

BEAUVILAIN

Votre histoire est terminée, n'est-ce pas ?

DUPLASTRON

Oui.

BEAUVILAIN

Vous en êtes sûr, car, si vous avez encore quelque chose à ajouter, je préfère....

DUPLASTRON, *bonassement.*

Non, c'est fini.

BEAUVILAIN

Eh ! bien, moi ! je reprends et, cette fois, répondez-moi catégoriquement. Combien donnez-vous à votre fille ?

DUPLASTRON

Je vous....

BEAUVILAIN, *avec emportement.*

Combien donnez-vous à votre fille ?

DUPLASTRON

Eh bien ! je lui donne.... mais je vous l'ai déjà dit hier, et vous vous êtes.... enlevé.... — je lui donne douze mille francs et son mobilier.

BEAUVILAIN

N'en parlons plus. Vous êtes un pingre !

DUPLASTRON

Eh ! bien !.... tenez, je vais jusqu'à quinze mille !

BEAUVILAIN

C'est dégoûtant, vous me répugnez.

DUPLASTRON

Faites un effort de votre côté !

BEAUVILAIN

Je ne peux pas !

DUPLASTRON

Pourquoi ça ?

BEAUVILAIN

Parce que, moi, j'ai des passions ; vous n'en avez plus, vous.

DUPLASTRON, *piteusement.*

Qu'est-ce que vous en savez ?....

BEAUVILAIN

Vous n'en avez plus, ça se voit bien.

DUPLASTRON

Ça se voit ?.....

BEAUVILAIN

Parbleu ! Voyons, qu'est-ce que vous voulez que ces jeunes gens fricotent avec.... six et quinze.... avec vingt et un mille francs ?

DUPLASTRON

Eh mais ! ils feront comme nous, ils travailleront.

BEAUVILAIN

Ils travailleront ! — Bien, mais mon Ernest a une santé délicate ; cela, du reste, par sa faute, car il était taillé comme un hercule ; mais, les excès de toute nature, les femmes surtout, lui ont joué plus d'un mauvais tour. — C'est même à cause de cela que je le marie. — Voyons, père Duplastron, un bon mouvement, allez jusqu'à vingt mille. — Tenez, j'ajoute deux mille de mon côté.

DUPLASTRON

Vrai, je ne peux pas. Il faut bien que pense un peu à moi, que diable ! Je suis vieux ; ma fille établie, il ne me restera pas grand'chose.

BEAUVILAIN

Allons donc, vieux farceur ! vous ne vous feriez pas couper les oreilles pour soixante mille francs. (*T'apant sur la table*) Une idée ; Je reprends les deux mille francs que je viens d'ajouter tout à l'heure, cela va sans dire, et je vous joue cinq mille francs aux dominos.

DUPLASTRON, *abasourdi*.

Cinq mille francs aux dominos !

BEAUVILAIN

Oui, cinq mille francs ! (*Avec orgueil*) Je crois qu'on en parlera dans le quartier.

DUPLASTRON

Ça ne se sera jamais vu !

BEAUVILAIN

Cela vous va-t-il ?

DUPLASTRON, *résolument*.

Oui, ça me va !

BEAUVILAIN

Nous allons passer pour des fils de famille.

DUPLASTRON

Non, compère, nous passerons pour des pères de familles. (*Il mêle les dés*) Tironons !

BEAUVILAIN

Double-cinq !

DUPLASTRON

Double-six ! Cette fois, c'est bien à moi la pose.

Emile DURANDEAU.

FIN

PETITES COMÉDIES MONTREALAISES

INNOCENT MALGRE LUI

UN EPISODE DE CHAR

Je venais de monter dans un des chars de la rue Notre-Dame quand une réflexion que je vis dans un miroir que portait un messager sur ses genoux attira mon attention.

Elle me fit l'air d'un joli papillon. Était-ce sa jolie tête aussi fraîche que celle d'une poupée, ou sa personne remplie de courbes gracieuses, ou la combinaison de ces deux qualités avec la plus belle toilette d'automne qui m'attiraient tant ? je ne saurais vous le dire.

Quand j'y pense, c'était son sourire qui la distinguait si au-dessus de toutes les femmes que je connais. J'en devins amoureux sur le champ.

Je ne saurais vous décrire ce qu'elle portait, ce dont je suis sûr c'est que chaque fois qu'elle me regardait, le soleil semblait se faire jour au travers des nuages, et je retournais son sourire en dépit de moi-même.

Bientôt je m'aperçus qu'elle n'était pas seule. Une jeune personne à côté d'elle, faisait de vains efforts pour se mettre entre elle et le miroir, pour arrêter la flirtation, mais ces petits nuages semblaient seulement provoquer ma petite charmeuse à faire de nouveaux efforts, et à me jeter des regards de plus en plus aimables.

Je me pâmais presque de plaisir à la vue du courage de la jeune demoiselle.

La seule chose qui me tracassait était de savoir comment je continuerais la connaissance ainsi commencée. J'étais sûr que l'amie de ma charmeuse ne me permettrait pas de l'aborder sans faire une scène. Il est vrai que j'aurais pu la suivre, mais qui m'assurait qu'elle allait chez elle.

J'examinais la question sur tous les points, pas un moyen ne se présentait, jamais je n'avais été fasciné aussi complètement.

Où descendent-elles, me disais-je et j'espérais qu'elles descendraient avant moi. Je ne pouvais supporter l'idée de manquer l'occasion de connaître ce joli papillon si bien disposé.

Nous approchions rapidement de la rue Visitation et bientôt le char devait arriver à l'avenue Papineau où je devais

descendre pour me rendre à la résidence de ma belle-sœur qui était venue de Québec la veille avec toute sa famille pour visiter sa mère qu'elle n'avait pas vue depuis 5 ans.

Je m'apprêtais déjà à faire un salut dans laquelle je voulais exprimer tout le plaisir que j'avais ressenti, quand je m'aperçus que ma charmeuse avait fait un signe au conducteur d'arrêter le char justement où je voulais descendre.

Sans faire ni une ni deux je sortis précipitamment et présentai ma main pour assister à sa descente.

Elle — mon adorée — se présenta la première, le sourire qui m'avait tant transporté était encore sur ses lèvres, elle accepta mon offre et mit sa petite main bien gantée dans la mienne, et comme elle mettait pied à terre, elle se retourna vers moi et dit :

N'est-ce pas, mon oncle, que c'était amusant. Voudriez vous le croire, Marie ne vous a pas reconnu du tout et croyait que je voulais flirter avec un étranger. Vous venez voir maman n'est-ce pas ?

Je ne dis mot, mais je n'en pensais pas moins profondément. Nous sommes maintenant les plus grands amis du monde et je ne lui ai jamais dit que je n'avais pas été plus fier que Marie, et que je ne l'avais nullement reconnue, pendant ce trajet trop court, hélas !

LA CUISINE

CALENDRIER GASTRONOMIQUE POUR NOVEMBRE

Les personnes qui consulteront cette table pour arranger leur service sont prévenues que l'on n'y indique point les choses que l'art obtient contre l'ordre naturel des raisons.

GROSSES VIANDES

Bœuf, veau, mouton, agneau.

GIBIER

Chèvre, lièvre, lapin, faisan, canard sauvage, perdrix, bécasses, bécassines.

VOLAILE

Dindon, poularde, poule, poulet, pigeons.

POISSONS

Traite, carpe, brochet, tanche, goujons, saumons, plies, éperlans.

COQUILLAGES

Homards, moules, huîtres.

LÉGUMES

Choux, choux frisés, choux de salade, épinards, chicorée blanche, salades de toutes espèces.

RACINES, HULBES ET TUBERCULES

Carottes, navets, panais, chervis, salsifis, oignons, rocamboles, poireaux, pommes de terre, topinambours.

FRUITS

Pomme, poires, coings, châtaignes, nifles, noix, noisettes, raisin.

UN DINER EN OCTOBRE

POTAGE

A la Julienne.—Coupez des carottes et des navets en petits batons ; ayez deux laitues, de l'poiselle, du cerfeuil émincés. Faites revenir le tout dans le beurre avec du bouillon ; ajoutez une poignée de petits pois et de pointes d'asperges. Ces légumes étant bien cuits, dégraissez-les bien, et versez-les sur des croûtes.

POISSONS

Carpe grillée, à la sauce aux câpres, (Entrée) — Ecaillez une carpe, coupez lui les nageoires et ciselez-la ; videz par le ventre sans la fendre par le dos, mettez dans un plat avec du sel, du poivre et de l'huile. Pendant qu'elle y prend du goût, passez la laitance ou les œufs dans du beurre avec des fines herbes ; vous la remettez ensuite dans le ventre de la carpe et le lui ayant cousu, posez-la sur le gril, à un feu modéré. Quand elle est grillée à point, vous la dressez sur le plat, et la masquez avec une sauce aux câpres.

ROTI

Fesse de veau à la daube.—Piquez la fesse avec une vingtaine de bardes et une dizaine de clous de girofle, poudrez un peu avec le farinier, faites chauffer du saindoux au fond du chaudron, placez-y poivre et sel ; tournez la pièce de tous les côtés, jusqu'à se qu'elle soit rôtie ; ajoutez un demi-setier d'eau avec sarriette et persil ; au moment de la retirer du feu, mettez dans le chaudron un verre de madère ; cuisez lentement.

ENTREMETS

Choux au lait, (entremets).—Coupez en tranches minces un ou plusieurs choux, selon leur taille et la force du plat que vous voudrez servir ; faites les blanchir assez longtemps dans l'eau bouillante avec un peu de sel ; égouttez-les, hachez-

les en gros après les avoir rafraîchis ; cela fait, vous les passerez au feu dans une casserole avec du beurre, sel et poivre, ajoutez une forte pincée de farine, remuez bien vos choux en la répandant dessus ; mouillez-les avec du bon lait et faites bouillir jusqu'à ce que la sauce soit à bon point de réduction.

DESSERT

Tartelettes.—Taillez une abaisse de bon feuilletage, comme pour faire les petits pâtés, en observant qu'il ne faut qu'un rond de pâte pour chaque tartelette ; mettez dessus, en guise de godiveau, frangipane, confiture ou marmelade ; relevez le bord ; croisez le dessus de bandelettes de pâte ; faites cuire, et glacez au sucre avec la pelle rouge.

RECETTES UTILES

Bière de ménage.—Pour faire une bonne bière de ménage la recette suivante donnera d'excellent résultats.

Mélasse.....	6,000	grammes
Houblon.....	500	“
Orge.....	6,000	“
Eau.....	220	Litres
Levure de bière liquide	1	“

Recette pour empêcher le lait de devenir aigre.—Mettre quelques feuilles de raifort sauvage dans la terrine de lait, il conservera en été sa douceur pendant plusieurs jours.

Conservation de la viande.—Voici un procédé qui est très usité en France pour conserver la viande pendant les chaleurs de l'été, dans les fermes éloignées, ou même dans les villages ou le plus souvent les bouchers ne tuent qu'une fois par semaine. Cette méthode consiste à plonger la viande dans de grandes terrines ou dans des pots de grés, placés à la cave ou dans un cellier, et rempli de lait caillé (ou de lait écrémé qui dans ces conditions ne tarde pas à se cailler). Pour forcer la viande à plonger, ce qui est essentiel, on la charge avec des pierres bien propres. La viande se conserve ainsi pendant plus de huit jours, sans prendre le moindre mauvais goût ; au moment de s'en servir, on la lave et on l'essuie. Quant au lait caillé, il peut-être employé ensuite à la nourriture des porcs.

Confiture d'oranges.—On commence

par râper l'orange pour enlever toute la petite peau supérieure ; on fait alors cuire les oranges entières dans l'eau. On s'aperçoit que les oranges sont cuites quand on peut y enfoncer facilement un petit morceau de bois. A ce moment, on fait un sirop comme pour les autres confitures. On coupe l'orange en quartiers que l'on met dans ce sirop, et on laisse cuire un quart d'heure environ.

Pierre d'émeri à repasser.—Voici une recette pour fabriquer la pierre d'émeri pour repasser les outils tranchants.

Émeri.....	100	grammes
Gomme laque...	25	“
Résine.....	10	“

Faire fondre ensemble la gomme laque et la résine dans un récipient de fer, sur un feu doux, ajouter l'émeri bien mélanger et mouler la pâte chaude encore dans un moule en fer graissé. Quand la pierre est refroidie, la décaper dans une dissolution de potasse chaude.

MOTS ET ANECDOTES

Un avocat a défendu et fait acquitter par la police correctionnelle un individu accusé d'avoir volé une paire de lunettes en or. Arrivé le moment délicat des honoraires.

—Ma foi, mon défenseur, dit l'acquétté, je suis un pauvre diable, je n'ai pas le sou ; mais si vous voulez les lunettes, les voilà !

Maboudin a des imperfections, mais il a une qualité, il est plein de cœur.

L'autre soir en rentrant chez lui, il rencontre un aveugle qui cheminait battant le mur de sa canne.

—Pauvre homme, dit-il ; tenez, voilà pour rentrer chez vous.

Et il lui met dans la main une boîte d'allumettes en cire.

SI J'ÉTAIS JEUNE FILLE

SI J'ÉTAIS JEUNE FILLE

Je serais très difficile sur le choix d'un amant, et je ne recevrais pas le premier venu. Je ne désirerais ni le plus joli, ni le plus digne, ni le plus dissipé, mais le plus sage, celui qui aurait un bon caract-

tère et avec lequel je serais certaine d'être heureuse.

Lorsqu'un garçon m'exprimerait le désir de me fréquenter, avant de le lui permettre, et surtout avant de l'aimer, je réfléchirais sérieusement. Je chercherais à connaître son passé, et je me demanderais si d'après sa conduite, sa manière d'agir et son caractère, il peut rendre une femme heureuse. Ce ne serait qu'à cette condition que je le recevrais chez moi.

S'il n'avait pas ces qualités que doit avoir un mari modèle, malgré les tentations de l'aimer que je pourrais avoir, je combattrais de toutes mes forces pour éloigner de moi toute amitié que j'aurais pour lui. Car lorsque l'on aime quelqu'un on ne voit plus ses défauts ; la plupart des jeunes filles s'enthousiasment trop vite de celui qu'elles aiment et se font mille illusions de bonheur, et le plus souvent elles sont très malheureuses après leur mariage parce qu'elles n'ont pas su choisir leur mari.

Grand nombre de jeunes filles agissent comme si elles craignaient de jamais se marier ; elles ne savent pas assez apprécier les qualités que doit avoir un homme pour être un bon père de famille, un bon époux et faire le bonheur d'une femme.

Elles semblent croire que si elles se marient, elles seront nécessairement heureuses. Beaucoup ont été déçues de ces illusions, et leur sort devrait servir d'exemple à celles qui aspirent à prendre un mari.

L'expérience manque souvent à une jeune fille ; elle n'a pas toujours de bons conseillers. Cependant si de sages avis leur sont donnés, beaucoup d'entre elles en sont froissées et refusent de les mettre en pratique ; elles sont aveuglées d'un amour trop promptement enraciné dans leur cœur pour un homme indigne d'elles. Je leur souhaite tout le bonheur qu'elles désirent et qu'elles entrevoient dans leurs illusions, mais je crains qu'elles ne soient heureuses parce qu'elles suivent les traces de celles qui se sont mal mariées.

SI J'ÉTAIS JEUNE FILLE

Je ne permettrais pas à un garçon de veiller après dix heures du soir ; ce que je ne lui permettrais pas surtout, ce serait de m'embrasser malgré toute l'intimité que nous aurions ensemble.

Ici, jeunes filles, vous allez me dire que je parle des choses qui ne me regardent pas, mais n'en soyez pas froissées, je lo

dis dans votre intérêt. J'ai été si souvent témoin de ces choses que je ne puis m'empêcher d'en parler. Une jeune fille doit exiger qu'elle soit respectée de celui qui croit l'aimer, si elle veut conserver son estime et ne pas être ridicule. Une jeune fille qui permet ces libertés à celui qu'elle aime expose son honnêteté au doute.

SI J'ÉTAIS JEUNE FILLE

Je ne lirais que des bons romans comme ceux publiés dans "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE," car la bonne lecture est utile à une jeune fille ; elle lui fait connaître les dangers auxquels elle est exposée durant la vie et elle lui donne l'expérience dont elle a besoin.

SI J'ÉTAIS JEUNE FILLE

Et si j'étais riche, je ne croirais pas que je ne serais aimée que pour ma richesse. Convaincue que je serais aimée d'un homme qui aurait les qualités que j'ai mentionnées plus haut, je l'accepterais pour mari et je l'aiderais à se créer une position qui nous rendrait heureux l'un et l'autre, car un homme ayant ces qualités ne pourrait dépenser les biens dont je lui confierais l'administration. Si je voulais pour mari un homme qui aurait une fortune égale à la mienne ou à peu près, et que cet homme serait un joueur, un ivrogne ou un prodigue, il dépenserait sa fortune et la mienne et nous vivrions ensuite très misérablement.

Si toutes les jeunes filles agissaient comme je le ferais et comme je le dis plus haut, il n'y en aurait pas autant de désillusionnés après leur mariage. Malheureusement, elles ne songent pas assez à leur avenir et elles écoutent trop leurs sentiments d'amour.

Mon attention a été souvent attirée sur certaines fréquentations entre garçons et filles. J'ai connu de ces jeunes gens qui étaient, aux yeux de ces jeunes filles des anges sur la terre.

Que ce qui précède suffise donc aux jeunes filles pour leur donner le courage de combattre un amour dangereux et les aider dans le choix de leur mari.

Dans un prochain numéro je dirai ce que je ferais si j'étais jeune garçon, car je voudrais que tous bénéficiât de l'expérience que peut avoir acquis.

VIENS BELLE NUIT

Viens, belle nuit, me couvrir de ton voile,
 Viens ranimer le calme dans mon cœur,
 Oui, j'aime à voir au ciel briller l'étoile
 Qui charme l'âme en rêvant au bonheur.
 Quand le soleil fait place à la nuit sombre
 Viens doucement murmurer le zéphir,
 Si je l'entends qui soupire dans l'ombre ;
 C'est un rêve ! Laissez-moi dormir.

Un exilé sur une terre étrangère,
 Rêve souvent au pays de ses amours ;
 Moi, comme lui, à celle qui m'est chère,
 En soupirant je murmure toujours :
 Viens, belle nuit, dissiper mes alarmes,
 Me rappeler des doux souvenirs,
 Mais, ô bonheur ! elle sèche mes larmes
 C'est un rêve ! Laissez-moi gémir.

ANONYME.

LA FEMME

Son admirable rôle dans l'humanité, est ainsi jugé de main de maître par Mgr Pinto de Campos, évêque de Paris, au Brésil, dans une page remarquable que nous détachons de son écrit poétique :

Quelle est cette figure qui, après avoir animé de son sang ce nouveau-né, le nourrit, lui sourit, lui apprend à balbutier, à marcher et à prier ?

C'est la femme mère.

Quelle est cette belle figure, gracieuse et charmante par l'esprit et par le corps, et dont la perfection révèle la toute puissance de la création ; cette âme pure qui sacrifie souvent ses élans naturels, parce qu'elle croit ce sacrifice nécessaire pour atteindre à la perfection ?

C'est la femme vierge.

Quelle est cette belle figure sublime, tendre compagne de l'homme, et dans l'adversité et dans la joie, qui le conseille, le guide, l'encourage, l'attendrit, le retient et l'aime, qui vit en lui et par lui, faite d'amour et de dévouement ?

C'est la femme épouse.

Quelle est cette figure affectueuse qui s'installe au chevet du vieillard, soulage ses douleurs, adoucit ses longues heures de souffrances ; remplace ses yeux (qui ne voient plus), ses oreilles (qui n'entendent plus), sa bouche (qui ne parle plus) ?

C'est la femme fille.

Quelle est cette figure héroïque qui traverse les champs de bataille, pareille à l'ange de la paix, pour relever les mourants, sans se soucier ni des balles, ni du canon qui gronde ; cette fille qu'on retrouve toujours lorsqu'il y a des malades à soigner, des enfants à instruire, des larmes à sécher ?

C'est la femme sœur de charité.

Quelle est cette fleur parfumée, fragile, délicate, angélique, cette figure vénérable qui acquiert, par la foi, des forces surhumaines, et qui entonne le cantique du Seigneur, au milieu des plus cruels supplices sachant mourir pour son Dieu, afin de renaître pour l'éternité ?

C'est la femme martyre.

Quelle est la seule figure privilégiée qu'un Dieu ait daigné rendre consubstantielle avec Lui, cette figure que le même Dieu, en se faisant homme, a choisie dans l'humanité, par une mystérieuse antithèse, pour lui accorder l'honneur suprême d'être fille, mère et épouse de la Divinité ?

C'est la femme par excellence, c'est Marie Immaculée.

OCTOBRE 1895.

Ce Coupon est toujours bon**—|| AVIS ||—****LISEZ CECI ATTENTIVEMENT**

Comme Prime exceptionnelle à tous ceux qui ne sont pas encore abonnés à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, ou à ceux qui, étant abonnés, désirent continuer leur abonnement pour une autre année, nous faisons l'offre qui suit :

L'abonnement à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, Magazine Littéraire publié mensuellement, est de \$1.00 par an. Donc à tous ceux qui nous retourneront ce Coupon accompagné d'une piastre (\$1), nous adresserons "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an (12 numéros, c'est-à-dire un numéro par mois), tous frais payés.

Toute personne qui s'abonnera comme il est dit ci-dessus, recevra comme prime un des livres suivants :

"**LA MAYEUX**," par X. DE MONTEPIN, grand roman dramatique de 436 pages, grand format, double colonne, contenant 20800 lignes de matière à lire.

"**LA MALÉDICTION D'UN PÈRE**," par EMILE RICHEBOURG, 400 pages, grand format, simple colonne, contenant 20800 lignes de matière à lire.

"**AMOUR ET HAINE**" ou le "**DRAME DE BICÈTRE**," grand roman à sensation, paru en volume pour la première fois en 1894 ; grand format, simple colonne, contenant 21360 lignes de matière à lire.

"**L'ENFANT MYSTÉRIEUX**," (2 magnifiques volumes), roman canadien émouvant, par Dr. V. Eugène Dick.

"**VIES BRISÉES**," par Jules Mary, grand roman émouvant double colonne, 266 pages, 28,196 lignes de matière à lire.

COUPON.

MM. LÉPROHON & LÉPROHON, *Éditeurs*,
25, rue St-Gabriel, Montréal.

Messieurs,

Je, soussigné, déclare m'abonner à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an, à dater du numéro du mois de 189 . Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre. Comme prime veuillez m'envoyer comme il est offert ci-dessus.

Nom.....

Rue et numéro.....

Ville.....

N.B.—Ecrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

Coupez cette feuille en suivant le pointillé.

Volumes a 15 cents.

- Jean de Kerdren, par Jeanne Schultz
 La Neuvaine de Colette " "
 La Chambre des Ombres, par Marin de Livonnière.
 Un Crime Mystérieux, par Léon Bochet.
 Le Roman d'un jeune homme pauvre, par Octave Feuillet.
 Bérangère, par Edouard Delpit.
 Une Rencontre, par Louis Fréchette, trad.
 Le Million du Père Raclot, par Emile Richebourg.
 Mademoiselle de la Seiglière, par Jules Sandeau.
 L'Ombra, par A. Gennevrage.
 Le Secret de l'abbé Césaire, par Léon de Tinseau.
 La peau du Lion, par Chs. de Bernard.
 Le Roman d'un Médecin de Campagne, par M. Maryan.
 L'Assassin, par J. Lerminas.
 Disparu, par Albert Delpit.
 Aurette, par Henry Greville.
 Vaillante, par Jacques Vincent.
 Monsieur Barnes de New-York, par A. C. Gunther, trad.
 Mademoiselle Marsan, par Mary Floran.
 Ma Belle-Mère.
 La Femme de mon Fils, par Danielle d'Arthez.
 Procès Mercier, par I Tarte.
 Les Batailles de la Vie ou le Dr. Rameau, par Geo. Ohnet.
 Une Folie, par Jeanne Mairet.
 Le Péché de Madeleine, par Mme Caro. Le chant du Cygne de G. Ohnet.
 Mon Oncle et Mon Curé, par Jean de LaBrète.
 La Femme du Fusillé, roman émouvant.
 Le Torpilleur 29, par Pierre Maël.

Volumes a 10 Cents.

ŒUVRES DU CHANOINE SCHMID

- Le Jeune Henri.
 Agnès ou la Petite Joueuse de Luth.
 Itha, ou la Vertu Persécutée.
 Geneviève.
 Eustache. Episode des premiers temps du christianisme.
 Marie, ou la Corbeille de Fleurs.
 Fernando, histoire d'un jeune Espagnol.
 L'Amoureux de la Préfète, par André Theuriet.
 Les Amours de Thérèse, par Chs Barbara.
 Histoire de deux sœurs jalouses de leur cadette..... 5 cts.
 Le mûrier Blanc, par Elie Berthet..... 25cts
 Le piller d'Epaves, par Pierre Maël..... 25cts

OUVRAGES A PRIX REDUITS

Des meilleurs écrivains de nos jours.

Volumes de \$1.00 à \$2.50 réduits aux prix suivants dans un nouveau format :

" La Malédiction d'un père," par Emile Richebourg.....	35c. valant	\$1.50
" Maudite," par Emile Richebourg, nouvelle édition illustrée.....	50c.	2.50
" Le Médecin des Pauvres," par X. de Montepin.....	50c.	1.50
" La Mayeux," par X. de Montepin.....	40c.	3.00
" L'Homme de la Nuit," par Jules de Gastyne, grand roman dramatique.....	25c.	1.75
" Les Batailles de la Vie ou le Docteur Rameau," par Geo. Ohnet.....	15c.	1.00
" Le Drame de Bicêtre " ou Amour et Haine.....	25c.	2.50
" Fleur des Neiges," grand roman à sensation, par Paul d'Aigremont.....	50c.	3.00
" L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet," par l'Abbé Proulx.....		35
" Corinne ou l'Italie," par Madame de Staël.....		70
" François de Bienville," scène de la vie canadienne au 17e siècle, par Joseph Mar-		
mette, 1 fort vol. in-12.....		50
" Le Pèlerin de St Anne," par P. Lemay.....		50
" Albert ou l'Orphelin catholique," par O. Thomas auteur de " Gustave ".....		50
" Le Manoir de Villerai," roman canadien, par Mme Leprohon, 1 vol. in-12.....		30
" Armand Durand ou La Promesse Accomplie," par Mme Leprohon.....		30
" Le Chemin des Larmes,".....	25c., par poste	30
" La Forêt de Bondy," Magnifique volume illustré.....		25
" Le Siège de la Rochelle," par Madame Genlis.....		25
" Echappé de la Potence," Mémoires de Félix Pouré, prisonnier d'état en 1538.....		25
" Nouvelle Cuisinière Canadienne," contenant tout ce qui est nécessaire de savoir		
dans un ménage.....	50 cts. Par poste.	55
" Gabrielle," par Emile Richebourg.....	25 c., par poste.	30
" Le Serment du Corsaire," par R. de Navery.....		15
" Une Erreur Fatale," par R. de Navery.....		15
" Un mariage pour l'autre Monde," par M. Maryan.....		15
" Prima Vera," par M. Maryan.....		10
" Les Diables Rouges," par Chs des Lys.....		10
" Le Chien d'Or," par P. Lemay, 2 vols.....		50
" Charge d'Âme," par Jeanne Mairet, auteur d'une Folie, un beau volume de 108 p..		15
" Mille et une Nuits,".....		50
" Secrétaire Universel,".....		25
" Vies brisées," par J. Mary, auteur de " Cœur de Femme " " Blessée au cœur,"		
" La fée printemps," etc.....	35c., par poste	40
" Vengeance Fatale " roman canadien par L. C. W. Dorion.....		25
" L'Enfant Mystérieux " 2 vols, par Eug. Dick.....		50
" La Maçonnerie canadienne-française dans la Province de Quebec en 1883 par		
Jean d'Erbrée.....		15
" Le Secrétaire Canadien, Lettres pour toutes les circonstances de la vie; lettres		
d'amour, de félicitations, de condoléances, du jour de l'an, d'invitations, etc....		25
" La seule et vraie Clef des Songes ".....		6
" La Clef des Songes ".....		12
LE VÉRITABLE GUIDE DES JEUNES AMOUREUX , nouveau recueil de lettres,		
déclarations d'amour, compliments, aveux, reproches, ruptures, raccom-		
modements, demande en mariage, etc.....		10
MIGNON , libretto de l'Opéra Comique en 3 actes, par Michel Carré et Jules Barbier		15
LE CHATEAU DE BEAUMANOIR , roman canadien par Edmond Rousseau.....		50
" L'Enfant du Forçat," par Louis Létang. Grand drame de la vie réelle en trois parties		
contenant 24,530 lignes de matière à lire.....		50
LE CATACLYSME DE LA RIVIERE SAINTE-ANNE , brochure ornée de cinq		
grandes gravures explicatives et contient la substance du rapport de Mgr		
Lafamme au gouvernement.....		10
ORIGNAUX ET DETRAQUÉS .— Douze types Québécois par Louis Fréchette... 50		
L'USURPATEUR , grand drame de la vie réelle en trois volumes, contenant 49,140		
lignes de matière à lire.....		50

SOMMAIRE DE L'USURPATEUR :

1ÈRE PARTIE. — Un naufrage. — La Belle affaire. — M. Slott. — L'oubliette. — Heur et Malheur. — L'Histoire d'une trahison.

2ÈME PARTIE. — L'Officier Bleu. — L'Histoire d'une trahison. — Désespérants souve-nirs. — Le coup de revolver. — Victimes d'Amour. — Une fête de fous. — Un sauvetage improvisé. — Une chasse en battue. — Une double intrigue. — Bataille perdue.

3ÈME PARTIE. — Mea. — La Malédiction. — Vengeance à froid. — Haut les cœurs. — Morte et vivante. — La vengeance de Rurick.

Tous ces ouvrages seront expédiés *Franco*, sur réception du prix en timbres-poste c. en argent.

ADRESSEZ :

LEPROHON & LEPROHON,
EDITEURS

25 Rue St-Gabriel, Montréal, Can

N.B.—Nous acceptons l'argent et les timbres américains.

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

Incorporée par lettres Patentes,
le 18 Juin 1895.

FONDÉE DANS LE BUT DE RÉPANDRE ET DE
DÉVELOPPER L'ART DE LA SCULPTURE.....

Capital Actions - \$50,000

DISTRIBUTION DES PRIX

1 Lot valant	- - - - -	\$1,500	\$1,500
1 "	- - - - -	400	400
8 "	- - - - -	25	200
10 "	- - - - -	10	100
40 "	- - - - -	5	200
100 "	- - - - -	2	200
300 "	- - - - -	2	300

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots valant	- - - - -	1	100
100 "	- - - - -	1	100
999 "	- - - - -	1	999
999 "	- - - - -	1	999
<hr/> 2658			<hr/> \$5098

Une liste des numéros gagnants sera donnée à tout souscripteur qui en fera la demande. La distribution se fait par un comité de citoyens connus et dignes de confiance. Nous rachetons les prix à 5 pour cent d'escompte.

PRIX DU BILLET

TIRAGE

10 Cents



Tous les Mercredis

Dans le Bureau de la Société, Rue St Laurent.

G. CODERRE, *Gérant-Général.*

J. E. CLÉMENT, *Secrétaire-Correspondant.*

Bureau Principal: 104 St-Laurent, Montréal.

☞ On demande des agents responsables pour la compagnie. ☞

NOUVELLE ÉDITION SPECIALE POUR LE CANADA

corrigée avec soin et considérablement augmentée.

LAROUSSE

DICTIONNAIRE COMPLET
ILLUSTRÉ

CAR

48

CAS

* **Caron (l'hon. René-Edouard)**, né en 1890; maître de Québec (1842), et député à l'ass. lég., puis conseiller (1811); président du conseil lég. (1843-47 et 1848-53); juge de la cour du banc de la reine; un des codificateurs des lois du Bas-Canada; nommé lieutenant-gouv. de la prov. de Québec en 1877; in. en 1878.



Caron, Haut-écol. sous le premier empire, chef de la conspiration dite de *Helfort* (1820), sous la Restauration; exécuté en 1822.

Carottes (le aux), fle du fleuve St-Laurent, au-dessous de Québec; longueur, 1 mille et demi.

Carvache, nom de trois peintres italiens: Louis (1553-1619), Augustin (1537-1602), Annibal, le plus remarquable (1560-1609).

Carrière, ville du royaume d'Italie; beaux marbres blancs; 30,000 habitants.

Carrel (Armand), publiciste français, tué dans un duel politique (1800-1836).

Carriac, canton de la province d'Ontario (Bruce); 5,503 h.

Carriker, conventionnel, délégué à Nantes, où il commanda les *royades*; décapité en 1794.

Cars, V. *Kars*.

Carteaux, général français, né à Alleran (Aube), commença le siège de *Yboulon* en 1793 (1751-1813).

Cartilage, ville de l'Afrique ancienne, la rivale de Rome; détruite par les Romains en 146 av. J.-C.

Cartilage, ville et port d'Espagne, sur la Méditerranée; 77,930 habitants.

Cartilage, ville de la république de Colombie, dans l'A. Amérique du Sud; 20,000 h.

Cartier, canton du Manitoba (Provencher); 939 h.

* **Cartier (Jacques)**, célèbre navigateur né à St-Malo en 1491 et qui découvrit le Canada en 1534-1535. Il y fit trois voyages et retourna en 1541, les premiers fondateurs de la Nouvelle-France au Cap-Roguy, qu'il nomma *Charlesbourg-Royal*; on croit même qu'il y revint une quatrième fois chercher les gens de *Roberval* (1543); m. vers 1554.



* **Cartier (sir George-Etienne)**, baronnet, avocat canadien et homme d'Etat très distingué, né en 1814; prit une part active aux troubles de 1837-38; député du comté de *Verchères* (1848-61) et de *Montréal* (1864-71); chef du parti conservateur pendant près de vingt-cinq ans; un des promoteurs de l'abolition de la tenure seigneuriale, de la codification des lois et de la construction de l'intercolonial; contribua puissamment à l'établissement de la confédération canadienne; m. à Londres en 1873.



Cartouche, chef d'une bande de voleurs, né à Paris; exécuté en 1721.

Cartwright, canton de la prov. d'Ont. (Durham); 2,026 h.

Carus, empereur romain en 282 et 283.

Casablanca, intrépide marin français, périt à la bataille d'Aboukir (1755-1793).

Casanova, peintre de batailles et de paysages, né à Londres en 1730, m. à Vienne en 1805.

Casaubon, célèbre helléniste fr., (1550-1614).

* **Casault (Louis-Jacques)**, prêtre d'uséminaire de Québec, né en 1808; fut supérieur de cette

université et principal fondateur et premier recteur de l'université Laval (1822); savant distingué et administrateur remarquable; m. en 1862.



Cascades, chaîne de montagnes dans la Colombie anglaise.

Cascapéain, rivière de la province de Québec (*Bonaventure*).

Casco (Port), situé près de l'embouchure du Kénébec, fut détruit lors de l'expédition de M. de Portneuf en 1690; aujourd'hui Portland, dans l'Etat du Maine.

Casimir, nom de cinq rois de Pologne: I^{er}, de 1024 à 1058; II, de 1177 à 1194; III, de 1333 à 1370; IV, de 1445 à 1492; V, de 1648 à 1657.

Caspienne (mer), mer intérieure entre l'Europe et l'Asie.

Cassagne (abbé), poète fr., ridiculisé par *Rolléau* (1636-1678).

Cassandre, fils d'Antipater, roi de Macédoine; m. en 298 av. J.-C.

Cassandre, une des filles de

Spécimen de la partie historique.

charme de la forme; enfin, s'il évite la sécheresse habituelle de ces sortes de livres.

Le Dictionnaire complet de Larousse réalise jusqu'ici le type le plus parfait du Dictionnaire manuel. Non seulement il englobe toutes les matières des ouvrages du même genre, mais, de plus, il renferme des parties neuves et originales qu'on ne trouve réunies dans aucun autre.

L'illustration est des plus complètes et des plus soignées. Outre les vignettes répandues à profusion dans le texte, 35 Tableaux synthétiques, très étudiés, groupent méthodiquement les mots et les choses, dispersés à l'ordre alphabétique.

La partie historique et géographique, corrigée avec grand soin et augmentée de 3000 noms, contient 250 jolis portraits (*partie neuve*); une large part est faite aux hommes et aux choses du Canada. Tous les articles d'histoire et de géographie sont mis à jour, et les populations sont données d'après les derniers recensements officiels de chaque pays.

LEPROHON & LEPROHON, 25 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL

PRIX:

Cartonné, dos toile

\$1.00

L'EXEMPLAIRE.

PRIX:

Demi-reliure chagrin

\$1.50

L'EXEMPLAIRE.

1200 Pages et 2000 figures distribuées dans le texte.—35 Tableaux Encyclopédiques hors texte.—36 Pavillons en couleur (Drapeaux et Étendards des principales nations).—250 Portraits dont plus de 100 de personnalités canadiennes (*partie neuve*).

5,000 Articles sur le Canada.

Un bon Dictionnaire manuel est le livre par excellence de la famille, de l'homme d'étude, de l'étudiant, des gens du monde. C'est un memento précieux que chacun doit avoir sous la main, pour y puiser sûrement et instantanément tel renseignement dont il a besoin.

Le plus complet sera donc le meilleur, s'il joint à l'abondance des documents la précision, l'exactitude et la variété des informations; s'il ajoute à la richesse du fond le

LE RIFLE.

Le dernier mot de la Science

UNE DECOUVERTE RÉCENTE ET INESTIMABLE !

LA POMMADE ANTISEPTIQUE

Du Dr. RAMEAU,

Pour la Guérison Rapide et Sûre du

Rifle, Chapeau, Plaies autour des oreilles, Echauffements, Suppurations indolentes, Ulcères aux jambes et autres maladies de la peau.

APRÈS de longues et patientes recherches scientifiques on n'était pas encore parvenu à trouver un remède contre la plus tenace et la plus douloureuse maladie des enfants et des adolescents—désespoir des mères et des praticiens—Le Rifle a toujours été l'opprobre de la médecine. Le petit être dont la mère voudrait être fière, et à bon droit, couvert de plaies, saignant, endolori, sans sommeil et pleurant nuit et jour, est un objet de répulsion et de pitié pour tous ceux avec qui il vient en contact. Les longues insomnies de la mère, les soins incessants dont elle est obligée d'entourer le petit martyr, ne sont-ils pas le désespoir du ménage. Après de longues, coûteuses et persévérantes recherches, nous avons enfin découvert un remède efficace, un spécifique que nous livrons à l'appréciation de ceux qui ont eu le malheur de passer, ou qui puissent actuellement à travers cette cuisante phase de la vie. Nous n'hésitons pas à promettre que le remède que nous offrons aux mères souffrantes et aux pauvres petits malades, sera apprécié davantage sur son propre mérite et que toute mère qui aura employé judicieusement et avec la persévérance voulue la Pommade Antiseptique du Dr. Rameau sera, si elle aime ses compagnes souffrantes, la zélatrice la plus ardente de l'œuvre humanitaire que nous préconisons.

La Pommade Antiseptique du Dr. Rameau ne guérit ni la Consommation, ni la Bronchite, ni le Cancer, mais elle guérit à coup sûr le RIFLE, et les autres maladies du même genre, le Chapeau, les Plaies autour des oreilles et sur la figure, les échauffements, les Suppurations indolentes, etc. N'est-ce pas suffisant? Les panacées et les élixirs de longue vie ont fait leur temps et dans ce siècle de spécialisation on ne croit plus aux remèdes qui guérissent de tous maux. Les travaux de Pasteur, de Roux et d'une légion de savants ont proclamé et prouvé les succès éclatants de l'antiseptie et les succès prodigieux obtenus dans nos hôpitaux et dans la pratique de nos médecins nous démontrent tous les jours l'efficacité incontestable de cette merveilleuse méthode. Mais en toute chose, il faut être de bon compte et la médecine serait bien au dépourvu si l'hygiène ne venait lui prêter son aide bienveillante, Aussi est-il nécessaire pour obtenir de la

Pommade Antiseptique du Dr. Rameau,

vite et sûrement tout l'effet bienfaisant quelle est susceptible de produire, de veiller à la propreté, à la diète et à l'exercice du malade, à la propreté et à la ventilation convenable du logis, toutes précautions indispensables dans le traitement de quelque maladie que ce soit. Il est une erreur populaire assez répandue qui consiste à dire qu'il est dangereux de guérir certaines maladies, le RIFLE et le CHAPEAU entr'autres, erreur préjudiciable s'il en est. Le malade ne saurait souffrir d'être guéri de sa maladie. Laissons ces suppositions à leurs propriétaires légitimes, les ignorants, et n'écoutons que la voix de la saine raison et de l'expérience.

Nous ne croyons pas nécessaire de produire les nombreux certificats que nous possédons constatant la suprême efficacité de la

POMMADE ANTISEPTIQUE DU DR. RAMEAU, Employez-la judicieusement et constatez-en les effets par vous-même

EN VENTE DANS TOUS LES PHARMACIES

: ET CHEZ :

J. E. W. LECOURS, Pharmacien-Chimiste,

COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTREAL,

En voyez franco sur réception du prix, \$1.00. Seul Agent pour le Canada et les Etats-Unis

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Le seul qui publie chaque semaine des portraits de nos contemporains et des choses du pays et de l'étranger. En outre de ses attraits journalistiques, il offre à ses lecteurs comme avantages exceptionnels des primes mensuelles dont voici la liste attrayante :

1ère Prime.....	\$50
2ème do	25
3ème do	15
4ème do	10
5ème do	5
6ème do	4
7ème do	3
8ème do	2
86 primes à \$1.00	86

94 primes.....\$200

Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique par trois personnes choisies dans l'assemblée. ABONNEMENT : Un an \$3 ; Six mois, \$1.50 ; Quatre mois, \$1.

BERTHIAUME & SABOURIN

PROPRIÉTAIRES

PLACE JACQUES-CARTIER,

MONTRÉAL.

AVIS

ON se charge, à la librairie LEPROHON & LEPROHON de l'importation sur demande de tous les bons ouvrages publiés en France, et à l'étranger, soit en librairie ou musique vocale et instrumentale. Le délai nécessaire pour l'importation des ordres d'Europe, est en moyenne de deux mois à deux mois et demi quand les volumes viennent dans nos caisses.

Nous pouvons aussi lorsqu'on le désire, faire venir les commandes par la poste, ce qui prend environ un mois ; les frais de port, dans ce cas, sont ajoutés au prix ordinaire du livre.

Nos prix, sauf quelques exceptions, sont à 30 cents le franc sur ceux des catalogues des éditeurs français. On répond, par retour de la malle, à toute demande de renseignements.

LEPROHON & LEPROHON,

Éditeurs :

De la Bonne Littérature Française

25 RUE ST-GABRIEL. MONTRÉAL.

Dr J. G. A. GENDREAU,
CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par anesthésie. Dents posées avec ou sans palais d'après les procédés les plus nouveaux.

Heures de bureau de 9 a.m. à 6 p.m. Téléphone 2818.

DOMINION TOILET SUPPLY CO'Y

AGENCE PRINCIPALE:

Dominion Steam Laundry: 603 rue St-Laurent

Abonnez-vous à cette maison de confiance. Necessaire de toilette avec chauffage. Service 2x par semaine. Frais de port et d'assurance au minimum sans retard.

DEMANDEZ

MON ONCLE ET MON CURÉ

EN VENTE CHEZ

LEPROHON & LEPROHON

25 Rue St-Gabriel

MONTREAL - Canada

PRIX - - 15 Cts.

EDMOND HARDY

Editeur et Importateur de

Musique et d'instruments. Fournisseur des pensionnats et maisons d'éducation catholiques. Agent pour la célèbre maison d'instruments, de fanfares et d'harmonie de C. Mahillon, de BRUXELLES. Violons, Mandolines, Guitares, etc.

Cordes pour tous les instruments.

No. 210 RUE ST-LAURENT,

Tel. Bell 2466.

MONTREAL.

BURNETT'S CITY EXPRESS. -For the removal of Furniture, Pianos, Baggage, etc. Safes Hoisted and Lowered to and from all parts of the City. Large Vehicle constantly on hand for Pleasure Parties. Terms Moderate.

Office 339 St James Street

Telephone 2636.

Montreal.

DENTISTE

M. HORA E PEPIN, Dentiste, No. 123 rue Saint-Laurent. Satisfaction complete pour tout ce qui concerne l'art dentaire, tel que dents posées sur racines avec ou sans palais. Obturation en or, argent, dentina etc. Administration du gaz. Extraction sans douleur.

N. LEVEILLEE,

**MARGHAND
TAILLEUR**

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTomancourt

No. 138 1/2 Rue St-Laurent, Montréal.

Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.

La Canada Piano Co.,

Marchands de Pianos, Orgues et Machines
à Coudre des meilleures manufactures
Canadiennes et Américaines

Vendus pour du comptant ou avec des conditions les plus faciles.

Venez examiner notre assortiment avant d'acheter ailleurs.

Seuls agents des célèbres Pianos

GOLDSMITH, New-York.

THE WAGNER PIANO, Ontario.

FOISY, Montréal

REÇU LE chaque piano est garanti pour dix ans.
Nos prix sont les plus bas.

A. HURTEAU & THOS. L. G. FOISY, Jr.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

1620 RUE ST

PROPRIETAIRES

ST CATHERINE, MONTRÉAL

P. S.—Une visite est sollicitée.